

4-16-2-95-4

Donado á la Biblioteca
Universitaria de Granada,
en memoria del málo-
grado, poeta
BALTASAR MARTINEZ DURAN.

ALMANACH

Da



IGARO

25

TEXTES

de MM. PAUL DERGULÈDE
LUDOVIC HALÉVY
ALBERT MILLAUD
PIERRE LOTI.
FRANÇOIS COPPÉE.
ANDRÉ THEURIET.
FLORIAN PHARAON
ROBERT MILTON.
D^r DUVERNEY.
MAURICE REYNOLD
o Miss KATE.

MUSIQUE

de MM. G. SALVAYRE.
E. AUDRAN.
Mélopée Égyptienne
Notée par BÉRARDI.

ILLUSTRATIONS

de MM. CARRIER-BELLEUSE.
H. PILLE.
J. GEOFFROY.
JULES CHÉRET.
AD. WILLETTE.

PARIS. — 26, RUE DROUOT

12266975

GRANDS MAGASINS DU LOUVRE

Les plus vastes du monde

PARIS

Magnifique établissement qui occupe un immense parallélogramme compris entre le palais du Louvre, le Palais-Royal, la rue de Rivoli, la rue Saint-Honoré et la rue Marengo.

Les Magasins sont divisés en cinquante-deux départements différents :

Soieries. — Manteaux et Confections pour Dames. — Étoffes nouvelles. — Lainages. — Étoffes pour deuil. — Indiennes et Percales. — Dentelles. — Cachemires et Châles. — Draperie. — Lingerie. — Trousseaux. — Layettes. — Toiles. — Linges damassés. — Couvertures. — Fourrures. — Étoffes pour Ameublements. — Tapis. — Rideaux. — Blanc de coton. — Robes et Costumes pour Dames et Enfants. — Jupons. — Chemises. — Vêtements sur mesure pour Hommes. — Corsets. — Bonneterie. — Ganterie. — Chaussures. — Modes. — Cravates et Fichus. — Ombrelles et Parapluies. — Mercerie. — Passementerie. — Fleurs. — Rubans. — Articles de Paris. — Literie. — Tapisserie. — Ameublement. — Parfumerie. — Jouets d'Enfants. — Livres d'Étrennes.

Une visite aux Grands Magasins du Louvre peut seul donner une idée de leur importance.

Leur surface totale est de 31.600 mètres; la longueur totale des galeries est de 3 kilomètres 760 mètres. — 37 galeries et 365 salons de vente.

Le privilège exclusif des Grands Magasins du Louvre est de pouvoir offrir, dans tous les articles, des assortiments qu'on ne saurait trouver dans aucune autre maison, et, en raison de l'importance de leurs opérations, de vendre à très petit bénéfice.

Tout achat fait dans les Grands Magasins du Louvre qui laisse le moindre regret est annulé; toute marchandise qui a cessé de plaire est échangée ou remboursée au gré de l'acheteur.

Il est expressément recommandé aux employés de mettre le plus grand empressement à faire les échanges ou les remboursements ainsi qu'à renseigner les personnes qui désirent voir seulement et ne pas acheter.

La réputation de loyauté, acquise par les Grands Magasins du Louvre, est tellement consacrée par le temps, qu'elle dispense de tout commentaire.

Envoi *franco*, à partir de 25 francs, pour toute l'étendue de la France, l'Alsace-Lorraine, l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, l'Allemagne, la Belgique, la Hollande, la Suisse, l'Italie continentale et l'Autriche-Hongrie.

Envoi *franco* d'échantillons, gravures de modes, catalogues, devis, prix-courants, etc., demandés par lettre affranchie.

R. 30180

ALMANACH

Du



IGARO



HOTEL DU FIGARO

26, RUE DROUOT, 26

PARIS

1882

Donado á la Biblioteca
Universitaria de Granada,
en memoria del malo-
grado poeta
BALTASAR MARTINEZ DÚRAN.

Biblioteca
C.
38.
23(25)

ALMAMACH

11 P

IGARO



IMPRIMERIE CHAIX

SUCCURSALE JULES CHÉRET

18, Rue Brunel, PARIS

HOTEL DE TIGNO

18, Rue Brunel, Paris

1882

1882

MAISON FONDÉE EN 1775
PAR M. CHAIX
18, RUE BRUNEL, PARIS

1882

COMPLIMENT DE NOUVEL AN
A LA FRANCE

Bonjour, bon an, Mère France!
— Nouveau temps, nouveau chemin —
Voici venir l'espérance,
Reprends ta vieille assurance,
Voici venir l'espérance :
Hier est mort, vive Demain!

Que ta terre au sol fertile,
Au sol que nous défendrons,
Comble d'un trésor facile
Le vagabond sans asile,
Comble d'un trésor facile
Moissonneurs et vigneron.

Donado á la Biblioteca
Universitaria de Granada,
en memoria del malo-
grado poeta

BALTASAR MARTINEZ DÚRAN.

Que tes rivières actives
Portent partout en tout lieu,
Entre leurs fécondes rives,
La fraîcheur de tes eaux vives,
Entre leurs fécondes rives
Les reflets de ton ciel bleu.

Que sur nos fronts, dans nos veines,
Soufflant l'air pur des grands bois,
Tes vieilles forêts de chênes
Croissent toujours plus hautaines,
Tes vieilles forêts de chênes
Raniment tes vieux Gaulois.

*Que tes fils, o Mère sainte,
Libres des devoirs finis,
Soient sous ta robuste étreinte
Fiers sans haine, heureux sans crainte,
Soient sous ta robuste étreinte
Unis tous, tous réunis.*

*Dieu sourit à qui l'implore,
L'impie est aveugle ou fou :
Mets ta robe tricolore,
Le nouvel an vient d'éclorre,
Mets ta robe tricolore
Et ta croix chrétienne au cou.*

*Et chantons l'hymne de fête,
— Nos pleurs n'ont que trop jailli —
Quand c'est d'espoir qu'elle est faite,
Quelque deuil qu'on ait en tête,
Quand c'est d'espoir qu'elle est faite,
La gaité n'est pas l'oubli.*

*Bonjour, bon an, Mère France,
— Nouveau temps, nouveau chemin —
Voici venir l'espérance,
Reprends ta vieille assurance,
Voici venir l'espérance :
Hier est mort, vive Demain !*

PAUL DÉROULÈDE

JANVIER

1	D	Circoncision
2	L	s. Narcisse
3	M	ste Geneviève
4	M	s. Rigobert.
5	J	s. Siméon.
6	V	Epiphanie
7	S	s. Andry
8	D	s. Lucien
9	L	s. Celse
10	M	s. Guillaume
11	M	s. Théodose
12	J	ste Césaire
13	V	s. Rémy
14	S	s. Hilaire.
15	D	s. Maur
16	L	s. Marcel
17	M	s. Antoine
18	M	Chap. de s. P.
19	J	ste Antoinette.
20	V	s. Sébastien
21	S	ste Agnès
22	D	s. Vincent
23	L	s. Raymond
24	M	s. Thimothée
25	M	Conv. de s. Paul
26	J	s. Polycarpe
27	V	s. Jean Christ.
28	S	s. Charlemagne
29	D	s. François de S.
30	L	ste Bathilde
31	M	ste Ulphe

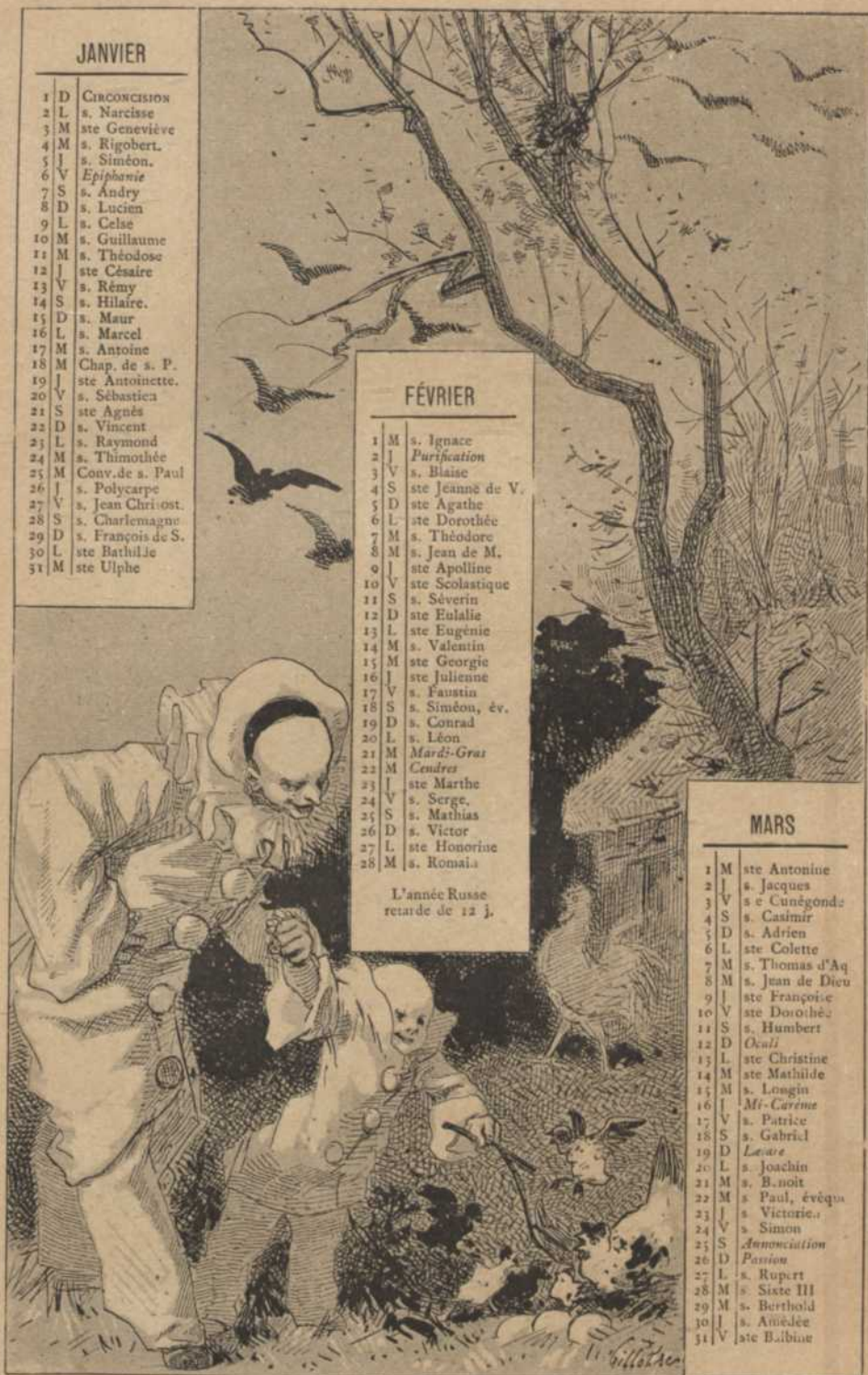
FÉVRIER

1	M	s. Ignace
2	J	Purification
3	V	s. Blaise
4	S	ste Jeanne de V.
5	D	ste Agathe
6	L	ste Dorothee
7	M	s. Théodore
8	M	s. Jean de M.
9	J	ste Apolline
10	V	ste Scolastique
11	S	s. Séverin
12	D	ste Eulalie
13	L	ste Eugénie
14	M	s. Valentin
15	M	ste Georgie
16	J	ste Julienne
17	V	s. Faustin
18	S	s. Siméon, év.
19	D	s. Conrad
20	L	s. Léon
21	M	Mardi-Gras
22	M	Cendres
23	J	ste Marthe
24	V	s. Serge.
25	S	s. Mathias
26	D	s. Victor
27	L	ste Honorine
28	M	s. Romain

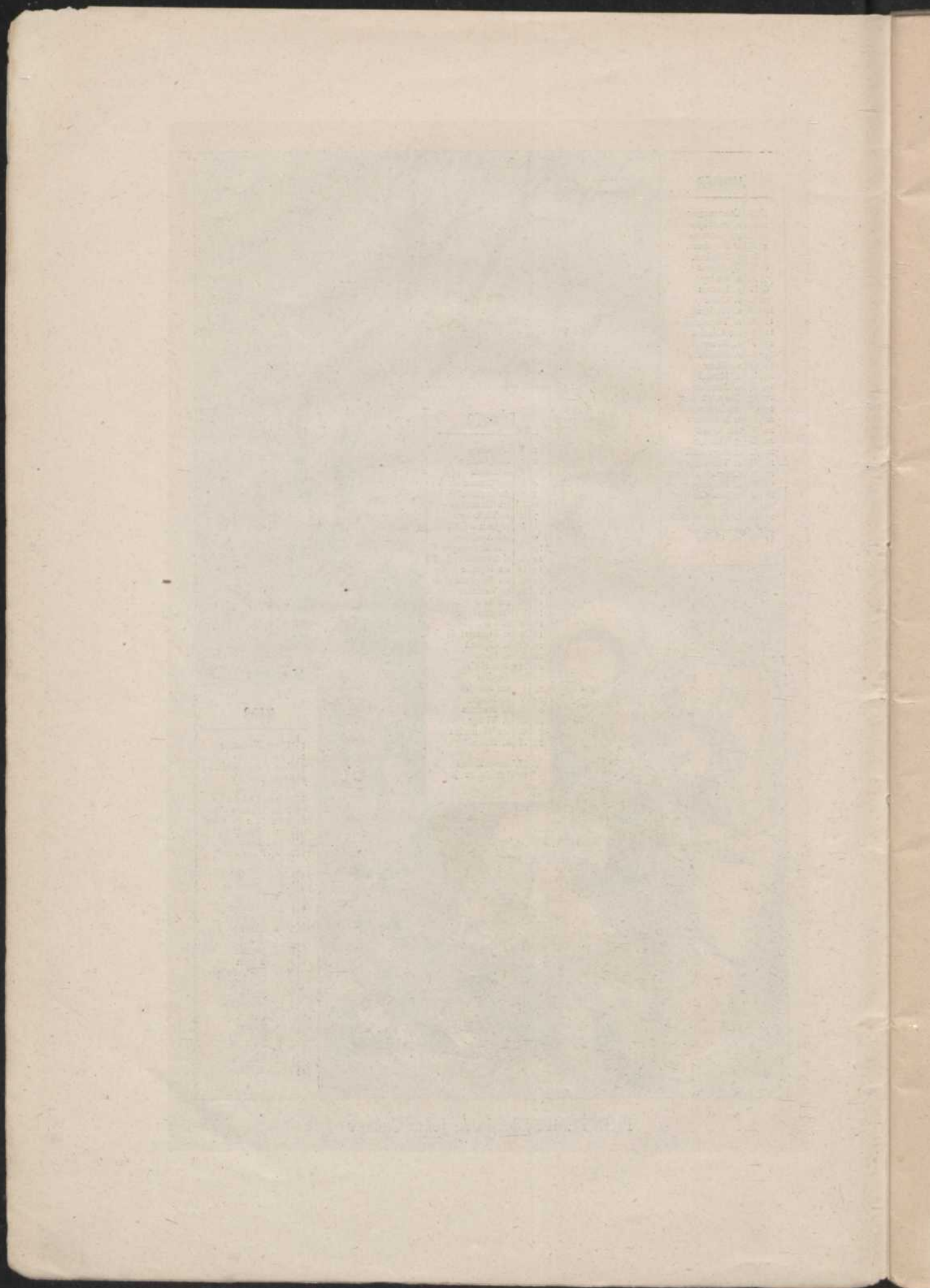
L'année Russe
retarde de 12 j.

MARS

1	M	ste Antonie
2	J	s. Jacques
3	V	s. e Cunégonde
4	S	s. Casimir
5	D	s. Adrien
6	L	ste Colette
7	M	s. Thomas d'Aq
8	M	s. Jean de Dieu
9	J	ste Françoise
10	V	ste Dorothee
11	S	s. Humbert
12	D	Ocul
13	L	ste Christine
14	M	ste Mathilde
15	M	s. Leogin
16	J	Mt-Carême
17	V	s. Patrice
18	S	s. Gabriel
19	D	Levee
20	L	s. Joachin
21	M	s. B. nuit
22	M	s. Paul, évêque
23	J	s. Victorie.
24	V	s. Simon
25	S	Annunciation
26	D	Passion
27	L	s. Rupert
28	M	s. Sixte III
29	M	s. Berthold
30	J	s. Amédee
31	V	ste Baibue



PRINTEMPS, dessin de JULES CHÉRET





LE PRINTEMPS

*Cieux tout roses,
Flots chantants,
Fleurs écloses,
Près naissants,*

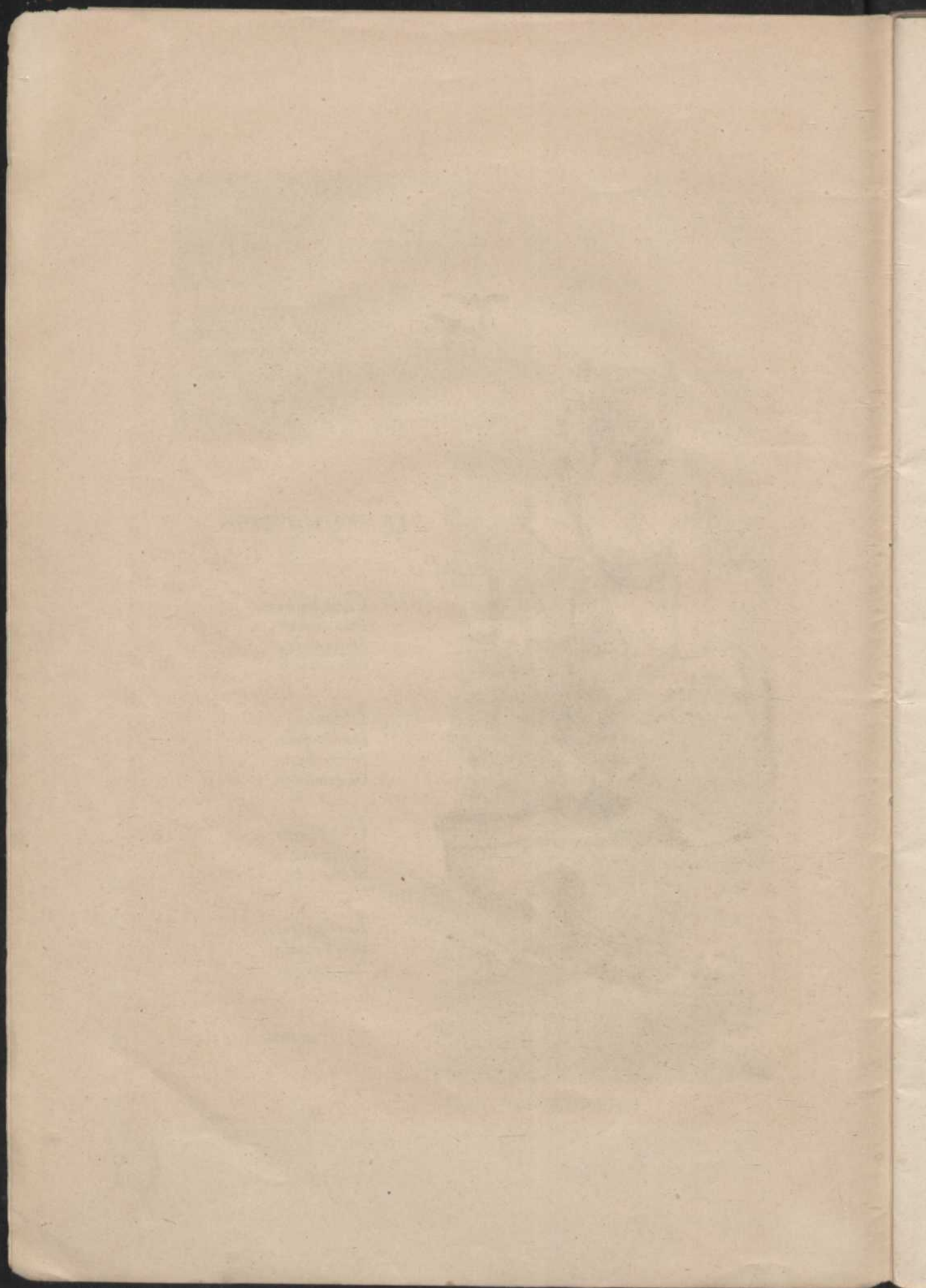
*Lis et roses,
Cris d'enfants,
Douce chose
Du printemps.*

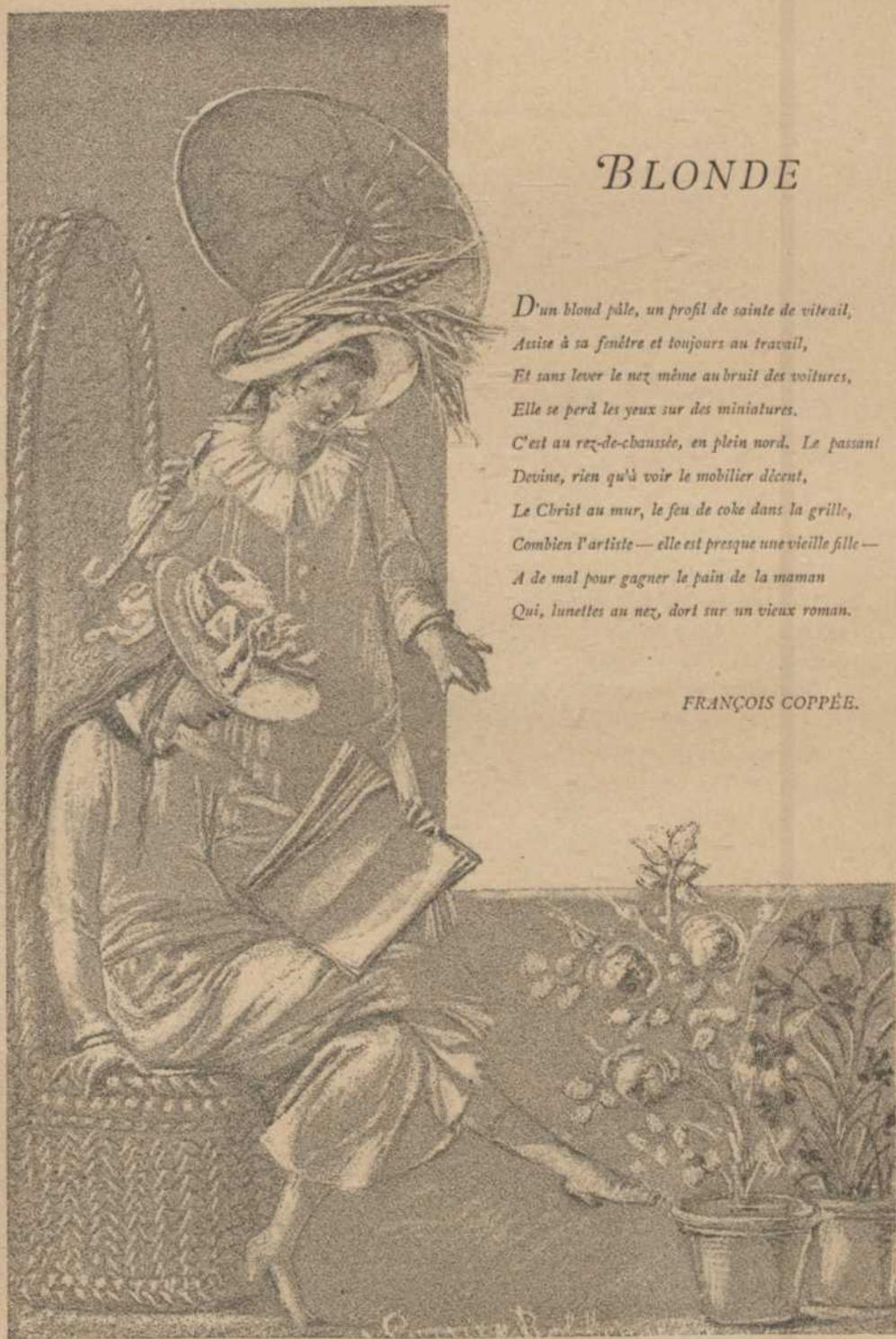
*C'est l'ivresse,
La jeunesse
Et l'amour.....*

*Las ! tout passe,
Dans l'espace,
D'un seul jour !*

ALBERT MILLAUD.

PRINTEMPS, Dessin de J. Geoffroy



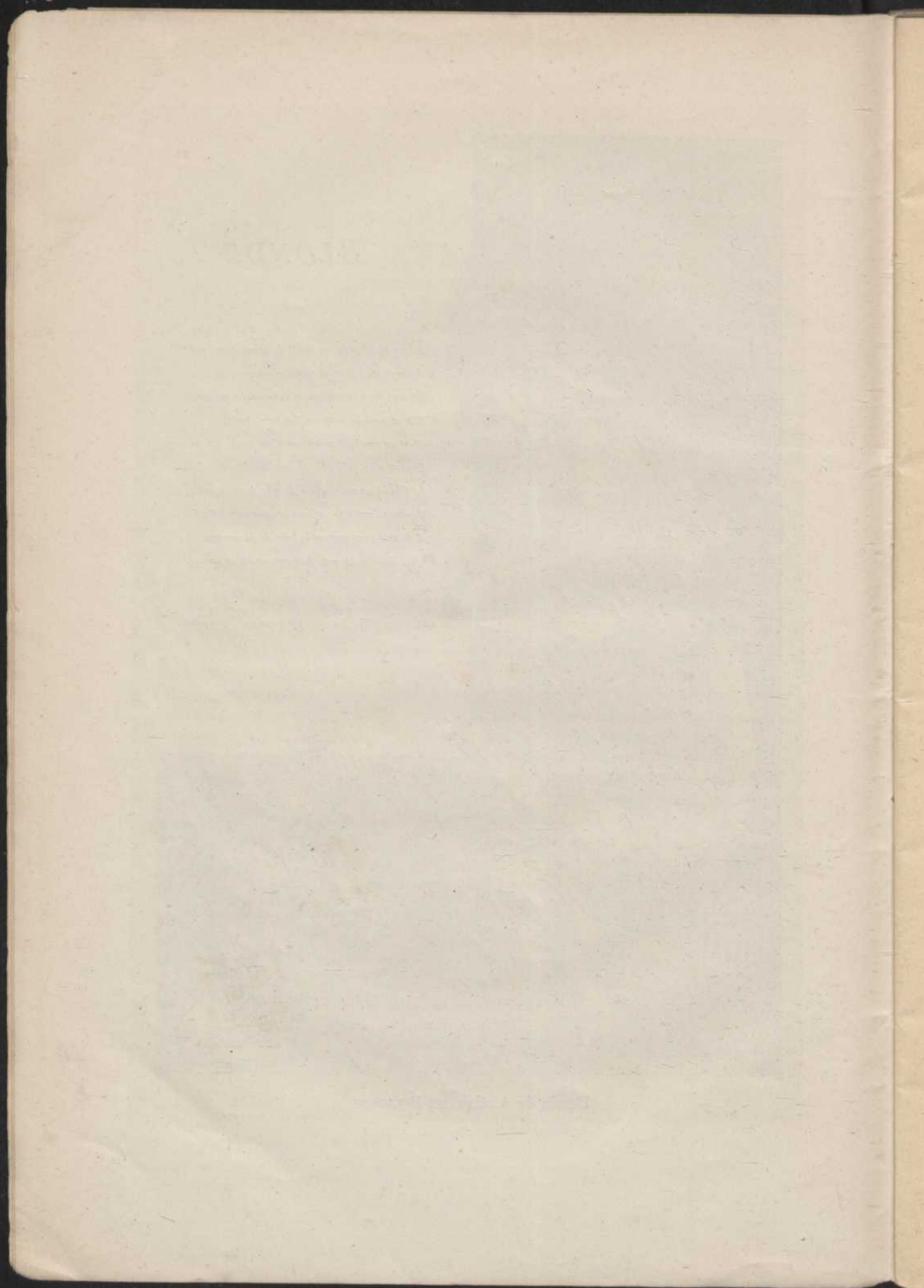


BLONDE

*D'un blond pâle, un profil de sainte de vitrail,
Assise à sa fenêtre et toujours au travail,
Et sans lever le nez même au bruit des voitures,
Elle se perd les yeux sur des miniatures.
C'est au rez-de-chaussée, en plein nord. Le passant
Devine, rien qu'à voir le mobilier décent,
Le Christ au mur, le feu de coke dans la grille,
Combien l'artiste — elle est presque une vieille fille —
A de mal pour gagner le pain de la maman
Qui, lunettes au nez, dort sur un vieux roman.*

FRANÇOIS COPPÉE.

Dessin de A. CARRIER-BELLEUSE



L'ENFANCE



Réveille-toi, petit enfant,
D'ouvrir les yeux, il est bien temps :
Vois là-bas le soleil levant
Dépêche-toi d'en faire autant.



Courte prière en commençant,
Demande à Dieu, t'agenouillant,
D'être pour toi toujours clément
Et de te rendre obéissant.



Puis vers le bain te dirigeant
Plonge-toi dans l'eau bravement
Tu sortiras frais et vaillant
Le poltron seul en sort tremblant.

Il est fort laid d'être gourmand
Ne mange donc pas goulûment
A diner tiens-toi proprement
Fais peu de bruit en te mouchant.



Prends du dessert discrètement
Avec Minet le partageant
Sans crier (c'est inconvenant)
« Je veux encore du nanan ».



A l'étude sois bien constant
C'est si vilain un fainéant
Qui dit sa fable en anonnant
Au lieu de lire couramment





Au Luxembourg, cerceau roulant,
Vas t'amuser très gentiment
Mais n'agace pas sottement
Ta bonne et son joli sergent.



Aux bêtes, sois compatissant
Aux petits chiens, bien caressant
Ils t'aimeront fidèlement
Si pour eux tu n'est pas méchant.



Petit garçon, tambour battant,
Mets tes amis en régiment,
Il faut apprendre en s'amusant,
Le métier du soldat vaillant.

Tu peux être vif, pétulant,
Mais garde-toi d'être violent,
De montrer le poing méchamment
Ou de pincer sournoisement.



Sur les genoux de ta maman
Endors-toi tout doucement
Et sous ton joli rideau blanc
Finis ta nuit tranquillement.

MISS KATE



LUDOVIC HALÉVY

LE CLUB DES DÉCAVÉS

SIMPLES NOTES

Samedi, 25 juin 1881. — Je vais m'asseoir, de cinq à six heures, parmi les membres du *Club des décavés*. On prétend que ces pauvres diables n'ont pas le moyen d'aller jusqu'au bois. Ils prennent donc place, pour la modeste somme de quatre sous par personne, sur les fauteuils installés sous les arbres, entre l'avenue du Bois-de-Boulogne et l'avenue d'Eylau. Là, doux, résignés, patients, ne pouvant aller *eux-mêmes* au bois, ils se contentent du simple plaisir de regarder les *gens qui y vont*.

Joli temps... beaucoup de voitures... les fiacres dominant... peu de cavaliers... pas une amazone... C'est le matin que les femmes montent à cheval. Je sais des Parisiennes, grandes mondaines, qui jamais, pendant les mois d'avril, mai et juin, ne s'endorment avant deux ou trois heures du matin et qui, cependant, tous les jours, fraîches comme des roses sous leur petit chapeau d'amazone, montent au galop, entre neuf et dix heures, l'avenue des Acacias.

Un jour je disais à une de ces Parisiennes :

— Mais quand dormez-vous ?

— Ah ! que trop, me dit-elle ; en automne, à la campagne... Nos affreux maris partent pour la chasse, le matin, et reviennent, le soir, affamés, exténués, abrutis... Après le dîner, ils s'engourdissent et vers dix heures du soir ils vont se coucher... Alors nous, les femmes, que faire ? Dormir aussi. On appelle cela la vie de château... c'est mortel, mais reposant !

Le *Club des déçavés* est ombragé par des marronniers qui donnent une ombre très suffisante. Les voitures défilent, défilent, défilent... voitures de maîtres, voitures de remise et voitures de place, bondées d'Américains, de Marseillais, d'Anglais, d'Italiens, de Mexicains, de Bordelais, de Péruviens, d'Espagnols, de Gascons, d'Autrichiens, de Périgourdins, et aussi, par-ci par-là, de Parisiens.

Il y a, en effet, encore des Parisiens à Paris... mais le nombre en diminue chaque année...; et, très probablement, au vingtième siècle, les Parisiens ne seront plus qu'une infime minorité perdue dans la foule d'une grande cité cosmopolite et internationale...

Gagner de l'argent et venir le dépenser à Paris, voilà le rêve des provinciaux et des étrangers! Gagner de l'argent et se retirer à la campagne, voilà le rêve des Parisiens! Le résultat sera donc nécessairement une sorte d'expropriation de Paris au profit du monde entier. Il en sera de nous comme il en est aujourd'hui des pêcheurs de Trouville ou d'Étretat... Nous les avons chassés du bord de la mer... nous avons démoli leurs chaumières et nous les avons remplacées par des casinos, des villas et des hôtels...

De même, nous verrons tomber toutes les habitations bourgeoises du centre de Paris... Nous nous réfugierons à Montmartre, à Belleville, à Charonne, à Montrouge, à Grenelle, et ce ne sera plus, de la Bastille à la Madeleine, de Notre-Dame-de-Lorette au Théâtre-Français, que de gigantesques maisons de banque, d'immenses cafés-concerts, des cercles somptueux où l'on taillera jour et nuit le baccarat à banque ouverte, de magnifiques restaurants où l'on mangera dans toutes les langues, de colossales salles de spectacle où l'on ne jouera que des féeries étincelantes et idiotes, etc., etc.

Et, dans deux ou trois siècles, on découvrira, aux environs d'Asnières ou de Saint-Ouen, un pauvre être misérable, étiolé, rachitique, blotti dans quelque hutte en planches... Ce sera le dernier Parisien! On l'exposera au Jardin d'Acclimatation.

Mé voilà bien loin du *Club des déçavés*... j'y reviens... Regardons passer les voitures.

Un phaéton conduit par un petit bonhomme tout jeune, tout blond, tout rose, tout souriant, tout bouffi. Assise à côté de lui, une femme pas jeune du tout, plâtrée, fardée, dans une toilette criarde... Radieux, le petit bonhomme promène autour de lui des regards triomphants; il est tout fier de trimbaler ainsi ce vieux pastel. Sur le siège de derrière, un domestique d'une cinquantaine d'années... un ancien serviteur... Il a dû voir naître le petit bonhomme... Il est là, les bras croisés, la tête basse, avec un air d'embarras et de confusion.

— Ah! se dit-il, si madame nous rencontrait!

Madame, c'est la mère du petit bonhomme.

Dans une jolie charrette en bois verni, trainée par un poney, un autre petit bonhomme flanqué d'un petit groom. Tous deux ayant l'apparence de deux parfaits chenapans, un air impudent, ennuyé, blasé, vicieux.

L'air des maîtres, d'ailleurs, très souvent gagne les domestiques... Voici un monsieur, blond, fade, pincé, prétentieux... il conduit du bout des doigts et doit parler du bout des lèvres... Frisé, pommadé, musqué, gourmé... Le domestique tout pareil, et même en y regardant bien, le cheval aussi; il trotte d'une façon prétentieuse et pincée.

Dans une vieille calèche trainée par deux gros chevaux, conduits par un gros cocher, une grosse dame étalée, répandue, encombrante, débordante. Grosse dame, gros cocher, gros chevaux, tout cela est alangui, alourdi, endormi... Près du gros cocher un valet de pied très maigre, et paraissant un peu honteux d'être ainsi tombé en étiesie... Il a l'air d'être le seul mal nourri dans la maison.

Une observation : il y a beaucoup plus de gaieté et de bonne humeur dans les fiacres que dans les équipages. Pour les petites gens, c'est une distraction; ils viennent au bois, de loin en loin, après les affaires terminées; ils sont contents, ils s'amuse... Pour les autres, les gens à équipages, c'est la routine de tous les jours... Ils viennent là régulièrement, mécaniquement... Ils vont au bois comme un employé va à son bureau, un ouvrier à son atelier... Ce n'est plus un plaisir, c'est un travail.

Autre observation également générale : les domestiques ont l'air de s'ennuyer bien moins que les maîtres... Ils sont là tranquilles, sur le siège, sans souci, sans préoccupation, se régaland de grand air et de soleil, doucement bercés et assoupis par le mouvement de la voiture. Tout au contraire, faisant contraste avec ces domestiques frais, gras et souriants, bien des maîtres sont sérieux et bien des femmes, soucieuses, avec des visages tirés et fatigués.

Une victoria de place avec un cocher à chapeau blanc... Dans la voiture, deux petites dames toutes pareilles... robes rouges, bottines rouges, chapeaux rouges... Les cheveux seuls ne sont pas rouges, c'est dommage. Il est vrai qu'ils sont du même jaune, et d'un très joli jaune. Le cocher rebondi, reluisant et guilleret. Il regarde les passants avec de petits clignements d'yeux qui veulent dire :

— Elles sont à crever de rire, mes clientes, à crever de rire!

Les belles petites peuvent se partager en deux classes : les *vieilles petites* et les *jeunes petites*.

Les vieilles, généralement dignes, sérieuses, recueillies... Elles sont arrivées..

Elles remplissent, avec une dignité mêlée d'un peu de lassitude, leurs très hautes et très importantes fonctions.

Les jeunes sont rieuses et tapageuses... quêtant de tous côtés des regards et des admirations... fières de leur luxe tout battant neuf.

Dans une grande calèche du plus haut style, une créature admirable... Assis à côté d'elle, un petit être chétif, raccorni, rabougri... C'est le mari, ce ne peut être que le mari; si ce n'était pas le mari, il serait mieux.

Je me pose cette question : « Est-ce une fille riche qui a voulu devenir comtesse ou marquise? Est-ce une fille pauvre qui a voulu devenir riche?.. » Une fille pauvre, non; elle est bien à son aise dans ce luxe... Ce n'est pas une raison... Les femmes sont, tout de suite, parfaitement à leur aise dans le luxe.

Un enrichi d'hier : voiture, harnais, chevaux, tout reluit, tout étincelle. Il n'est pas assis, il est vautré dans sa voiture. Ses regards crient :

— C'est à moi tout ça : la voiture, les chevaux, les domestiques!

Il ordonne d'arrêter et descend là, juste devant nous, les malheureux décaqués. Il a choisi la place où il y avait le plus de monde... Il veut nous humilier, nous écraser, nous stupéfier... Il dit au valet de pied :

— Je vais marcher... suivez...

Aucune ressemblance, cette fois, entre le maître et le domestique... Le premier horriblement vulgaire, le second parfaitement distingué. Le valet de pied remonte sur le siège près du cocher qui, lui aussi, est un cocher très comme il faut. Ils causent, regardent marcher leur maître. Je suis sûr qu'ils se disent :

— Est-il assez commun, monsieur! Est-il assez commun!

Une amazone... Une des plus jolies comédiennes de Paris. Je n'ai pas dit : des plus célèbres... Il faut qu'elle vienne là tous les jours, à heure fixe. Un gros banquier, qui lui veut du bien, aime à la voir à cheval. Le gros banquier est souvent retenu fort tard à son bureau pour ses affaires... La malheureuse, alors, va et vient comme une âme en peine. Depuis une heure, elle est là, montant et redescendant, avec un air de fatigue et d'ennui, la première moitié de l'avenue...

Enfin, il arrive, c'est lui! Elle va faire un petit galop toute la longueur de la piste, pendant que la voiture du banquier trottera parallèlement dans l'avenue. Il la voit galoper. Il est heureux... En arrivant à la grille du bois, c'est fini... Elle est libre! Lui retourne rapidement vers Paris, à ses affaires. Elle continue dans l'autre sens et trouve, sous bois, à l'entrée de l'allée des Poteaux, un joli petit jeune homme sur un cheval alezan... Ils sont enchantés... Ils partent au galop avec de grands éclats de rire... Ils appellent cela : *détacher le coupon*.

Dans une magnifique calèche, une femme extrêmement bien peinte, d'une cinquantaine d'années, et un fort bel homme, lequel bien certainement n'a pas quarante ans... Il était pauvre, il s'est laissé épouser... par amour... Elle le regarde avec tendresse... elle s'appuie contre lui câlinement... elle ne veut pas qu'on s'y trompe. Ce n'est pas son fils, c'est son mari! Lui a l'air un peu honteux. Allons, monsieur, du courage... Il faut savoir gagner son argent, la tête haute.

Tout un cortège... Dans trois voitures, Mustapha pacha et sa suite, l'ambassade tunisienne... Mustapha pacha, voilà un personnage qui donnera du fil à retordre aux historiens du siècle prochain! Si, vers l'an 2000, un écrivain consciencieux veut écrire l'histoire de la campagne de Tunisie, il aura, de toute nécessité, recours aux journaux français...

Or voici ce qu'il lira dans les journaux de mai 1881 :

« Mustapha pacha est un affreux marmiteux, arraché brusquement à ses « tournaux et bombardé premier ministre, de par la fantaisie de son maître. « C'est un sauvage, un barbare qui déteste cordialement les Français, etc., « etc., etc. »

Après quoi l'historien de l'an 2000, passant aux journaux de juin 1881, lira ce qui suit :

« Mustapha pacha est un homme de la plus rare distinction, portant avec « une véritable élégance le costume européen et le grand cordon de la Légion « d'honneur; il est allé l'autre jour au théâtre du Châtelet voir *Michel « Strogoff*; il est monté sur le théâtre pour féliciter M^{me} Laurent et lui a « dit les choses les plus délicates. Le lendemain on l'a vu dans les coulisses « de l'Opéra et il a eu un très grand succès auprès de ces dames du corps de « ballet... Le surlendemain il est allé voir *Nos Belles Petites* au théâtre des « Folies-Marigny... On le voit, Mustapha pacha est aujourd'hui profondément « dévoué aux intérêts français, etc., etc. »

L'historien du vingtième siècle devinera, s'il le peut, et choisira, s'il l'ose...

La caravane tunisienne est suivie par la victoria d'un financier célèbre... On est célèbre de tant de manières... Son médecin lui a dit : « Vous ne « prenez pas l'air... Il faut absolument que vous fassiez tous les jours le « tour du bois... » Le financier s'est résigné, il s'arrache vers cinq heures à ses tripotages et fait le tour du bois, aussi vite que possible. Il a des chevaux merveilleux qui marchent comme le vent. La semaine dernière, il descendait les Champs-Élysées, ses trotteurs lancés à fond de train :

— Quels chevaux, dit X..., ils ne courent pas, ils volent.

— Comme leur maître, répliqua Z...

Une jeune dame à cheveux abricot, dans un petit duc attelé d'un poney rouan. Elle conduit elle-même, toute raide, toute tendue, toute contractée, toute cramponnée aux rênes, paraissant un peu effrayée de ce qu'elle fait; elle doit conduire pour la première fois, après avoir pris quelques très insuffisantes leçons de guides.... Elle veut faire bonne contenance, mais cependant pâlit légèrement, lorsque, à l'entrée de l'avenue du Bois de Boulogne, elle se voit obligée de plonger hardiment dans cet océan de voitures.

Il y a sur son visage, à doses égales, un air de bonheur et d'effroi, de triomphe et d'épouvante... La joie de mener une voiture à elle, trainée par un cheval à elle et d'avoir là, dans son dos, un domestique à elle... Mais, par malheur, à cette joie vient se mêler la peur d'accrocher.

Sur le visage du domestique, pas de sentiment confus et contradictoires: il est visiblement inquiet. En partant, il a dû dire à la femme de chambre:

— La patronne veut conduire... Elle va tout casser!

Dans une immense calèche de forme surannée, une vieille dame toute ridée, toute cassée, toute tremblotante... Près de la vieille dame, une jeune fille toute rose, toute blonde, toute charmante... Si l'on pouvait lire dans la pensée de cette enfant, voici très probablement ce qu'on y trouverait:

— Elle est bien bonne, grand'maman, et je l'aime de tout mon cœur... mais enfin cette promenade de trois heures tous les jours, au pas presque tout le temps, c'est bien long! c'est bien long!... Ah! comme j'aimerais galoper, là, dans l'allée des cavaliers! Un mari, s'il vous plait, un mari... et la liberté!

Une bien jolie femme ayant assise à côté d'elle une bien jolie petite fille de sept ou huit ans. Si je les signale au passage, c'est pour avoir l'occasion de raconter un mot bien drôle de la petiote... Il y a six semaines, on la menait à un bal d'enfants. Au moment de partir, la mère voit la bambine qui de toutes ses forces tirait son corsage par en bas.

— Qu'est-ce que tu fais là.

— Laisse, maman, laisse... C'est pour être plus décolletée...

— De la coquetterie... à ton âge... c'est affreux! Tu vas faire de la peine au petit Jésus...

— Le petit Jésus! Oh! ça lui sera bien égal! Il est toujours tout nu, le petit Jésus!

Dans un vaste landau, toute une famille, la famille Gigogne. Au fond le père, la mère et, assis entre papa et maman, un petit garçon de trois ou

quatre ans. Sur le devant de la voiture, une nourrice toute enrubannée portant un gros bébé enfoui dans la soie et la dentelle. Près de la nourrice, deux petites filles de six à huit ans... Cela fait quatre enfants... mettons : quatre et demi... cette jeune et féconde mère se trouvant dans une position manifestement intéressante... Ravie, d'ailleurs, et promenant de tous côtés des regards enchantés... Elle a l'air de nous dire :

— C'est à moi tout cela !

Puis un sourire de reconnaissance à son mari, lequel sourire signifie :

— Et à lui aussi !

Mais Lui paraît soucieux, maussade, bougon...

— Oui certainement, se dit-il, c'est du bonheur... mais cependant peut-être un peu trop de bonheur !

Un ministre de la République et un ex-ministre de l'Empire... Leurs voitures se croisent... Les deux Excellences, passée et présente, se regardent, ne se saluent pas et se tiennent intérieurement les deux petits discours que voici :

LE MINISTRE DE LA RÉPUBLIQUE

Quand on pense que c'est cet imbécile-là qui avait ma place autrefois :

L'EX-MINISTRE DE L'EMPIRE

Quand on pense que c'est cet imbécile-là qui a ma place aujourd'hui !

Et moi je prends la liberté de me dire à moi-même :

— Quand on pense qu'ils ont raison tous les deux !

Le défilé continue. Je commence à voir redescendre vers Paris les voitures qui, tout à l'heure, s'en allaient vers le bois... Oui, voici bien les mêmes gens, tournant et retournant, passant et repassant, promenant leur ennui, leur lassitude, leurs prétentions et leur désœuvrement... Peu à peu, à force de regarder, une sorte de trouble se fait dans ma vue. Voitures, chevaux, maîtres et domestiques, tout cela devient à mes yeux tout petit, tout petit, tout petit... C'est comme un immense joujou, merveilleusement articulé, faisant mouvoir de délicates et ingénieuses marionnettes mécaniques...

Et ces jolis vers de Voltaire me reviennent à la mémoire :

Petits papillons d'un moment,
Misérables marionnettes,
Qui volez si rapidement
De Polichinelle au néant,
Dites-moi donc ce que vous êtes !



LUDOVIC HALÉVY.

pour une sur le devant de la voiture, une maîtresse toute enrubannée portait
un gros bébé enroulé dans la robe et la dévotion. Près de la portière, deux
petites filles de six à huit ans... Ode fait quatre enfants... meurons : pour
et de voir... ces deux et de voir... non... position
involontairement... les



Paroles de A. de Chatillon
MUSIQUE de

G. SALVAYRE

moderato.

mf *dim*

mezza voce

N'ouvrez pas en cor les yeux Ma bel le dor

p
très lié.

Musical score for piano and voice, including the lyrics: "N'ouvrez pas en cor les yeux Ma bel le dor".

-meu - se, — Le so - leil est ra - di - eux Et vous ra - di -
 - eu - se — E - cou - tez, tout en dor - mant — Co que je vous
 chan - te Je chan - te - rai douce - ment, — Dor - mez — r'a char -
 - man - te! — a Tempo Dormez dans vo - tre beau - té, Bercez
 vous d'un sou - ge — Mieux que la ré - a - li - té

dim.
pp
ri dim.
pp
a Tempo
a Tempo
très lié

Vaut un beau men - son - ge — Quand vous vous réveil - le - rez

cres

p *cres* *espress*

Ma pe - ti - te rei - ne Nous i - rons où vous vou - drez

cen *do* *ri - te - nu - to* *Plus lent*

Plus lent *di - mi - nu - en -*

Où vous vou - drez! — Que l'amour nous mè -

pp *do* *pp* *ri - te* *cres - cen* *do* *to*

ne! — Si nous trouvons en che - min — U - ne ba - te -

a Tempo. *a Tempo.*

dim - p *très lié.*

liè . re — Nous i . rons jus qu'au mou . lin Que bal la ri

viè . re — Nous nous ar . rê . te . rons là , — Plus tard quand on

Plus Lent

pas . se — On se souvient — — — tout ce . la — Dans — le cœur se

dim. te

pla . ce! — Il est mille endroits fleu . ris. — Ou gais ou pleins

a Tempo

p
très lié

cres - cen - do

d'om - bre, — Il est toujours près Pa - ris Des jar - dins des jardins sans

nom - bre! — Nous i - rons souper jo - yeux Sous quelque ton - nel - le —

dim ri - te - nu - to *a Tempo.*

Nouvez pas en - cor les yeux — Dor - mez — ô ma bel -

dolcissimo ri - te - nu - to *a Tempo.*

le!

LA JEUNESSE



O Printemps, jeunesse de l'année, ô jeunesse, printemps de la vie ! s'écrie le passé. Quoi de plus beau que cette heureuse jeunesse qui a tous les privilèges, qui est aimée, adorée de tous, à qui l'on pardonne tout, peut être parce qu'elle ose tout !

Shakespeare connaissait bien ce charme vainqueur de la jeunesse, lui qui donnait à Juliette quinze ans, à Desdémone seize. Il est vrai que nous avons changé tout cela, et que si une Juliette de quinze ans se présentait à l'heure qu'il est devant un romancier pour le prier de

faire son portrait en dix lignes, le romancier lui dirait probablement : « Repassez plus tard mademoiselle, nous sommes occupés pour le moment avec madame votre mère. »

Ceci est une question d'art, et à l'époque actuelle, en matière d'art, on aime peut-être un peu trop le genre... faisandé !

Mais la nature garde ses droits. Demandez à la femme, quel est, chez le sexe opposé au sien, l'aimant qui réussit le mieux à l'attirer, c'est la jeunesse avec son



beau rire, ses émotions vives, ses passions sincères, ses impatiences, ses gaités charmantes.

Voyez ce jeune homme (il a 18 ans à peine), aux genoux d'une petite personne fort coquette qui feint de se fâcher et lève son ombrelle d'un air mutin. Qu'il se rassure, l'ombrelle ne retombera pas sur le coupable ; il est si jeune qu'on lui a déjà pardonné.

Mais l'heure où l'on se doit à son pays vient de sonner pour notre jeune homme ; il tire au sort, et amène... le numéro 1 ! Il faut partir.

L'arrêt fatal ne le rend pas mélancolique, il prend ça galement, il ne songe ni à l'ennui d'apprendre le beau métier des armes, ni à la salle de police ; il ne se souvient pas qu'il va quitter son village et sa payse ; il pense à devenir officier, à parader sur un beau cheval qui caracole, à conquérir ses grades à la pointe de son épée. Enfin, où ses rêves de gloire ne le mènent-ils pas ?

Eh ! bien, il reviendra, si non avec les épaulettes de lieutenant, comme dans la *Fille du Régiment*, du





moins avec le grade de maréchal-de-logis, et sa bonne mère aura de la peine à reconnaître dans ce gaillard à l'air crâne le timide Jean-Jean d'autrefois.

Il n'est donc nullement à plaindre, le joyeux conscrit. Ce serait plutôt sur le sort du malheureux gommeux qu'il faudrait s'apitoyer. Ce crétin, à la mine de déterré, aux yeux caves, ne sait comment occuper une vie oisive. Il va aux courses, où il perd son argent bêtement, et où les femmes à la mode lui rient au nez. Il se raccroche à quelques viveurs et on l'emmène dîner.

Il écoute bouche béante la conversation, n'y comprend pas grand'chose, et boit pour se délier l'esprit et la langue. Son procédé a un effet tout contraire à celui qu'il en attendait, et à la fin de la soirée, on hisse dans un fiacre l'ennuyeux convive, gris comme un Polonais.

Regardez cet étudiant de trentième année, qui a manqué tous ses examens. C'est un adorateur de la *Fle verte*, un absintheur, et l'absinthe c'est tout dire, « jamais empoisonneur ne sut mieux son métier ». Le seul moyen d'échapper à ce suicide lent, c'est le suicide brusque, et c'est la résolution que prennent souvent ceux qui ont été saisis par l'horrible engrenage. Telle est la fin triste et prématurée à laquelle aboutissent ces existences ratées de désœuvrés, de débauchés.

Et cependant il eût été si facile d'enrayer au début les progrès du mal, de retirer de l'ornière le pied qu'on y avait imprudemment posé, de revenir au goût des saintes joies du travail, et de savourer cette jeunesse si belle qui, bien conduite, est l'espoir, est l'avenir!



MAURICE REYNOLD



AVRIL

1	S	s. Valéry
2	D	<i>Romanus</i>
3	L	s. Richard
4	M	s. Urbain
5	M	ste Irène
6	J	s. Célestin
7	V	<i>Vendredi-Saint</i>
8	S	s. Gaultier
9	D	PAQUES
10	L	s. Fu bert
11	M	s. Léon, pape
12	M	s. Jules
13	J	ste Herménég.
14	V	s. Maxime
15	S	ste Prudence
16	D	s. Paterno
17	L	s. Anicet
18	M	s. Eleuthère
19	M	s. Timon
20	J	s. Sulpice
21	V	s. Anselme
22	S	ste Léonide
23	D	s. Ge rges
24	L	s. Léger
25	M	s. Marc
26	M	s. Clet
27	J	s. Anastase
28	V	s. Vital
29	S	s. Emilian
30	D	s. Eutrope

MAI

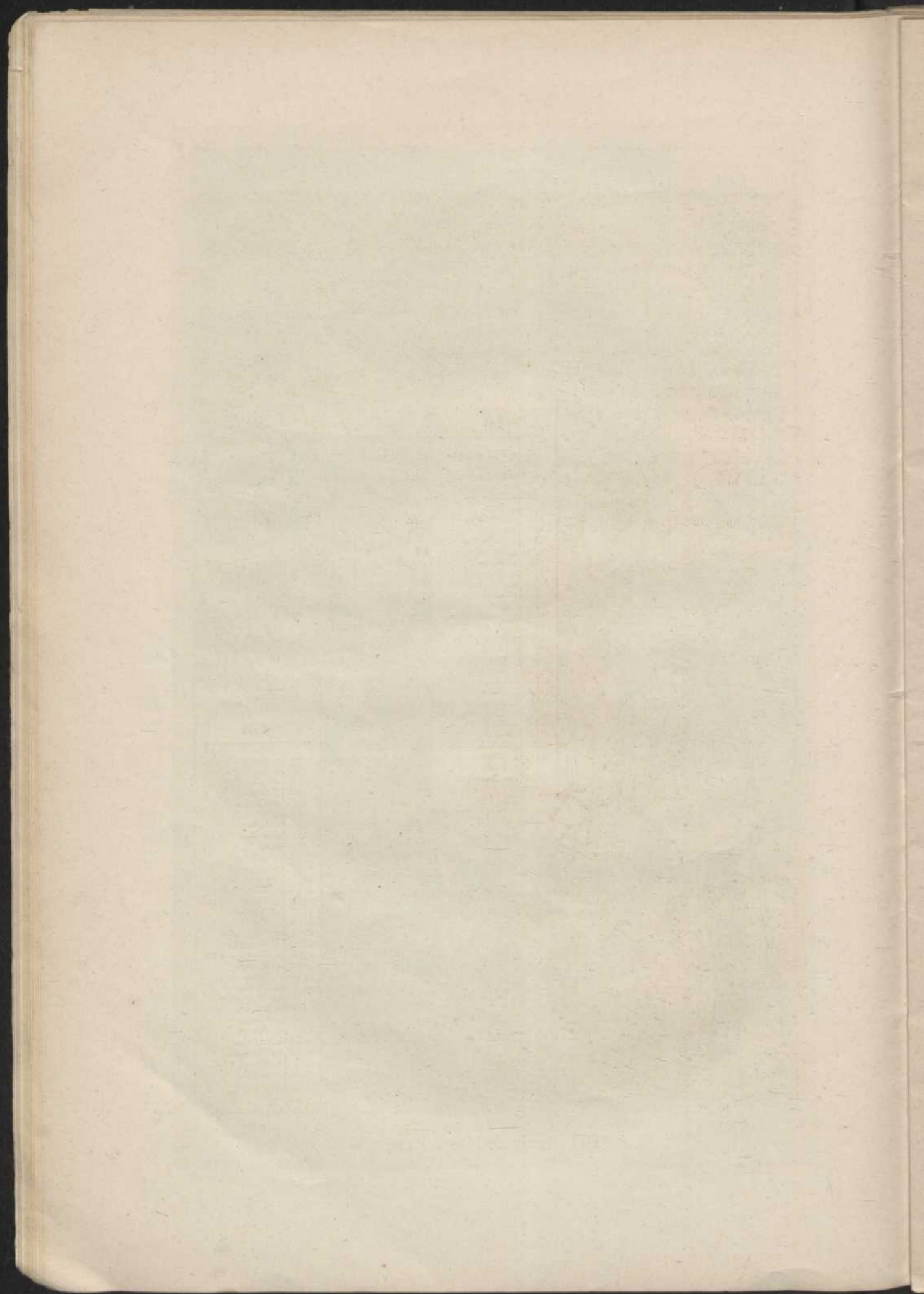
1	L	s. Phil. s Jacq.
2	M	s. Athanas.
3	J	ste Antonine
4	J	ste Monique
5	V	s. Pie
6	S	s. Jean
7	D	s. Stanislas
8	L	ste Zite
9	M	s. Grégoire
10	M	s. Antonin
11	J	s. Mamert
12	V	s. Pancrace
13	S	s. Servais
14	D	s. Boniface
15	L	<i>Rogations</i>
16	M	s. Jean-Népom.
17	M	s. Pascal
18	J	ASCENSION
19	V	s. Yves
20	S	s. Bernard
21	D	s. Hospice
22	L	ste Julie
23	M	s. Didier
24	M	s. Donatien
25	J	s. Grégoire
26	V	s. Phil. de N.
27	S	ste Eutrope
28	D	PENTECOTE
29	L	s. Maxime
30	M	s. Ferdinand
31	M	ste Pétronille

JUIN

1	J	s. Pamphile
2	V	s. Eugène
3	S	ste Clotilde
4	D	<i>Trinité</i>
5	L	s. Claude
6	M	s. Norbert
7	M	s. Gilbert
8	J	<i>Fête-Dieu</i>
9	V	s. Richard
10	S	s. Landry
11	D	s. Barnabé
12	L	ste Sotépb.
13	M	s. Antoine de P.
14	M	s. Basile
15	J	s. Modeste
16	V	s. Cyr
17	S	ste Delphine
18	D	s. Innocent
19	L	s. Gerv., s. Pr.
20	M	s. Sylvere
21	M	s. Louis de G.
22	J	s. Paulin
23	V	ste Agrippine
24	S	s. Jean-Baptiste
25	D	ste Lucie
26	L	s. Pélage
27	M	s. Ladislas
28	M	ste Irénée
29	J	s. Pierre, s. P.
30	V	s. Martial



ÉTÉ, dessin de HENRI PILLE





L'ÉTÉ

*L'été nous accable.
Qu'il fait chaud, mon Dieu !
Le ciel implacable,
Le ciel est en feu !*

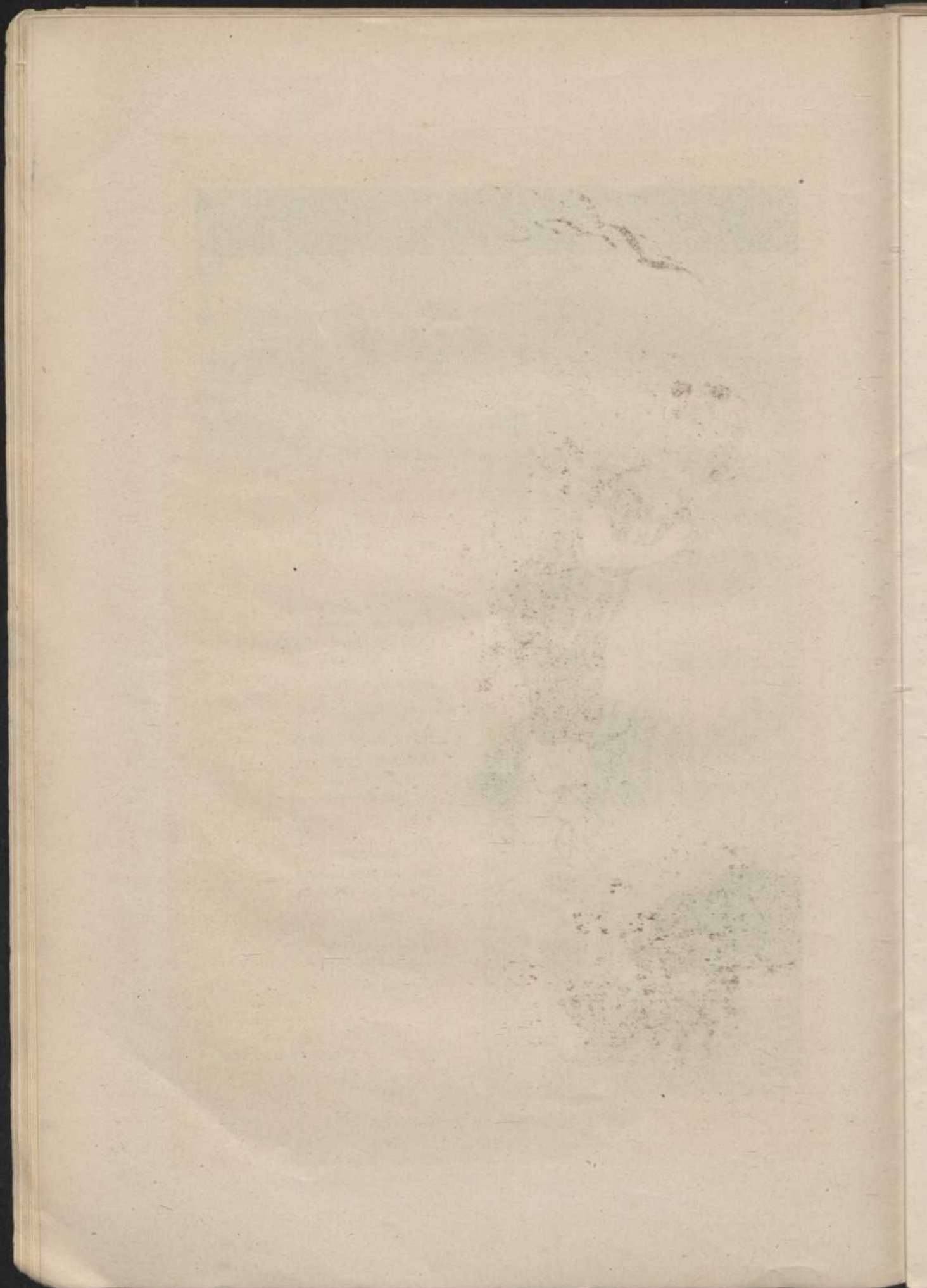
*Mais là, sur le sable,
Déjà le flot bleu
Offre à votre vœu
Un bain adorable ;*

*Et coquettement,
Dans un frais costume,
Une espiègle enfant,*

*Riant, rougissant
Dans la verte écume
Glisse un pied charmant.*

ALBERT SCILLAUD

É T É Dessin de J. Geoffroy



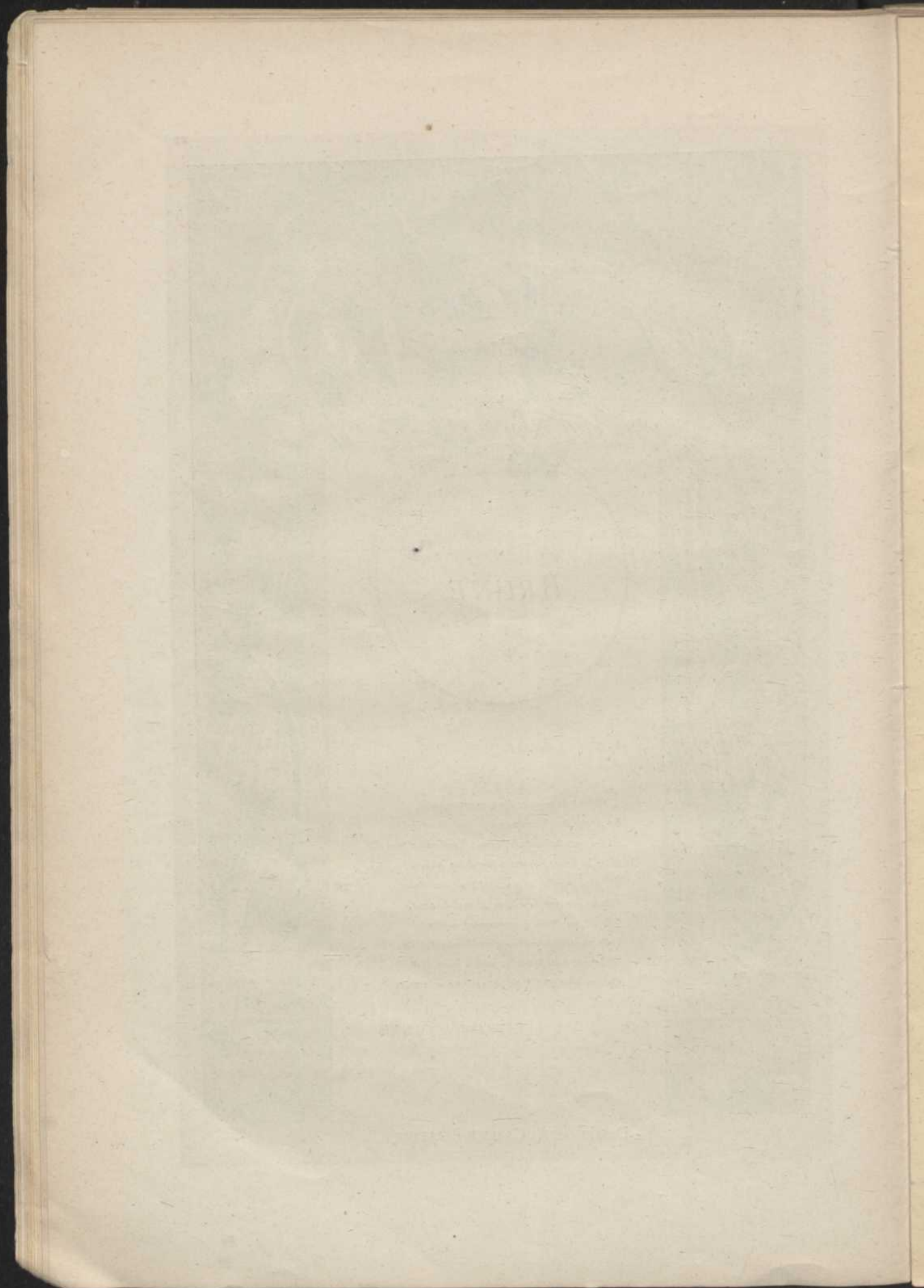


BRUNE

Éclatant de miroirs dont on est avenglé,
Le cirque des chevaux de bois s'est ébranlé
Et l'orgue attaque l'air connu : Tant mieux pour elle
Mais la brune grisette a fermé son ombrelle
Et, bien en selle, avec un petit air vainqueur,
Elle va se payer deux sous de mal de exur.
Elle rit, car déjà le mouvement rapide
Colle ses frisons noirs sur son front intrépide,
Et le vent fait flotter sa jupe et laisse voir
Un gai petit mollet, en bas rouge à coin noir.

FRANÇOIS COPPÉE.

Dessin de A. CARRIER-BELLEUSE



UNE CHÈVRE

ET PUIS

TURÉBIGNE

Je me souviens d'un certain matin où j'étais au milieu d'une solitude de pierres en compagnie d'une chèvre noire.

A l'Ouest, de gigantesques éboulements de roches grises dévalaient vers la Dalmatie, — et du côté de l'Orient, la vue planait à vol d'oiseau sur la sombre Herzégovine.

C'était à la frontière, au point culminant des montagnes. — Il faisait froid à ces hauteurs ; on respirait le grand air pur des espaces sans bornes.

Nulle part on ne voyait aucune verdure. Le soleil qui venait de se lever mettait partout de grandes oppositions de lumières et d'obscurités, dans ce chaos de pierres.

En bas, dans la vapeur du matin, l'Herzégovine désolée s'éclairait de lueurs blanches.

La Dalmatie était encore dans l'ombre de ses hautes montagnes. — On la devinait là-bas, tout au loin, au bout de cette tourmente de rochers, à de grandes profondeurs, — encore endormie dans son atmosphère plus chaude, dans ses senteurs de myrtes et d'orangers.

Ayant très grand'faim, je possédais pour mon déjeuner trois poignées de figes dorées, recuites au soleil, que je partageais avec la chèvre noire.

Et la chèvre, — effrontée, l'air calme et lutin, avec une mèche retombant sur le museau, à la Capoul, — ne se contentait pas des figes que je lui donnais : elle se tenait tout debout, et sautait pour me disputer jusqu'à ma bouche celles que je gardais pour moi.

Quelle patrie funèbre, l'Herzégovine !

D'abord on descend dans des régions qui font songer aux pays de la lune.

Des pierres, des pierres, — pas d'arbres, pas de verdure, une uniformité grise.

De grandes coulées de pierre, tout unies comme des iacs morts, — et puis des houles de pierres, et des soulèvements, et d'effrayantes montagnes de pierre.

Une rivière, la Turébirdza, à laquelle le vieux Styx devait ressembler, coulant dans un vieux lit de pierres, au milieu d'une plaine de pierres. Aucune

végétation sur ses bords, comme si son limon était maudit, — et puis elle s'engouffre, et disparaît dans les abîmes souterrains.

Par ci par là, de petites menthes à fleurs blanches, ou des tapis de cyclamens roses; et en l'air, au-dessus des choses mornes, des hiboux qui tournoient sans bruit.

En avançant encore, on arrive à la région des arbres. Des broussailles rabougries d'abord, — et puis on entre en forêt : une forêt comme on n'en voit qu'en Herzégovine, toute hérissée d'aiguilles de pierre; entre chaque arbre, une pointe qui se dresse, comme un autre arbre pétrifié.

De loin en loin, de petits hameaux, effondrés, brûlés, sinistres. Cinq années d'une guerre d'extermination ont passé là-dessus. Des montagnards slaves sortent des ruines de leurs maisons, et, d'un air de méfiance, se postent pour vous regarder. Ils sont grands et blonds; ils ont des pistolets et des coutelas plein leur ceinture.

Après la forêt, une plaine, et le pays change : des peupliers, des champs de blé, des cultures du Nord, — tout cela triste, dévasté, abandonné; — et la vieille capitale apparaît, nid de hiboux, avec son minaret dépassant ses murailles grises. Vieux rempart, vieille porte à pont-levis, — avec des touffes de campanules étalant partout sur les pierres leurs belles fleurs fraîches, d'un violet admirable.

Turébigne, un fantôme de ville : les restes d'un bazar d'Orient où se parlent encore le Turc et le Slave; tout le quartier musulman en ruines, brûlé, vide, les habitants partis. Dans la mosquée, quelques pauvres Turcs accroupis, — des vieillards qui sont restés, — marmotant encore, le front dans la poussière, les prières de Mahomet.

La nouvelle garnison autrichienne logée au hasard dans ces débris de ville. — Dans une masure, une espèce de table d'hôte très comique où l'on parle allemand; les officiers du corps d'occupation y prennent de piètres repas, en compagnie de gretchens descendues du nord.

Ils regrettent d'être venus, les Autrichiens. — Ce maigre pays ne vaut pas la peine qu'ils ont eue pour le soumettre, ni leur argent, ni leurs hommes perdus; — sans compter les mauvaises surprises à redouter encore dans la campagne, et les escarmouches sanglantes, et les gens qu'on leur tue la nuit dans les coins.

Les Slaves de leur côté avouent qu'ils aimaient encore mieux la domination nonchalante et fantasque des Turcs. — Dans ce temps là on faisait bien plus ce qu'on voulait, quand on savait s'y prendre.

Pourtant, les Autrichiens resteront. Ils ont commencé leur installation par le plus pressé : choisir pour le service de l'État un certain nombre de monuments et d'objets; les numéroter; les peindre de cet arlequinage jaune et noir qui distingue dans la métropole les dépendances de la couronne; et écrire

dessus ce que c'est, — même quand on l'eut deviné fort bien. — en faisant précéder toujours de deux K le nom de la chose (Abréviation de *Kaiserlichen* et *Koöniglichen*, impérial et royal).

KK. porte, KK. banc, KK. pont, KK. caserne.

— Il y a déjà de tout cela à Turébigne, absolument comme en Autriche, et cet étiquetage y jette la seule note gaie qu'on y rencontre.

Au centre de la ville, contre une place, un grand carré mystérieux est renfermé dans des murs de vingt pieds de haut — Des murs sans fenêtres, tout neufs, tout blancs, égorgés, comme par ironie, d'une fresque orientale jaune et verte. — Rien qu'une petite porte basse pour entrer là-dedans; encore donne-t-elle de côté sur une ruelle, avec un air de vouloir tourner le dos au public.

C'est la plaisanterie d'un mahométan qui est resté quand même, — un des anciens riches du pays. — Pour ne plus voir ce qui se passera dans Turébigne, il a ainsi muré sa maison, son harem et ses richesses.

Ce turc et moi, nous étions fait pour nous entendre.

Du haut du minaret, où la muezzin ne chante plus, on domine un ensemble de maisons éventrées, de toits crevés, de ruines. Dans les unes quelques passants, encore en costume oriental, circulent la tête basse.

Au delà des vieux remparts, tout violets de campanules, la campagne s'étend, mélancolique, avec ses rideaux de frêles peupliers, ses champs qu'on a négligé de labourer, et ses hameaux détruits. — Au loin, la forêt. — Et puis la région des pierres qui commence : à l'horizon on dirait les lames énormes d'un océan gris, — soulevées jusque dans le ciel par le vent des cataclysmes primitifs.

On songe à la destinée de ce petit peuple, qui donnait en 1875 le signal de la grande croisade des Slaves contre l'Islam. — A cette époque les journaux d'Europe étaient pleins du nom de cette Herzégovine, où la révolte était commencée dans la montagne.

Les seuls de tous ces Slaves, ils se sont conduits loyalement vis à vis de l'ennemi héréditaire, montrant tout le temps leur haine franche et farouche. Ils ont perdu leurs jeunes hommes, leurs maisons, leurs villages; et à présent ils sont tombés épuisés sous le joug d'un autre maître, qui les a étiquetés et réglementés à la manière germanique...

PIERRE LOTI.



AIR
de Ballet
MUSIQUE de
E. AUDRAN

Tempo di Minuetto



pp



First system of musical notation, featuring a treble and bass clef. The music is in a key with two sharps (F# and C#) and a 3/4 time signature. The bass clef part begins with a *pp* (pianissimo) dynamic marking. The system contains four measures of music.

Second system of musical notation, continuing the piece. It consists of four measures of music in the same key and time signature as the first system.

Third system of musical notation, continuing the piece. It consists of four measures of music in the same key and time signature as the first system.

Fourth system of musical notation, continuing the piece. It consists of four measures of music. The first measure is marked *rit.* (ritardando). The second measure is marked *Tempo*. The system concludes with a first ending bracket labeled "1^{re} fois".

Fifth system of musical notation, continuing the piece. It consists of four measures of music. The first measure is marked "2^{de} fois." (second time). The second measure is marked *più f* (more forte) and *espressivo*. The third measure is marked *Sempre legato*. The system concludes with a first ending bracket labeled "1^{re} fois".

Sixth system of musical notation, continuing the piece. It consists of four measures of music. The system concludes with a first ending bracket labeled "1^{re} fois".

First system of musical notation, featuring a treble and bass clef with a key signature of two sharps (F# and C#). The music includes a melodic line in the treble and a bass line with chords. A fermata is placed over the first measure of the treble staff.

Second system of musical notation, continuing the piece. It includes dynamic markings *rit.* and *Tempo.* above the treble staff.

Third system of musical notation, showing further development of the musical themes.

Fourth system of musical notation, featuring the instruction *Sempre legato* above the treble staff.

Fifth system of musical notation, including dynamic markings *rit.*, *dimin.*, and *rit.* above the treble staff.

Sixth system of musical notation, starting with the dynamic marking *pp* above the treble staff.

This page contains a musical score for piano, consisting of six systems of two staves each (treble and bass clef). The music is written in a key signature of one sharp (F#) and a 2/4 time signature. The score includes various musical notations such as notes, rests, and dynamic markings. A *pp* (pianissimo) marking is present in the third system, and a *rit.* (ritardando) marking is present in the fifth system. The piece concludes with a double bar line and a repeat sign in the final measure of the sixth system.

ANDRÉ THEURIET

L'OREILLE D'OURS

I

Je venais d'entrer dans ma quatorzième année. On prétend que le corps de l'homme subit tous les sept ans une transformation, de même que le ver à soie change quatre fois de peau avant de filer son cocon. Pour ma part, ce que je sais bien, c'est que vers la fin de cette seconde période septennaire, il se produisit en moi une mue morale bien caractérisée. Je prenais des airs sérieux; les joueries de mon enfance ne me satisfaisaient plus; même les livres d'images, qui m'avaient tant de fois mis les yeux et l'esprit en fête, me paraissaient monotones comme un vieux chemin trop souvent parcouru. Je commençais ma quatrième, je traduisais les Bucoliques de Virgile, et je m'intéressais d'une façon très particulière aux Amarillys et aux Galatées que chantait le poète. Entre les lignes noires de mon livre, je voyais glisser leurs formes féminines, « plus douces que le thym, plus blanches que les cygnes ». Je devenais rêveur; certains vers me remuaient tout le corps d'un frisson mystérieux, et me donnaient le pressentiment de je ne sais quelles tendresses inconnues.

De mes prédilections enfantines, je n'avais gardé qu'un goût très vif pour le logis d'une vieille voisine, chez laquelle j'avais été élevé et où je passais toutes mes heures de liberté. La maison a disparu pour faire place à une bâtisse neuve, mais je la vois encore dans ses moindres détails. — Elle était précédée d'une de ces vastes remises, où les vigneron de mon pays fabriquent leur vin et qu'on nomme des *fouleries*. Cette foulerie était plongée dans une ombre crépusculaire d'où se détachaient de hautes cuves sonores et de confus entassements de tonneaux. On montait quelques marches et on se trouvait dans la cuisine, dont le mobilier datait du XVIII^e siècle : rideaux à petit quadrillé rose et blanc, bouilloires d'un jaune d'or, fontaine de cuivre rouge repoussé, cafetières ventruées perchées sur trois pieds recourbés, tous ces ustensiles d'autrefois dont on voit les formes élégantes et familières dans les tableaux de Chardin. En contre-bas, s'ouvrait la chambre de notre vieille voisine, meublée dans le même goût, et dont la fenêtre prenait jour sur un jardin aux murs tapissés d'aristoloches, aux massifs peuplés de framboisiers.

Toutes ces choses du vieux temps étaient un cadre fait à souhait pour la figure de Mlle Sophie. — Septuagénaire, mais encore verte d'allure; de taille moyenne, rondelette, la joue ridée et colorée comme une reinette qui a passé l'hiver, l'œil d'un brun vif, le nez proéminent, la lèvre charnue, le menton de galoche encore accentué par des dents manquantes, elle avait l'air bon et spirituel. Son bonnet lorrain, dont les longs tuyaux entouraient d'une auréole de tulle sa figure éveillée, laissait à découvert un front bombé et deux doigts de cheveux blancs, crépus, rejetés en arrière à la chinoise. Elle était toujours proprement vêtue d'une robe de laine, dans le corsage croisé de laquelle s'enfonçaient les pointes d'un fichu de linon, et dont les manches à gigot bouffaient autour des bras amaigris. Cette toilette surannée, ces meubles contemporains de Louis XVI, mettaient autour d'elle une atmosphère du temps passé. Toute sa personne répandait un parfum antique du dix-huitième siècle, comme ces éventails de merisier qui exhalent après de longues années la bonne odeur du bois dans lequel leurs branches ont été taillées. Elle ne s'était jamais mariée, et je m'étonnais toujours qu'elle fût restée fille, tandis que, dans sa

famille, ses sœurs et ses cousines, malgré leur humeur acariâtre et chagrine, avaient toutes trouvé un mari.

De la chambre de Mlle Sophie un escalier conduisait au grenier, qui occupait tout le premier étage et dont elle avait fait son fruitier et son garde-meuble. Ce grenier était un véritable hospice d'invalides pour les meubles. Je l'avais choisi pour mon retrait favori; dès mes plus jeunes années, je m'y aventurais comme Robinson dans son île, et j'y faisais toujours de nouvelles découvertes : — bouquins dépareillés, cahiers de romances copiées à la main sur du gros papier grenu et verdâtre, uniformes rongés par les mites, épées rouillées, microscopes détraqués, boîtes à musique ne disant plus que la moitié de leurs airs; il y avait de tout dans ce fouillis.

Au fond, dans le coin le plus ténébreux, se dressait une haute armoire de noyer sculpté, dont les ferrures de cuivre luisaient faiblement dans l'obscurité, et dont les panneaux ornés de figures grimaçantes, avaient une physionomie étrange. Dans ma petite enfance, la voisine m'avait dit qu'il ne fallait pas rôder près de cette mystérieuse armoire parce qu'il y revenait un spectre, et cette défense, tout en m'emplissant d'une crainte respectueuse, n'avait fait qu'accroître ma curiosité. Dès que j'étais seul, je me glissais avec un léger frisson parmi les entassements de vieilleries qui aboutissaient à l'armoire, et je m'avançais bravement à la rencontre du fantôme. Tout à coup un craquement funèbre partait des profondeurs du meuble, comme si le spectre, fatigué de sa réclusion, se fût décidé à pousser les deux battants et à apparaître en face du curieux qui venait troubler son repos; alors je reculais jusque dans la partie éclairée du grenier, tremblant à la fois et fier de mon audace.

A quatorze ans, ma croyance au spectre avait disparu, mais ma curiosité m'était restée. Le mystère de l'armoire hermétiquement close et visitée de loin en loin par Mlle Sophie qui y serrait son linge et ses objets les plus précieux, agitait toujours mon imagination et m'intriguait d'autant plus, qu'après chaque visite, la vieille voisine descendait du grenier avec l'œil plus humide et le front plus pensif. Un jour, comme elle y montait, je la suivis en tapinois, et, caché derrière un paravent troué, j'assistai à la solennelle ouverture du meuble. Un prêtre qui ouvre le tabernacle ou la châsse aux reliques, n'y met pas plus de recueillement et de pieuses précautions. L'un des battants était entrebâillé, mais cela ne m'avancait guère, à cause de l'obscurité qui régnait dans cette encoignure. Heureusement, un filet de soleil, filtrant d'une châtière percée dans la toiture, tomba soudain d'aplomb sur les panneaux, et alors, grâce à cette traînée lumineuse, j'aperçus les trésors de l'armoire au spectre : boîtes de marqueterie, scintillements de boucles et de tabatières ornées de cailloux du Rhin, mules de satin à hauts talons, rubans lamés d'or et d'argent, jupes de gros de Tours et de lampas, dont les cassures miroitaient dans l'ombre... Je ne pus retenir un mouvement admiratif qui trahit ma présence et qui perdit tout. Le massif battant se referma, et Mlle Sophie, me prenant par l'oreille, m'intima l'ordre d'aller voir en bas si elle y était.

Je m'éloignai, mais avec le sentiment d'une curiosité mal satisfaite et avec le violent désir de contempler plus à mon aise les richesses contenues dans la spacieuse armoire. Cette rapide vision à travers le battant entrebâillé m'avait laissé dans les yeux un chatolement qui m'obsédait. Dès que je pouvais me faufiler au grenier, je m'approchais avec précaution de l'armoire fermée, j'en

tâtais les moulures feuillagées, je mettais un œil au trou de la serrure, j'aspirais par les fentes une vague senteur d'herbes aromatiques, dont le parfum tenace aiguillait encore ma curiosité. J'avais eu un moment l'idée de faire appel à la bienveillance de Mlle Sophie, mais, après réflexion, je me dis qu'au cas probable d'un refus, ma demande indiscreète aurait pour unique résultat de me faire interdire l'entrée du grenier. Je résolus donc de me taire et d'attendre qu'un hasard heureux vint à mon aide.

Tout arrive : il semble même que les choses qu'on désire ardemment arrivent avec plus de docilité, comme si elles obéissaient mystérieusement à une magnétique influence de la volonté humaine. Il advint qu'un beau dimanche, où, tapi dans un coin du grenier, je lisais sans être vu un volume de *Gil Blas*, Mlle Sophie qui était en train de ranger son armoire, fut rappelée en bas par une visite, et, dans sa précipitation, oublia la clé sur la serrure. J'avais entendu les battants tourner sur leurs gonds; la vieille fille une fois descendue, j'aperçus l'anneau luisant de la clé qui scintillait dans un rayon de soleil. Incontinent, je plantai là *Gil Blas* et je me précipitai vers l'encoignure où j'avais tant de fois rôdé infructueusement. Enfin! j'allais donc me donner à loisir le spectacle de ces raretés si souvent convoitées en rêve!... Je tournai doucement la clé, je soulevai avec précaution le battant pour l'empêcher de crier, et j'ouvris...

II

Ma curiosité fut si brusquement sollicitée par tant de richesses à la fois, que je me trouvai tout d'abord embarrassé de savoir par où je commencerais mon inventaire. Le temps me pressait. A toute aventure, je débutai par un coffret à incrustations de cuivre et d'écaïlle, posé à portée de ma main, et dont la poignée d'acier ciselé avait attiré mon regard.

Le coffret était capitonné à l'intérieur d'une étoffe de soie rose sèche, et sur ce lit deuillet reposaient seuls trois objets très divers : une miniature dans son cercle d'or, un volume in-32, relié en maroquin rouge, et une mince liasse de papiers jaunés, rattachés par une faveur d'un bleu passé.

La miniature représentait un jeune homme de vingt-cinq ans environ, vêtu à la mode de la fin du siècle dernier : habit bleu à boutons de métal et à haut collet, col de chemise rabattu à la Colin et laissant à découvert un cou très blanc; cheveux bruns sans poudre, retombant en oreilles de chien et encadrant une figure ouverte, très éveillée, aux yeux bleus bien fendus et caressants, aux joues rosées, aux lèvres rouges et souriantes. Après avoir contemplé attentivement cette jeune physionomie si sympathique, mes doigts palpèrent la liasse jaunée, puis, après un moment d'hésitation, je fis glisser la faveur bleue et j'examinai les feuillets de dimensions différentes, tant de fois dépliés et repliés que les plis s'étaient élimés et ajourés comme une dentelle. La première pièce du paquet était une lettre, dont l'écriture bâtarde, très ferme et régulière, me frappa; elle portait pour toute suscription ces mots : « Pour remettre après mon départ, » et elle était ainsi conçue :

« Ma chère et unique amie,

« Puisqu'un père cruel s'oppose à notre hymen et me ferme la porte de sa maison, j'ai l'horrible courage de m'éloigner d'un objet si cher à mon cœur; préférant ne plus vivre dans la ville où mon amie respire, que d'y languir sans l'espoir de la posséder.

Lorsqu'une personne sûre vous remettra ce billet, je serai déjà loin. En quels lieux vous retrouverai-je, ô mon amie adorée, ou plutôt vous reverrai-je jamais ? Un pressentiment me dit que non. Maintenant qu'on m'arrache d'auprès de vous, je n'ai plus qu'un désir, m'arracher aussi de cette vie. Dans une époque aussi troublée que la nôtre, les occasions de mourir ne me manqueront pas. Mais, jusqu'à la mort, j'emporterai, ma chérie, le souvenir de cet amour à la fois vif et tendre, respectueux et fortuné, toujours fidèle et toujours nouveau, de ce véritable amour que m'inspirait et me rendait celle que j'adore. J'emporterai dans l'éternité la mémoire de ces doux moments où je pouvais vous presser contre mon cœur. Ah ! quels mois divins que ceux où, pendant tout le jour, nous jouissions du bonheur d'être ensemble ! Qu'elles étaient belles, ces journées obtenues après tant d'orages, et que tant d'orages vont suivre ! O jardin de Rembercourt, à jamais présent à ma pensée, tu ne me reverras plus ! Je vous laisse, ma chérie, le livre que nous y lisions ensemble, ainsi qu'une fleur que vous y aviez cueillie pour moi, et où je mets mon dernier baiser. Adieu, encore une fois, ma mie et mon trésor, je mourrai avec votre nom sur les lèvres.

« Votre fidèle et malheureux ami,

« JOSEPH GUIOD

« Ce 9 juin 1793 »

Au moment où j'achevais la lecture de cette lettre si touchante, à travers la phraséologie sentimentale qui était fort en usage à la fin du siècle dernier, j'entendis du bruit dans l'escalier. Je n'eus que le temps de replacer la faveur bleue autour des papiers, et de refermer le coffret ainsi que l'armoire, après avoir empoché au préalable le volume in-32 ; puis je m'esquivai comme un voleur, ayant le cœur tout tremblant du méfait que je venais de commettre, et la tête toute pleine de ce que j'avais lu.

Une fois dehors, longuement je réfléchis à la découverte que j'avais faite. La voisine ne m'avait pas menti, et c'était bel et bien un spectre que je venais de réveiller dans l'armoire du grenier. Je me retournai plus d'une fois avec inquiétude, m'imaginant que le fantôme de Joseph Guiod me posait soudain sa main sur l'épaule. Sa jolie tête, si jeune et si éveillée, était sans cesse devant mes yeux. D'où venait ce Joseph Guiod et qu'était-il devenu ? Quelle pouvait être cette jeune fille à laquelle il adressait un adieu si tendre, et dont le nom manquait sur la suscription du billet ? Qu'était-elle devenue à son tour ? C'était tout un roman, et il me passionnait bien autrement que les amours pastorales des Galatées et des Amaryllis de Virgile ?... J'évoquais en pensée l'amoureuse inconnue du pauvre Joseph. Je me la peignais jeune, charmante, avec des yeux humides et tendres, des cheveux châtain noués d'un ruban et s'échappant en boucles soyeuses d'un de ces bonnets à longues barbes, comme on en voit dans les portraits de Charlotte Corday.

Je tirai de ma poche l'in-32 que j'avais dérobé, et où je comptais trouver d'autres éclaircissements. C'était, je l'ai dit, un mignon volume relié en maroquin rouge et doré sur tranche. Il contenait le tome I^{er} des *Lettres Persanes*, imprimées à Amsterdam « chez Jacques Desbordes, 1740 ». Sur la feuille de garde, je lus en belle bâtarde semblable à celle de la lettre : « *Ex libris Joannis Josephi Guiod Bisuntini, 1790* » ; — et à l'endroit où pendait le signet de soie vert-pomme, je trouvai, desséchée et noircie par le temps, la fleurette cueillie au jardin de Rembercourt et qui avait reçu le dernier baiser de l'amoureux.

Les feuillets du livre gardaient l'empreinte laissée par la sève juteuse de la corolle fraîche. Il me semblait que quelque chose de la personnalité de Joseph Guiod était resté dans les marques de la sève extravasée. En décollant pieusement la fleurette, je m'aperçus qu'elle était fixée au papier par une étroite et mince

étiquette passée dans la tige, et sur laquelle Joseph lui-même, qui devait être un botaniste, en sa qualité de Franc-Comtois, avait écrit en caractères menus : « *Primula auricula* ». Cela ne me disait pas grand'chose, mais je consultai le premier livre de botanique qui me tomba sous la main, et j'appris le nom vulgaire de la plante. C'était une *oreille d'ours*, fleur de la famille des primevères, — jadis très à la mode, mais qu'on ne cultive plus guère aujourd'hui.

A part l'*ex libris* et ce nom de fleur, l'in-32 dont je m'étais indiscretement emparé ne m'apprenait donc rien de nouveau. Je restais dans la situation de quelqu'un qui a lu un commencement de roman dans un volume dépareillé, et qui ne peut plus retrouver la suite. Je ne pouvais même plus rôder à mon aise autour de l'armoire, afin de profiter d'une seconde distraction de la voisine pour continuer mes investigations. Mlle Sophie s'était sans doute aperçue de la disparition du volume des *Lettres Persanes*, car maintenant elle montait la garde au seuil du grenier, comme le dragon fabuleux du jardin des Hespérides. Elle était devenue préoccupée, inquiète et défiante, et, ne me sentant pas la conscience nette, je n'insistais plus pour monter au grenier, de peur que la vieille fille, dont les soupçons flottaient encore en l'air, ne finit par lire dans mon jeu et découvrir mon larcin.

III

Un matin du mois de mai, je me promenais avec Mlle Sophie dans son jardin reverdi ; elle me montrait, non sans orgueil, ses tulipes et ses iris, quand j'aperçus autour d'une plate-bande une bordure de plantes modestes, aux feuilles épaisses, d'où sortait une hampe terminée par un bouquet de fleurettes d'un brun velouté, exhalant une suave odeur vanillée.

— Ce sont des oreilles d'ours, me dit Mlle Sophie, en s'arrêtant un moment pour les regarder d'un air attendri.

— Ah ! m'écriai-je en tressaillant, des oreilles d'ours !... — Je poussai cette exclamation avec le même accent ému que dut avoir Jean-Jacques, lorsqu'il découvrit de la pervenche dans les buissons du Mont-Valérien ; puis je sentis que je me troublais, je voulus me redonner de l'assurance, et ne trouvai rien de mieux que d'ajouter d'un ton pédant et avec affectation : — *Primula auricula*...

Notre voisine se retourna tout d'une pièce, me dévisagea, et pointant vers moi un doigt accusateur : — C'est toi qui m'a pris les *Lettres Persanes* ! affirma-t-elle d'un air menaçant.

J'avais un pied de rouge sur la figure. — Moi, mademoiselle ?... essayai-je de me récrier, en payant d'effronterie et en jouant l'étonnement.

— C'est toi !... ne le nie pas... Ton nez tourne !

Je baissai la tête d'une façon piteuse. Je me voyais déjà dénoncé et chassé honteusement par Mlle Sophie. Sans relever les yeux, je murmurai :

— Oui, mademoiselle ; — mais d'un ton si bas, si bas, que les fleurs seules devaient entendre l'aveu de mon crime.

M^{lle} Sophie l'entendit pourtant, et de sa même voix rude : — Va chercher le livre, poursuivit-elle, et rapporte-le moi dans ma chambre.

J'obéis ; je me rendis à la maison et je tirai le petit volume de la cachette où je l'avais enfoui ; puis je revins chez la voisine. Quand j'entrai dans la chambre, M^{lle} Sophie était assise dans son fauteuil, et, près d'elle, sur un guéridon, j'aperçus le fameux coffret à incrustations d'écaïlle.

Elle s'empara vivement du livre que je lui tendais d'un air confus, le feuilleta pour s'assurer que la fleur sèche était encore à sa place, puis assujettissant ses lunettes sur son nez d'aigle :

— Tu as lu les papiers qui sont là-dedans ?

— Je n'ai lu qu'une lettre, mademoiselle.

— Et tu as regardé le portrait ?

— Ou....i.

— Tu as commis une grosse indiscretion, et tu l'as aggravée par un vol.

— Pardon, mademoiselle Sophie ! m'écriai-je en m'agenouillant devant elle... Je m'attendais à une violente explosion et j'essayais d'apitoyer l'irascible voisine en m'humiliant.

— Pourquoi avais-tu volé ce livre ?

— C'est que, répondis-je en balbutiant, l'histoire du jeune homme au portrait m'avait intéressé, et j'espérais... je supposais que le livre m'en apprendrait plus long.

Au lieu de l'orage de reproches dont j'attendais l'éclat en baissant le nez, je n'entendis qu'un long soupir, et quand je relevai les yeux, je vis que les traits de Mlle Sophie s'étaient détendus ; sa physionomie avait maintenant quelque chose d'attendri et de mélancolique.

— Pauvre Joseph ! murmura-t-elle, n'est-ce pas qu'il était beau ?

Je m'exclamai avec conviction : — Oui !.. Rien qu'à le voir on devait l'aimer... Et comme sa lettre était touchante !... Celle à qui il écrivait l'a-t-elle revu ?

— Jamais.

— Et elle, qu'est-elle devenue ?.. L'avez-vous connue, mademoiselle Sophie ?

— C'était moi, répondit-elle simplement.

En même temps une rougeur cramoisie couvrit le front de notre vieille voisine.

— Vous ? dis-je, en laissant voir dans mon accent et dans mes yeux combien je trouvais merveilleux que cette respectable demoiselle, aux cheveux blancs et à la figure ridée, eût inspiré une passion au beau jeune homme du portrait. — Elle s'aperçut de mon irrévérencieuse stupéfaction, mais loin de s'en offenser, elle reprit :

— Cela t'étonne ?.. A ton âge, on croit volontiers que les vieux ont toujours été vieux... Mais il y a eu un temps où mes cheveux étaient bruns, où mes joues étaient roses et où j'avais vingt ans... Oui, c'était moi, continua-t-elle en soupirant, et tu comprends combien j'ai été navrée en découvrant qu'on avait fouillé dans cette cassette, pour y prendre un objet auquel j'attache tant de prix.

Je me confondis en excuses et je demandai de nouveau pardon.

— Va, tu es tout pardonné, dit-elle en m'interrompant affectueusement... Je suis trop heureuse de pouvoir enfin causer de mon cher Joseph avec quelqu'un qui s'est intéressé à lui. — Elle rougissait de nouveau, comme une jeune fille, tout en m'attirant vers elle. — Vois-tu, il y a si longtemps que je garde toutes ces choses au fond de moi, sans oser en parler à ceux qui m'entourent ! Avec toi, je puis soulager mon cœur... Tu n'es plus un enfant, te voilà grand garçon, et tu garderas honnêtement le secret que je te confie.

Elle m'avait fait asseoir tout près d'elle, sur un petit tabouret. Le coffret était entre nous, et de ma place je voyais le grand cytise du jardin frôler les carreaux de la fenêtre de ses longues grappes jaunes épanouies. Alors Mlle Sophie,

tenant toujours mes mains dans les siennes, commença d'une voix un peu étouffée par l'émotion :

— Mon père avait quatre enfants : un fils qui est mort à l'armée, ma sœur Lénette, qui a épousé le pharmacien Pêchoin, une autre sœur qui est mariée aux Anglecourts, et moi, la plus jeune. On m'avait mise au couvent des Augustines et on avait décidé que je serais religieuse. Quand les couvents furent fermés à la Révolution, et les religieuses relevées de leurs vœux, je revins à la maison, ce qui ne fit nullement plaisir à ma famille. Pendant mon noviciat, ma sœur Lénette avait été fiancée à un jeune homme de Besançon. Il avait été convenu entre les deux familles qu'il viendrait passer ses fiançailles à Juvigny, et qu'il reprendrait la charge de mon père qui était greffier au tribunal du district. Joseph Guidod, car c'était lui, vint chez nous en 1791. Je le vois toujours entrer dans notre salle basse avec son bonnet de fourrure et sa redingote à petit collet. On l'installa au premier étage et il prit ses repas avec nous. Mais il arriva une chose qu'on n'avait pas prévue, Joseph qui ne connaissait ma sœur Lénette que par correspondance, ne se sentit aucun goût pour elle, et par contre, une secrète sympathie s'établit entre lui et moi, dès les premiers jours. Lénette a toujours été positive et très prosaïque ; moi, j'étais expansive et même un peu exaltée. Joseph et moi, nous lisions ensemble ; nous herborisions dans les bois de Rembercourt, voisins d'une ferme que possédait mon père. Joseph était très versé dans les sciences naturelles, et, tout en m'enseignant la botanique, il finit par s'apercevoir qu'il m'aimait et que je l'aimais. Nous nous le dîmes dans cette ferme de Rembercourt, un matin où les oreilles d'ours commençaient à fleurir dans les plates-bandes, et nous résolûmes de garder le secret de notre mutuelle affection, jusqu'au jour où j'aurais atteint mes vingt et un ans. Mais il se dégage d'un amour caché une subtile odeur qui le trahit. Ma sœur Lénette fut la première à s'en apercevoir. Froissée dans sa vanité, furieuse d'avoir été dédaignée, elle nous dénonça à mon père, qui n'était pas tendre. Il y eut un éclat ; quand Joseph vint tout avouer et demander ma main, mes parents le congédièrent durement, en lui défendant de remettre les pieds à la maison. J'eus beau pleurer et supplier, rien n'attendrit mon père, qui était monté secrètement contre moi par Lénette, et Joseph désespéré s'éloigna après m'avoir écrit la lettre que tu as lue.

Mlle Sophie resta un moment silencieuse, tenant dans ses mains tremblantes le volume des *Lettres Persanes*, ouvert à l'endroit où l'oreille d'ours y avait été posée.

— Il avait juré, de ne pas survivre au désastre de notre amour, et il a tenu parole. Il était ardent royaliste et entretenait des relations avec les agents du comte d'Artois. En octobre 1793, il fut arrêté au moment où il franchissait la frontière suisse, ramené à Paris et traduit devant le tribunal révolutionnaire. J'appris sa mort par une gazette que Lénette laissa traîner avec intention dans ma chambre...

Mlle Sophie avait rouvert le coffret ; elle détacha la faveur bleue et me tendit deux papiers qui accompagnaient la lettre que j'avais seul lue ; le premier était l'extrait d'un arrêté du Comité de Salut public, en date du 10 brumaire an II, qui renvoyait devant le tribunal de Paris le nommé Jean-Joseph Guidod, âgé de vingt-cinq ans, accusé d'avoir eu des relations avec les frères du ci-devant roi, et d'avoir tenté de faire passer à l'étranger des espèces monnayées d'or et d'argent ; — le second était un fragment de journal du 20 brumaire, contenant la

liste des personnes exécutées la veille, et, à côté du nom de la citoyenne Roland, j'y lus celui de Joseph Guidé.

— Voilà ce qui me restait de lui, dit notre voisine en essuyant ses yeux et en renouant avec peine la faveur bleue autour des papiers jaunis. Je déposai tout dans cette cassette et j'y enfermai aussi mon cœur. Depuis cette horrible date de brumaire an II, je ne vécus plus qu'avec mes souvenirs; je ne parlai à personne de ce que ma sœur Lénette appelait charitablement « mes scandaleux écarts de conduite ». Plus tard, quand mes sœurs furent établies, on voulut me marier à mon tour, mais je refusai net. Je m'étais juré de demeurer fidèle à Joseph et je me suis tenu parole... Je suis restée vieille fille, et quand je regarde le portrait de celui qui est mort en m'aimant, il me semble que je vois ses lèvres remuer pour me dire que j'ai bien fait. — Je vous adore, mademoiselle Sophie, m'écriai-je avec enthousiasme, je vous aime de tout mon cœur !... En même temps je m'élançai vers elle et je me jetai à son cou.

— Tu es un bon enfant, petit! me dit-elle en me rendant mes caresses, reviens me voir souvent... nous parlerons de lui.

Je la visitai souvent, en effet, et souvent l'histoire de son amour pour Joseph Guidé revint dans nos entretiens. Elle avait gardé le souvenir de ce temps-là jusque dans ses plus petits détails, et sa conversation faisait revivre toute une époque oubliée. Pour la vieille voisine, c'était comme une renaissance de jeunesse; pour moi, c'était une évocation d'un monde évanoui. Cette passion, âgée de plus d'un demi-siècle, mettait autour de nous une atmosphère de tendresse et de renouveau; l'antique parfum des fleurs d'oreilles d'ours m'embaumait le cœur, et dans ma jeune imagination de collégien, je sentais, sous cette chaude influence, germer en moi les premières semences de l'herbe d'amour. Deux ans plus tard, comme je rentrais d'une excursion faite pendant la semaine de Pâques, on me pria de passer chez Mlle Sophie, qui était tombée malade et qui voulait me parler. Elle avait attrapé dans les courants d'air de son grenier une fluxion de poitrine qui, à son âge, menaçait d'avoir un dénouement funeste. Je la trouvai étendue sur son lit de bois peint. Elle était toute haletante, et déjà très faible. — C'est toi, petit, murmura-t-elle d'une voix essoufflée quand nous fûmes seuls; tu arrives à propos car je n'en ai plus pour longtemps... Je sens que c'est fini... Ecoute-bien... Après ma mort, mes collatéraux viendront fouiller dans mes affaires, et je ne veux pas que mes reliques tombent dans les mains de ma sœur Lénette... Ce serait un sacrilège.

Elle s'arrêta pour reprendre son souffle, et tira de dessous ses couvertures le coffret à incrustations : — Je te le lègue, reprit-elle, garde-le en souvenir de moi. Ouvre-le de temps en temps, pense à Joseph, et aussi à la vieille Sophie qui l'a bien aimé et qui mourra avec son nom sur les lèvres... Adieu, petit, prends garde au couvercle qui n'est pas très solide, et cache bien tout cela sous ta lévite !... Maintenant sauve-toi, ma sœur Lénette va venir...

Je la quittai, très ému, et je serrai la cassette dans mon pupitre. Deux jours après, Mlle Sophie était morte.

Bien des années ont passé depuis lors, mais j'ai précieusement conservé la cassette. Le portrait de Joseph Guidé sourit toujours dans son cercle d'or; sa lettre me remue toujours chaque fois que je la relis, et, dans le vieux volume des *Lettres Persanes*, l'oreille d'ours noircie me parle toujours des printemps lointains où fleurissait le fidèle amour de Sophie.

ANDRÉ THEURIET.

PANTOMIME DE L'ANNÉE

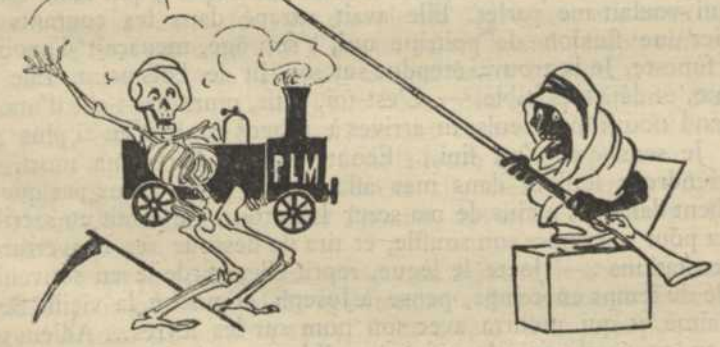
Les deux personnages exécutent la célèbre danse de la queue. L'un d'eux, en costume à pois, se tient sur sa queue, tandis que l'autre, en costume noir, le soutient par le bras. Le public applaudit.



Le clown à pois se transforme en un personnage effrayant, brandissant de grandes ciseaux. Le clown noir tombe à terre, effrayé par la menace.

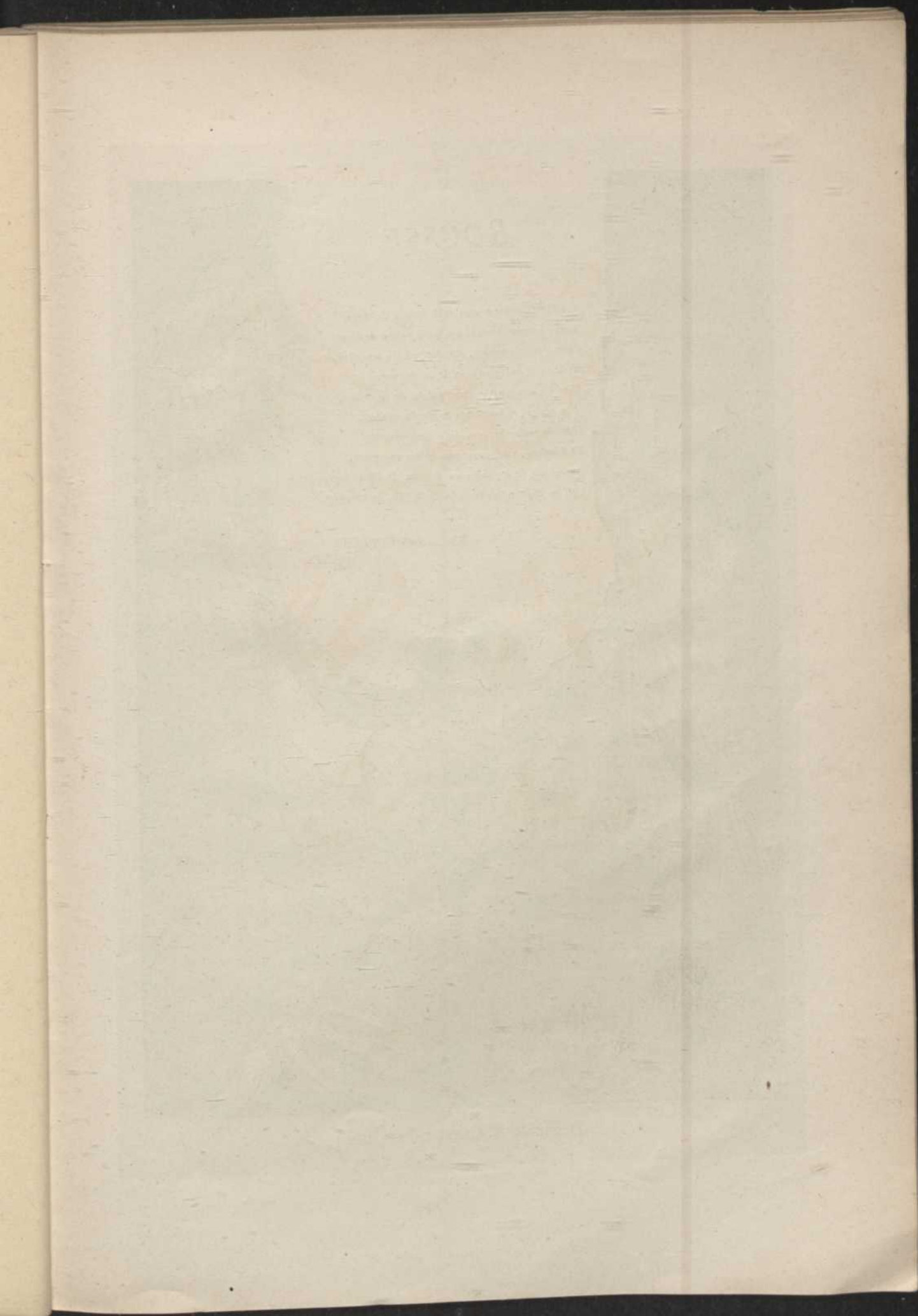


Le clown à pois se transforme en squelette, poussant un chariot à vapeur. À côté, un personnage en habit noir se transforme en un personnage effrayant, brandissant une longue pique.



Le clown à pois se transforme en un personnage effrayant, brandissant une hache. Le clown noir se transforme en un personnage effrayant, brandissant une pique. Le public applaudit.

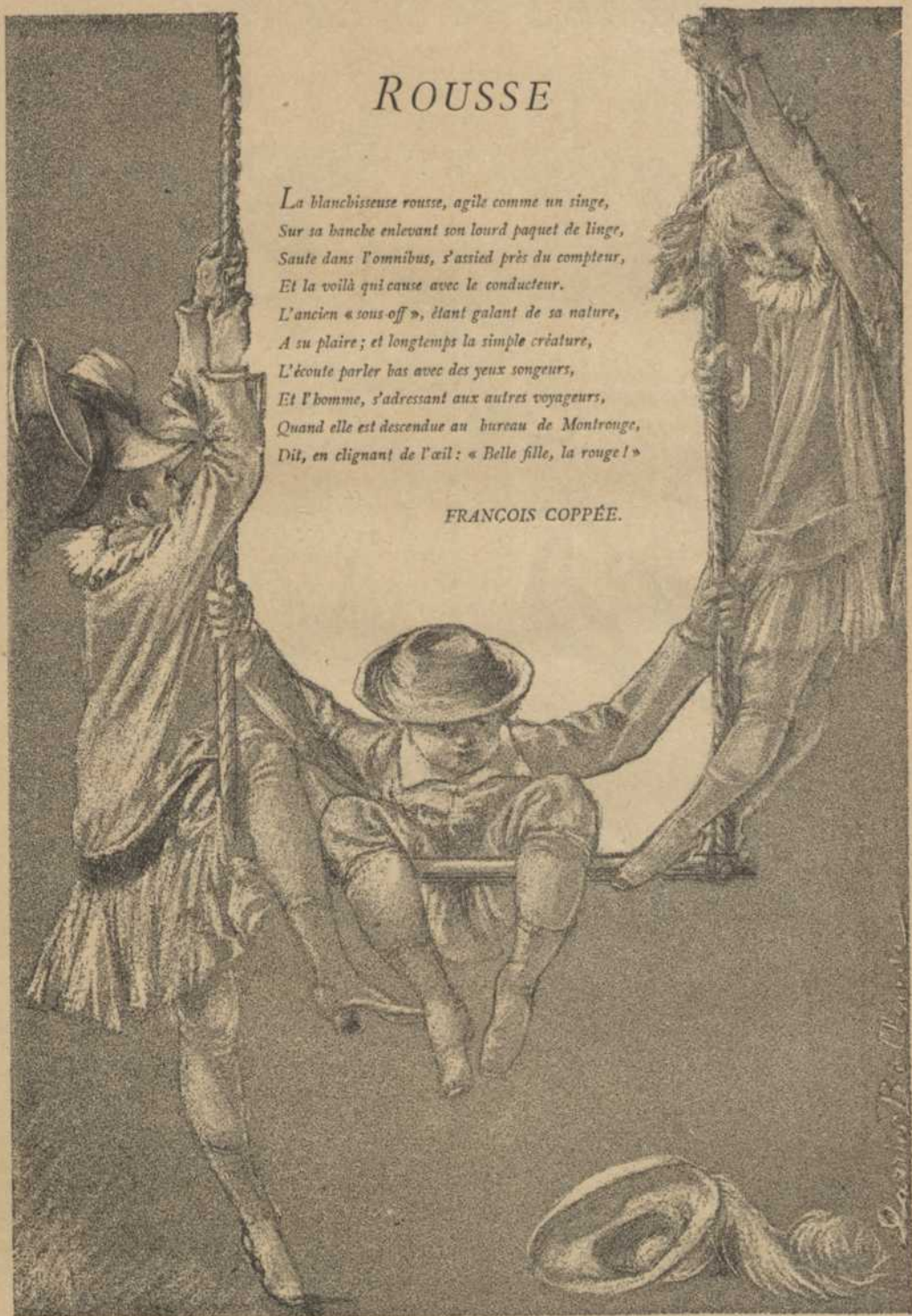




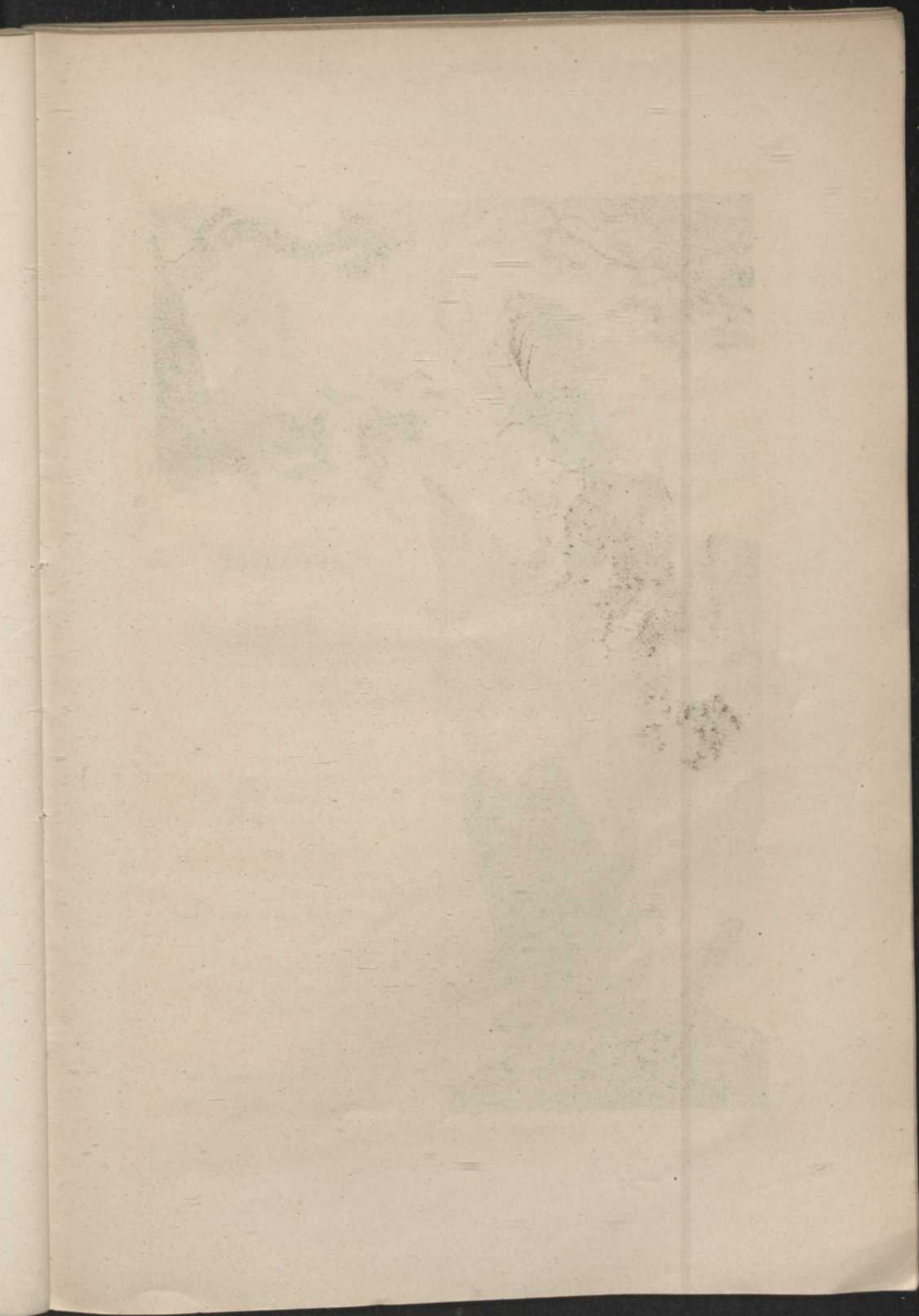
ROUSSE

*La blanchisseuse rousse, agile comme un singe,
Sur sa banche enlevant son lourd paquet de linge,
Saute dans l'omnibus, s'assied près du compteur,
Et la voilà qui cause avec le conducteur.
L'ancien « sous-off », étant galant de sa nature,
A su plaire; et longtemps la simple créature,
L'écoute parler bas avec des yeux songeurs,
Et l'homme, s'adressant aux autres voyageurs,
Quand elle est descendue au bureau de Montrouge,
Dit, en clignant de l'œil: « Belle fille, la rouge ! »*

FRANCOIS COPPÉE.



Dessin de A. CARRIER-BELLEUSE





L'AUTOMNE

*L'Automne est un temps béni !
Quant à moi, j'aime l'automne,
Un doux soleil y rayonne
Dans un azur infini.*

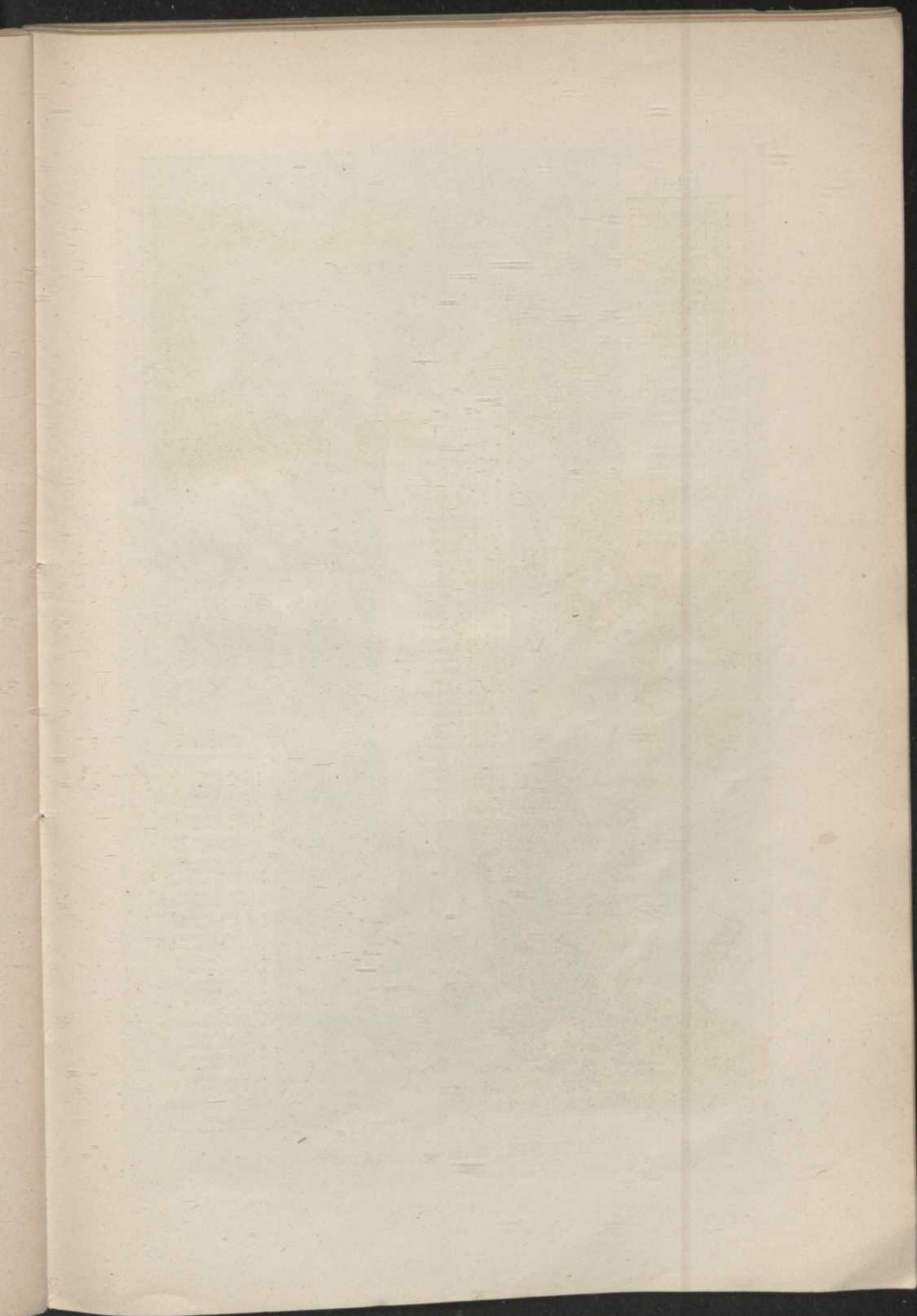
*Sous le feuillage jauni,
Le fruit mûrit et frissonne,
L'enfant, garnement fini,
Dès qu'il est bon, le moissonne.*

*Comme Adam, bravant le ciel,
Voyez-vous le petit homme,
Qui veut goûter à la pomme,*

*Tandis qu'agent solennel
Sous son tricorne ignivome
Paraît l'ange Gabriel.*

ALBERT MILLAUD.

AUTOMNE, Dessin de J. Geoffroy



JUILLET

1	S	ste Éléonore
2	D	s. Martinien
3	L	s. Anatole
4	M	ste Berthe
5	M	ste Zoé
6	J	ste Lucie
7	V	ste Edelburge
8	S	ste Elisabeth
9	D	ste Véronique
10	L	s. Sylvain
11	M	ste Pélagie
12	M	s. Gualbert
13	J	s. Eugène
14	V	s. Bonaventure
15	S	s. Henri
16	D	ste Reynolde
17	L	s. Alexis
18	M	ste Camille
19	M	s. Vincent de P.
20	J	ste Marguerite
21	V	s. Victor
22	S	ste Magdeleine
23	D	s. Apollinaire
24	L	ste Christine
25	M	s. Jean Z.
26	M	ste Anne
27	J	s. Pantaléon.
28	V	s. Nazaire
29	S	ste Marthe
30	D	ste Juliette
31	L	s. Germain l'A.

AOUT

1	M	ste Sophie
2	M	s. Alphonse
3	V	ste Lydie
4	S	s. Dominique
5	J	s. Afre
6	D	Transfiguration
7	L	s. Gaetan.
8	M	s. Cyriaque
9	M	s. Julien
10	J	s. Laurent
11	V	ste Suzanne
12	S	ste Claire
13	D	s. Hippolyte
14	L	s. Eusebe
15	M	ASSOMPTION
16	M	s. Roch
17	J	s. Mammès
18	V	s. Firmin
19	S	s. Louis, évêque
20	D	s. Bernard
21	L	s. Privat
22	M	s. Symphorien
23	M	s. Sidoine
24	J	s. Barthélemy
25	V	s. Louis, roi
26	S	s. Zéphirin
27	D	s. Césaire
28	L	s. Augustin
29	M	ste Sabine
30	M	ste Rose
31	J	ste Isabelle

SEPTEMBRE

1	V	s. Gilles
2	S	s. Lazare
3	D	s. Césaire
4	L	ste Rosalie
5	M	s. Laurent Just.
6	M	s. Cloud
7	J	ste Reine d'Aut.
8	V	La Nativité
9	S	s. Omer
10	D	s. Aubert
11	L	s. Hyacinthe
12	M	s. Raphaël
13	M	s. Maurille
14	J	Ex. de ste Croix
15	V	s. Nicomède
16	S	ste Euphémie
17	D	ste Hildegarde
18	L	ste Richarde
19	M	s. Janvier
20	M	s. Eusachz
21	J	s. Mathieu
22	V	s. Maurice
23	S	s. Lin
24	D	s. Gérard
25	L	s. Firmin
26	M	s. Cyprien
27	M	s. Cosme
28	J	s. Venceslas
29	V	s. Michel
30	S	s. Jérôme

AUTOMNE, dessin de JULES CHÉRET

VOYAGES D'ÉTÉ — VOYAGES D'HIVER

La civilisation, le progrès, ne sont, à proprement parler, que le développement des besoins et le raffinement des jouissances accordées à l'humanité.

Le premier qui eut l'idée de tondre ses moutons pour s'en faire un matelas fut un homme de progrès, peut-être un penseur, peut-être un sybarite; dans tous les cas, il créa un besoin nouveau. c'est-à-dire une jouissance de plus.

Sans passer en revue la marche constante du bien-être et la multiplication des jouissances créées par le génie de l'homme, nous allons décrire rapidement le besoin nouveau : la Villégiature.

A toute époque, le rêve du citadin a été de vivre à la campagne; ce désir inné, presque inconscient, était déterminé, non par une fantaisie, mais par un besoin de mouvement, d'espace et de grand air que tout homme qui habite la ville ressent.

Sans remonter à l'antiquité, aux villas romaines, aux kiosques grecs et aux grandes demeures champêtres de nos aïeux, nous pouvons rappeler que nos pères, à l'époque des coucous et des pataches, s'en allaient aux champs dès qu'ils en avaient le loisir. Paul de Kock a été le chantre de cette petite villégiature suburbaine : il nous a dépeint les joies et les beautés de Romainville, des Prés-Saint-Gervais, de Montmorency, les dinettes sur le tapis vert de Saint-Cloud avec le pâté traditionnel; il nous a montré tout ce petit monde du travail et de la petite bourgeoisie s'éparpillant dans les champs aux premiers rayons de soleil, à la première feuille des bois.

A cette époque-là il fallait être riche, très riche, pour pouvoir s'éloigner de Paris et aller passer la belle saison à la campagne; à cette époque les stations balnéaires ou thermales étaient inconnues ou à peu près, il fallait être malade pour aller à Vichy ou à Aix-les-Bains. On faisait son testament avant de partir. Les grands du monde seuls pouvaient s'offrir un hivernage au pays du soleil et une pleine saison d'été à la mer.

Depuis bientôt quarante ans, les chemins de fer sont venus changer les conditions de la grande et petite villégiature; la facilité et la modicité relative des prix de déplacement ont élargi l'horizon de chaque centre urbain. La France s'est divisée en grands courants : la Provence va à Nice, à Monaco, dans les Alpes; les Pyrénées, Biarritz, Royan, Arcachon, sont les points de réunion des citadins de toutes les villes du Midi, de Toulouse à Bordeaux; la vallée de la Loire a son déversoir au Croisic et dans tous les petits ports de la Basse-Bretagne. Paris va partout, mais la proximité lui a fait préférer la côte normande de Dieppe à Caen. Il y a là toute une série de colonies balnéaires

qui se sont formées : Le Havre, Trouville, Villers, Beuzeval, Houlgate, Dives, Cabourg, le Home, et vingt autres qu'il serait trop long d'énumérer. Jusqu'à ces derniers temps, ces stations étaient considérées comme la grande banlieue maritime de Paris. La foule s'est précipitée vers ces points distants de six à sept heures de chemin de fer de la grande ville. Chacun, suivant son tempérament, a choisi sa plage de prédilection : les uns ont préféré les stations mixtes de Dieppe et du Havre ; les mondains, qui aiment la vie tumultueuse, sont allés à Trouville, à Deauville, à Villers même ; les bourgeois bourgeoisant au Tréport, à Fécamp et les autres petits ports de la côte normande ; les modestes ont envahi les autres stations ; enfin, les trains de plaisir ont créé cette couche de baigneurs de vingt-quatre heures qui, au prix de deux nuits blanches, s'en vont, du samedi au lundi, saturer leurs poumons d'air salin et tremper leurs membres dans les flots amers, comme disait M. Joseph Prud'homme.

On s'est tassé, classé, et aujourd'hui toute la côte normande s'est peuplée de tous ces besogneux de grand air et d'espace. Les nouveaux aspirants à cette vie sur les bords de l'Océan ont trouvé les places prises, les terrains hors de prix, la vie matérielle assurée, il est vrai, mais onéreuse, et puis, il faut bien l'avouer, dans la plupart de ces centres on a continué à vivre de la vie urbaine au point de vue de la toilette, des obligations sociales, de ces petits riens qui constituent l'existence à laquelle on voulait échapper en quittant Paris. Ajoutez à ces inconvénients, conséquence inévitable de la vogue, cette promiscuité des trains de plaisir qui jettent hebdomadairement ces milliers de coureurs de plage qui viennent bruyamment s'ébattre sur la grève et bonder les casinos, et l'on constatera avec nous que les plages normandes ont leur plein, comme disent les marins. On remarquera que nous n'avons pas voulu parler de la situation climatologique de ces côtes ouvertes aux vents d'ouest qui amènent la pluie, et du nord qui apportent, même en pleine saison, ces brises fraîches qui font endosser châles et paletots. La période de villégiature sur cette partie des côtes de l'Atlantique ne dure à peine que six semaines.

Les successeurs des Alphonse Karr, des Dumas, des Oliff, ces Jacques Cartier de la grande villégiature, ne se sont pas découragés et ont poussé le cri américain : *Go Ahead ! En avant !*

Le mouvement sans cesse croissant de la population parisienne, son goût pour les déplacements faciles et peu onéreux, ce besoin nouveau de refaire ses poumons, comme dit le docteur Hoffmann, et avec lui tous les praticiens célèbres de notre époque, suscita des explorateurs intrépides qui découvrirent la Bretagne.

La vieille Armorique avait une réputation déplorable au point de vue de la vie pratique.

Quelques écrivains en avaient parlé, entre autres Chateaubriand, Emile Souvestre, Paul Féval.

Ils l'avaient placée aux confins de la France, dans un lointain brumeux, au

milieu d'un site sévère, avec une population de mœurs bizarres, de coutumes primitives, composée de bergers farouches, de paysans peu attrayants couchant dans des tiroirs d'armoires. On savait qu'elle produisait de vaillants soldats, de rudes marins et du blé noir. qu'il y avait des menhirs, des pierres levées et qu'en cherchant bien au milieu des forêts rocheuses on y trouverait peut-être encore des druides et des druidesses. Au point de vue légendaire, poétique, romantique, la Bretagne pouvait faire rêver, mais nul ne songeait à aller y poser sa demeure de villégiature ou sa tente de touriste.

Elle eut ses Christophe Colomb.

On s'aperçut que sous l'influence du *gulf-stream*, à l'abri de ce bras de terre qui s'élançait vers l'Angleterre et que l'on appelle la Manche, le soleil y brillait d'un éclat tout méridional, que la végétation y était luxuriante ; que les figuiers, les cactus, les camélias y poussaient en pleine terre ; qu'au milieu des rochers pittoresques s'évasaient des plages merveilleuses et s'ouvraient des couches de sable fin ; que les habitants étaient doux, serviables, accueillants ; que la vie matérielle y était à bon compte ; on découvrit enfin que la Compagnie de l'Ouest y avait des lignes ferrées aboutissant à Granville et à Saint-Malo et qu'en sept heures on pouvait être transporté vers ces rivages inconnus.

La Bretagne avec son climat monégasque était découverte.

Aussitôt les groupes se formèrent et l'on créa d'abord Dinard.

Puis vint Paramé, la station parfaite avec son casino luxueux, son immense palais-hôtel, ses villas de styles variés s'alignant sur la magnifique digue qui s'étend, en une courbe gracieuse, de Saint-Malo aux Roches-Bonnes, devant lesquelles s'ouvre la baie de Saint-Malo avec ses rochers pittoresques, ayant pour fond de tableau, d'un côté la silhouette de la ville de Jacques Cartier et de Duguay-Trouin avec ses remparts et ses tourelles moyen âge, et de l'autre, la haute mer sillonnée de navires, de yachts de plaisance et de barques de pêcheurs.

La situation est unique.

Certes, nous sommes les admirateurs de toute cette côte bretonne qui s'étend de Cancale à Granville, mais nous donnons notre préférence aux groupes de stations qui entourent Saint-Malo et Saint-Servan et parmi elles nous plaçons en premières lignes, la dernière création, Paramé, dont la plage est plus vaste et mieux abritée des vents du nord.

L'été tempéré y dure de juin à octobre, et l'hiver y est presque aussi doux que sur les bords de la Méditerranée, grâce aux effluves tièdes qu'apporte dans la baie le *gulf-stream*, ce fleuve chaud qui sort du golfe du Mexique, traverse l'Océan pour aller se perdre et se refroidir contre les banquises du pôle nord.

Comme toute préférence doit se justifier, je dirai que c'est là que j'ai fixé ma tente estivale.

C'est là que sera la Nice du Nord avec ses fleurs, son soleil et tous les charmes et les facilités de la vie, qu'elle soit estivale ou hivernale.

FLORIAN PHARAON.

L'AGE MUR



ON se lève un beau matin, et l'on aperçoit, en se rasant, quelques fils argentés zébrant la moustache brune; on se regarde plus attentivement dans la glace, les tempes commencent à se découvrir, la patte d'oie se dessine légèrement au coin de l'œil; c'est l'âge mûr qui arrive, qui est arrivé!

« Age de transition », a dit un auteur, « où notre petit nom devient plus jeune que nous, où la redingote serait peut-être trop longue, mais où le veston est déjà trop

court, où les formes s'accroissent, où vos névralgies ont des lenteurs de rhumatisme, vos rhumes des ténacités de bronchite. C'est l'âge mélancolique où l'amour rend des services et ne rend plus d'arrêts; où l'on ne triomphe plus qu'avec sa science et sa patience, où « manquant d'élan pour l'assaut, on s'en tient au blocus. »

Plus de conquêtes faciles et légères; si l'on est encore célibataire, il faut se hâter de prendre femme, sinon l'on risque de rester tout seul dans la vie: *ux soli!*

Peut-être le riche parvenu que voici a-t-il même trop tardé à se marier. La jeune femme regarde un peu de



travers cette ronde bedonnette qui se profile à ses côtés, et si le mari s'absente, je ne lui conseille pas d'écrire à sa femme ce qu'écrivait, dans un cas semblable, le prince de Conti à la sienne, il attraperait, à coup sûr, la même riposte.

« Madame, je vous prie de ne pas me faire..... pendant mon absence. »

Réponse: « Rassurez-vous, Monsieur, je n'en ai envie que lorsque je vous vois. »

Pour la femme, surtout si elle ne se marie pas, l'âge mûr arrive bien plus vite que chez l'homme. Passé



vingt-cinq ans, elle a coiffé sainte Catherine; à trente ans, elle monte en graine; à trente-cinq ans, la vieille fille, à qui nul n'a jamais dit qu'elle était jolie, se dessèche, se ratatine, prend au physique l'aspect d'un fourreau de parapluie. Au moral, devient hargneuse, revêche et bigote; elle donne à Dieu ce dont les hommes n'ont pas voulu, et place le capital de ses affections à fonds perdu sur la tête de son perroquet.

Avec le mariage, viennent pour l'âge mûr les joies de





la paternité. N'est-il pas à envier, ce brave épicier qui regarde en riant ces deux petits citoyens dont il se croit le père ?

Les plaisirs de cet âge ne sont plus ceux de la jeunesse ; au lieu de faire le dimanche une partie de campagne avec une jolie fille, le bon bourgeois se donne l'innocente distraction de la pêche à la ligne. La friture qu'il rapporte le soir n'est pas bien abondante, mais pendant toute la journée il a éprouvé, sur place, les émotions les plus vives et les plus variées. — Ça mord ! — Non, ça ne mord pas ! (Cruelle déception !)

Le lendemain matin, en retournant chez lui, il voit le paysan aller au travail, ce qui lui fournit le sujet de

maintes réflexions prud'hommesques, qu'il débite en rentrant à son épouse. Celle-ci, qui a doublé le cap de la cinquantaine, ne l'écoute pas ; les lunettes sur le nez, elle reprise avec acharnement une vieille paire de chaussettes, et fait de tête le compte de ses achats au marché du matin.

L'âge mûr apporte à la mère de famille mille inquiétudes au sujet de l'avenir de ses enfants : ses fils réussiront-ils dans leurs professions ? Ses filles s'établiront-elles ? Car à cinquante ans, la femme a cessé d'exister, il n'y a plus que la mère.

Il y a cependant encore l'être androgyne que voici, qui, jadis grisette, fait aujourd'hui les délices de M. Pipelet. La voix criarde, le geste brusque, elle est la terreur des locataires et l'esclave de Mademoiselle sa fille, qui se destine à l'art théâtral.

Pour l'homme, l'âge mûr a ses joies : c'est l'heure où l'ambition commence à être satisfaite ; où, si l'on a une belle prestance, on devient suisse de cathédrale ; c'est l'heure où l'on passe ministre, où l'on arrive aux honneurs, à la considération ; c'est l'âge viril enfin, où l'homme est dans la plénitude de ses facultés. C'est peut-être l'époque la plus heureuse de la vie pour celui qui a su conserver la santé, atteindre la fortune et s'entourer d'enfants bien portants et bien élevés. C'est l'heure enfin où l'on est « arrivé » et où il faut, hélas, songer à repartir.



MAURICE REYNOLD.





LA
ROMANCE DE LA MOMIE

Mélodie Égyptienne

NOTÉE PAR BÉRARDI

Lent

trainez la roie

Au - près des grands palmiers, par -
 Les ans ren - ver - se - roul les
 - mi les mar - tres ro - ses,
 lourds gé - ants de pier - re;

Sur un lit de san.tal dou.cement tu re.
Les sphinx verront fi.nir leur rê.ve so.li

po.ses, Que mes chants ber
-taui re, Pres de toi seu

cent ton doux som meil! Dors!
le je veil le rai! Dors!

pp Dors! Pour toi - je - chan te! Les jours
Dors! Pour toi - je - pleu re! Les jours

ad lib *P*

pp *stizz*

Assez lent

suiront les jours, Je chan . te . rai toujours! Ah!
suiront les jours, Je pleu . re . rai toujours!



molto rall



VAR

rall. *rit.* *douloureusement*

a Tempo



Pour finir

pp



ALMANACH DU FIGARO

ROBERT MILTON

LA SALLE D'ARMES DU FIGARO

Il y a huit ans juste que la salle d'armes du *Figaro* a été fondée. C'est à peu près de la même époque que date la réputation de Vigeant, et c'est un peu à cause de Vigeant que nous avons une salle d'armes.

Un matin, j'étais chez M. de Villemessant à l'heure où il recevait ses rédacteurs, son coiffeur, quelques amis, pas mal de raseurs et beaucoup de pauvres. Ce jour-là il était d'humeur à ne rien refuser, sa physionomie, que nous avions l'habitude de consulter comme un baromètre, annonçait le beau fixe. Il avait bien dormi, il était satisfait de son journal. On eût pu lui demander... une réclame.

Mon ambition n'allait pas jusque-là. Ce que je désirais, c'était la permission de créer une salle d'armes dans cet hôtel du *Figaro* si artistement installé, qu'on venait le visiter de tous les coins du monde.

Sentant l'occasion favorable, je lançai ma proposition qui passa d'emblée.

— Et qui mettez-vous là comme professeur, me demanda celui que nous appellions le *patron*.

— Vigeant, si vous voulez, répondis-je. On parle beaucoup de lui en ce moment, il connaît l'escrime à fond, c'est de plus un professeur agréable.

— Parfait.

Et huit jours après les tapissiers étaient à l'œuvre et nous décoraient la plus coquette salle d'armes qui ait jamais existé à Paris.

Toute la rédaction se fit inscrire. Nous eûmes un prévot de choix, et pendant des mois et des années même, ce fut un cliquetis d'armes non interrompu entre nous et presque tous ceux qui savaient tenir un fleuret.

Une telle prospérité était inquiétante et ne pouvait durer; elle fut troublée par un événement qui a son pareil dans l'histoire de France.

On sait le tournoi fameux dans lequel le capitaine Gabriel de Montgomery eut le malheur de traverser la tête du roi avec le tronçon de sa lance. Un après-midi, M. de Villemessant ayant manifesté le désir de voir la salle d'armes, on organisa un assaut auquel prirent part les rédacteurs de la maison. L'un d'eux, connu par ses Indiscrétions parisiennes, eut la malchance de laisser échapper son fleuret dont la poignée alla frapper dans le voisinage de l'œil gauche du rédacteur en chef.

Celui-ci se leva, alla se bassiner l'œil et ne dit rien. Un mois après cet accident, les tentures de la salle d'armes étaient prestement enlevées par le tapissier qui les avait posées. Une main invisible décrochait les fleurets et les masques appendus aux murs et la pièce qui avait fait l'admiration des étrangers faisait place à un simple salon de rédaction.

Personne n'osa murmurer, personne n'osa réclamer : on se souvint de l'œil du maître.

Deux ans s'écoulèrent sans qu'un bruit d'épées fût entendu dans l'hôtel du *Figaro*. M. de Villemessant mourut.

C'est alors que se réveillèrent les goûts de la rédaction pour l'escrime. Une pétition fut adressée à la gérance, « Qu'on nous rende la salle d'armes, disait la demande revêtue de plus de vingt signatures. »

La gérance obtempéra et, en l'an 1880 les fleurets et les masques sortirent de leur poussière, furent débarrassés de leur rouille et remis aux murs qui conservaient encore leur empreinte.

Vigeant revêtit son vieux costume d'escrime et reparut sur la planche présentant de nouveau son piastron au bouton de Pérvier et à la pointe de Prével. Millaud et Marx retombèrent en garde, Bataille se fendit, Racot et Dallemagne, mirent flamberge au vent, Mortier fit tourner sa rapière.

On annonça l'arrivée de San-Malato. On appréciera comme on voudra le jeu de ce Sicilien fantasque, mais ce qu'on ne contestera pas, c'est la sensation qu'il produisit dans le monde de l'escrime. Jamais la curiosité des adeptes du fleuret ne fut excitée à un plus haut point, et, le soir de sa rencontre avec Mérignac, nous aurions refusé du monde en fixant le prix des places à mille francs.

Mais nos représentations sont gratuites et le succès de celle qui eut lieu pour le début de San-Malato ne sera jamais dépassé.

Depuis cette soirée mémorable, notre petite salle d'armes n'a jamais cessé d'être fréquentée. Les meilleurs fleurets connus y sont venus se mesurer avec des adversaires qui ne sont plus novices.

Nous y avons reçu Ezpeléta et Waskiewicz, Lecomte, Valieux, Lantieri, Casella et le marquis Ginori. Lames italiennes et lames françaises y ont entamé des luttes courtoises et animées.

Nous espérons bien que cet hiver ces réunions pourront se renouveler. On viendra encore passer quelques instants au *Figaro* et faire une botte aimable. Nous aurons toujours d'excellents fleurets à la disposition de nos invités et, après l'assaut, de très bon champagne à leur offrir.

ROBERT MILTON.

DOCTEUR DUVERNEY

L'EXPOSITION D'ÉLECTRICITÉ

— Eh bien, vous savez, votre Exposition d'électricité...

— Eh bien ?...

— C'était très beau, certainement, mais je n'y ai rien compris du tout,

— Ah ! voyons...

— Parole d'honneur ! Tout cela, tous ces appareils, toutes ces lumières, le soir, cela vous papillottait dans la cervelle et il n'en restait rien du tout. Ah ! si, pardon : il restait régulièrement un grand mal de tête, des éblouissements dans les yeux et une rage concentrée, parce qu'on n'avait pu arriver à entendre l'Opéra dans les téléphones. Voilà !...

Sur cent personnes qui ont visité l'Exposition internationale d'électricité, on en compte un bon nombre qui résument ainsi leurs impressions.

Pour celles-là et pour celles qui n'ont pu faire, même une fois, le tour de ces prestigieuses manifestations de la science humaine, je vais raconter familièrement ce qu'a été, pendant les trois mois qu'elle a duré, cette exhibition de merveilles, et surtout ce qu'elle nous a promis pour l'avenir.

L'année 1881 restera la date d'une ère nouvelle : l'Ère de l'électricité ; il faut que dans cet Almanach on retrouve, plus tard, le cadre de cette Exposition, et comme un *memento* des curiosités les plus originales du Palais de l'Industrie.

D'abord tout le monde a pu se rendre compte des moyens dont on la fabrique aujourd'hui, l'électricité :

Dans des coins, on rencontrait dans plusieurs endroits comme des officines d'apothicaires, garnies de nombreux bocaux, renfermant des liquides bleus, marrons, etc. : c'étaient des piles.

Ailleurs, au rez-de-chaussée, sur tout un côté du Palais des Champs-Élysées, travaillaient avec fureur de puissantes machines à vapeur, qui faisaient tourner d'autres machines plus petites, avec des vitesses telles que les roues, les bobines, les anneaux aimantés, etc., semblaient immobiles : eh bien ! c'étaient ces petites machines tournant si vite qui produisaient de l'électricité ; cette électricité était faite, en somme, avec quoi ? Avec le charbon de terre qu'on brûlait dans les appareils à vapeur ou avec le gaz consommé dans des moteurs à gaz.

Dans les piles, quatre-vingt-dix-huit fois sur cent, c'est, en fin de compte, du zinc que l'on consomme, qui se ronge dans des acides, et comme il a fallu du charbon pour fondre le minerai de zinc et affiner le métal, on peut dire en définitive, qu'il faut, jusqu'à nouvel ordre, du charbon de terre presque exclusivement, pour faire de l'électricité.

Ce fluide, en quantité énorme, puisque 12 à 1,500 chevaux-vapeur haletaient pour en produire à peu près nuit et jour, ce fluide, on le distribuait par tout le palais à l'aide de fils de cuivre, de même qu'on distribue le gaz au moyen de tubes et de conduits en fer et en plomb.

C'est lui qui allait jusqu'à la place de la Concorde, en face de l'Obélisque, chercher le tramway électrique et l'amener jusque dans l'Exposition, avec une quarantaine de badauds dans l'intérieur et sur l'impériale.

L'électricité donne donc le moyen de transporter à distance la force d'une machine à vapeur ou d'une roue hydraulique capable de faire tourner un appareil électrique : c'est comme cela qu'on a pu déjà, avec la force d'une chute d'eau, labourer des champs à cinq ou six kilomètres de la chute même.

C'est le même fluide qui, circulant dans des fils posés dans les égouts, permettait d'entendre, dans les salons des auditions téléphoniques, les chants et la musique de l'Opéra et de l'Opéra-Comique, ainsi que les dialogues de la scène du Français.

Les téléphones, maintenant, il y en a dans tout Paris, dans le monde entier.

C'est encore l'électricité qui faisait marcher, sous les yeux du public, et même à la volonté des visiteurs, tous les systèmes de télégraphes rassemblés dans le pavillon du Ministère des Postes, où des employés instruits expliquaient les appareils à tout venant.

Là on a pu voir, pour la première fois, ces merveilles de mécanique et de science appliquée, le télégraphe Meyer, et surtout le télégraphe Baudot, qui permet d'expédier aisément, *sur un seul et même fil*, douze dépêches en même temps, six dans un sens et six dans l'autre.

Un Almanach doit être quelque peu prophétique.

Prédisons donc que, bientôt, nous verrons des voitures et des chemins de fer électriques dans les rues de Paris.

Que bientôt il y aura, non-seulement à Paris, mais dans les villes qui sont voisines de grands fleuves où existent des chutes d'eau, des usines où l'on fabriquera de l'électricité en quantités énormes; cette électricité, on l'enverra partout où il y aura besoin de force et de lumière, simplement en posant des fils dans les rues, dans les égouts ou sur les grandes routes.

Il y a mieux. Grâce à la découverte de Gaston Planté, notre compatriote, on met, pour ainsi dire, l'électricité en bouteille, on l'entasse à volonté dans des appareils appelés *accumulateurs*.

Ce sont des coffres, des valises dans lesquels on peut emporter, à la main, sa provision de fluide, pour éclairer sa maison de campagne ou faire marcher un appareil quelconque.

Vous avez vu souvent les vieilles concierges, les malheureuses marchandes de poisson ou de verdure qui grelottent, l'hiver, dans les marchés; vous les

avez vues se rendre chez le charbonnier d'en face, pour faire garnir ou renouveler leur chauffeferre : cela coûte un sou.

Eh bien, avant longtemps, nous verrons de même les petites ouvrières à la machine, les femmes laborieuses qui s'annoncent par cet écriteau à la main :

Ici on pique à la mécanique,

courir chez le débitant d'électricité, aux dépôts qui seront installés dans tous les quartiers, faire charger de nouveau l'accumulateur électrique destiné à faire aller la machine à coudre. Ce service sera même organisé sur un tel pied que l'on portera en ville des accumulateurs tout chargés, comme les siphons d'eau de seltz, qu'on laisse chez les clients en échange des vides, qu'on va remplir à l'usine.

A l'Exposition, l'on a pu voir que toutes ces applications sont aujourd'hui trouvées, réalisées, et que leur mise en pratique, sur une grande échelle, n'est plus qu'une question de temps, quelques semaines, quelques mois, quelques années au plus.

Je ne parle pas des emplois de l'électricité pour la guérison d'une foule de maladies, parce que l'Exposition n'a guère montré, à cet égard, de choses bien neuves.

Il est de mode de crier un peu contre l'espèce de nivellement qui s'accomplit dans les conditions sociales, dans les fortunes, contre la tendance de nos architectes à nous bâtir partout la même rue, la même maison. La Fantaisie et morte, nous dit-on !...

Les horloges électriques vont la supprimer, et personne ne s'en plaindra, pour sûr, dans le domaine du Temps. Un jour viendra, et il n'est pas loin, où toutes les horloges d'une grande ville, comme Paris, se décideront à marcher ensemble, grâce au même fluide.

Mais espérons qu'on s'en tiendra là ; sous prétexte que l'électricité peut faire au moins sept fois le tour du globe pendant que M. Margue crie : *Ouf!* il est inutile de faire marquer la même heure à toutes les horloges du monde entier, même en admettant que la boule terrestre ne soit qu'un point dans l'espace.

Cette unification de l'heure n'est pas tout à fait la *démocratisation* du temps ; mais l'électricité a beaucoup contribué à démocratiser l'art.

Du temps de Benvenuto Cellini, les artistes ciselaient avec amour les métaux précieux, burinaient les pommeaux des dagues, damasquinaient d'or les arquebuses et les armures, coulaient en or et en argent ces délicieuses statuettes, admirables souvenirs de la Renaissance. Aux seuls élus de la fortune, ces bijoux et ces joyaux, chefs-d'œuvre de l'art le plus charmant. Aujourd'hui, par l'électricité, par la galvanoplastie, l'œuvre de l'artiste est moulée avec soin ; le moule est plongé dans un liquide où l'or, l'argent, le cuivre

sont dissous en mystérieuses combinaisons, et où les métaux, mis en liberté par le fluide lui-même, se déposent, molécule à molécule, atome par atome, pour reproduire, dans ses plus délicats linéaments, le chef-d'œuvre même, à vingt mille exemplaires s'il le faut.

A Notre-Dame de la Garde, sur la chapelle vénérée qu'implorent les marins de Marseille en rentrant au port après la tempête, la gigantesque statue de la mère de Dieu se dresse comme une merveille de la galvanoplastie : plus de 3.500 kilogrammes de cuivre ont été déposés là par cette action mystérieuse de la pile électrique, force lente de la nature, à laquelle le temps prête son inéluctable puissance.

En déposant sur une statuette de plomb ou de cuivre une mince couche d'or ou d'argent, par l'action de la pile, en recouvrant de même d'une pellicule d'argent ou d'or l'humble couvert de maillechort ou de métal moins noble encore, l'électricité a donné à tous les jouissances du luxe et l'illusion de la richesse.

Elle fera mieux encore et nous rendra un plus grand service quand, introduite définitivement dans nos demeures, elle nous fournira à profusion les chauds et brillants rayons de sa lumière.

Notons cette année 1881, l'ère de la lumière électrique. Elle a régné en maîtresse à l'Exposition des Champs-Élysées.

Aux grands espaces, à nos rues, à nos vastes places, à nos chantiers, les puissants régulateurs, les bougies Jablochhoff, les lampes Serrin, Brush, Lontin et tant d'autres.

Pour nos maisons, pour nos théâtres, pour nos appartements, nous avons maintenant les lampes à incandescence, la lampe Edison, les lampes Maxim, Swan et plusieurs encore.]

A elles l'avenir ! A elles la victoire sur plus d'un champ de bataille, contre le gaz, menacé plus sérieusement que jamais.

On a voulu, pour faire douter de cette victoire, abuser de l'insuccès relatif des expériences faites à l'Opéra le 15 octobre ; mais ces essais étaient forcément, intentionnellement incomplets et insuffisants.

A l'heure où paraîtra cet Almanach, une expérience plus sérieuse permettra de se faire une idée de l'éclairage de l'avenir.

L'Éden-Théâtre, bientôt achevé, pourrait inscrire à son fronton ces mots : *Pas de gaz !* Il sera entièrement éclairé par l'électricité et aura l'honneur d'avoir le premier utilisé en grand cette splendide lumière.

Enfin un autre établissement partagera probablement avec lui cette sorte de gloire ; ce sera le grand hôtel et le Casino de Paramé, où l'élite des baigneurs de Paris retrouveront ainsi, sur les côtes bretonnes, jusque dans ses manifestations les plus brillantes et les plus confortables, le luxe raffiné de la grande ville.

LA VIEILLESSE



Peu de gens savent être vieux; il faut apprendre à le devenir et éviter de ressembler à ces fruits que le temps pourrit sans les mûrir.

Il n'y a pas d'être plus misérable qu'un méchant vieillard, incapable de jouir des plaisirs, qui a en horreur l'enfance, parce qu'elle est l'espoir, la jeunesse, parce qu'elle est la force. — Tout pédagogue qui fouette un enfant est vieux, soyez-en sûr.

Le vieux garçon, lui, n'est jamais un fruit mûr,

mais toujours un fruit sec. Il a hésité si longtemps à se marier, qu'il a laissé passer l'heure des épousailles. N'ayant pas de femme à ennuyer, il tourmente ses domestiques. Tâtillon, avare, méticuleux, il gronde sans cesse et n'est satisfait de rien. Quelquefois, quand il a bien dîné et bu une bouteille de vieux bourgogne, il a des réminiscences de jeunesse et cherche à lutiner la bonne, en chantant avec Béranger :

Allons, Babet, un peu de complaisance,
Mon lait de poule et mon bonnet de nuit.



Mais Babet n'entend pas de cette oreille-là, et assène un coup de plumeau sur cette figure de vieux singe parcheminé.

C'est une triste chose que la vieillesse du pauvre ! Tout être inutile, disait Caton, le sage philosophe, est de trop ; il faudrait se débarrasser des vieux esclaves comme de la vieille ferraille. Ce païen a trouvé des disciples parmi les peuplades de l'Amérique, qui ont même été plus loin que lui.. chez ces sauvages, on ne dépasse jamais la soixantaine; dès qu'on atteint cet âge, on est mangé.



Nous, qui sommes plus civilisés et qui partant aimons une cuisine plus raffinée, ne faisons pas aux autres ce que nous ne voulons pas qu'on nous fasse.

C'est un véritable tyran, que la vieillesse; elle défend, sous peine de la vie, les plaisirs de la jeunesse. Mais le vieillard l'oublie parfois et se laisse aller à ses convoitises. Gare, alors ! Car à moins de l'assistance de Méphistophélès, on ne peut se tirer de l'épreuve avec le même bonheur que le Dr Faust, qui y laissa du reste son âme.





Le souvenir de leur jeunesse est ce qui intéresse le plus les vieillards, ils aiment les lieux où ils l'ont passée; les personnes qu'ils ont connues autrefois leur sont chères; ils portent aux nues les acteurs, les chanteurs, les beautés du temps jadis, ils les placent bien au-dessus de tout ce que l'on entend, de tout ce que l'on voit de nos jours; ils vantent les modes qui régnaient alors; ils ne vivent plus que dans le passé!

Parlez-moi de ce glorieux passé à ce vieil invalide auquel il ne reste plus guère qu'un tronc et une tête; parlez-lui de ses campagnes, du jour où on le décora sur le champ de bataille; vous verrez son œil s'animer; sa

voix reprendra de la vigueur, et ce qui lui reste de sang circulera avec une nouvelle force dans ce débris d'un corps qui fut vigoureux.

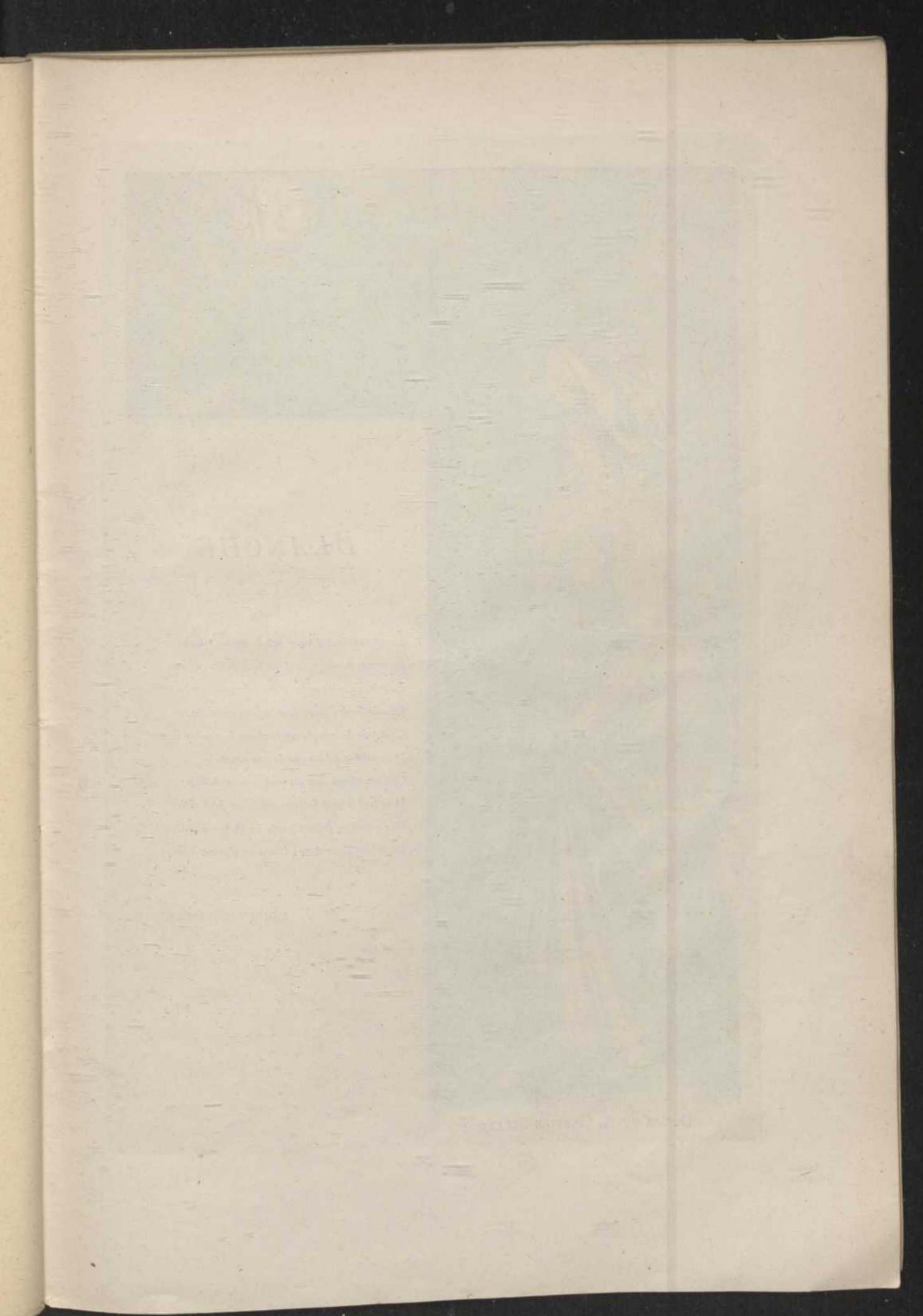
Voulez-vous que je vous dise le secret de vivre longtemps? C'est de conserver religieusement, à compter de l'heure où commence la vieillesse, les mêmes habitudes d'esprit, de loisir, de travail, et même d'affection, auxquelles on a déjà habitué sa vie.

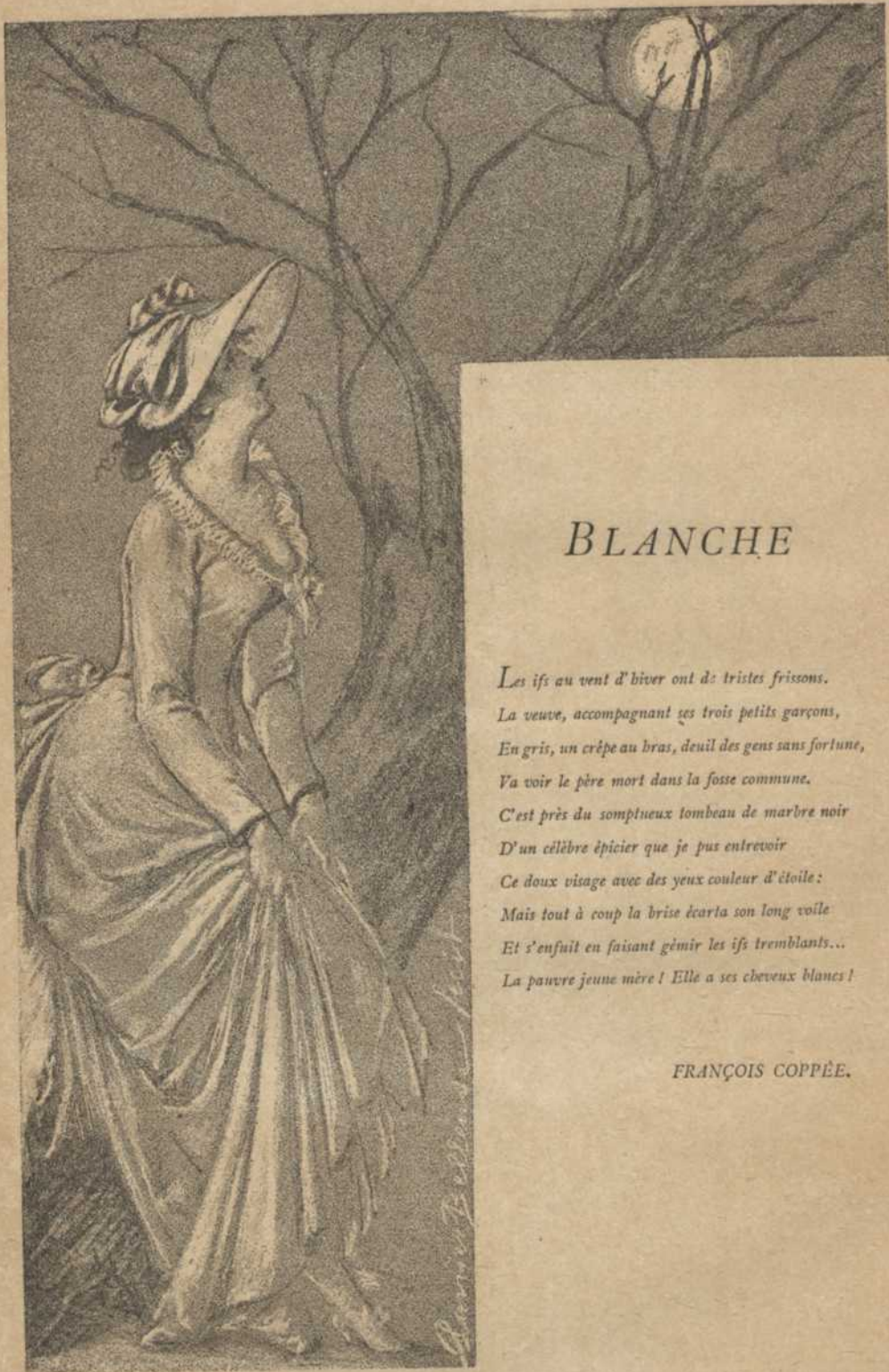
Rien n'est plus triste que le vieillard qui n'a pas su vieillir et qui ne veut point mourir; il se cramponne à la vie sans se rendre compte que sa fin est prochaine. Voyez-le, ce vieillard goutteux, affaibli par l'âge et la maladie. Il a le visage décharné, le teint verdâtre; cependant il fait planter des arbres et il espère qu'en moins de vingt ans ils lui donneront de beaux ombrages. Il fait bâtir un hôtel superbe en pierres de taille, avec de riches ornements, dont il assure, en toussant et d'une voix frêle et débile, qu'on ne verra jamais la fin; un domestique fidèle, la mort, le pousse tous les jours dans cette chaise roulante, et le vieillard parle à ses amis de projets qu'il exécutera dans quelques années.

Ce n'est pas pour ses enfants qu'il fait bâtir un hôtel, car il n'en a pas, ni pour ses héritiers, car il est brouillé avec eux; c'est pour lui, et il mourra demain.

MAURICE RAYNOLD.





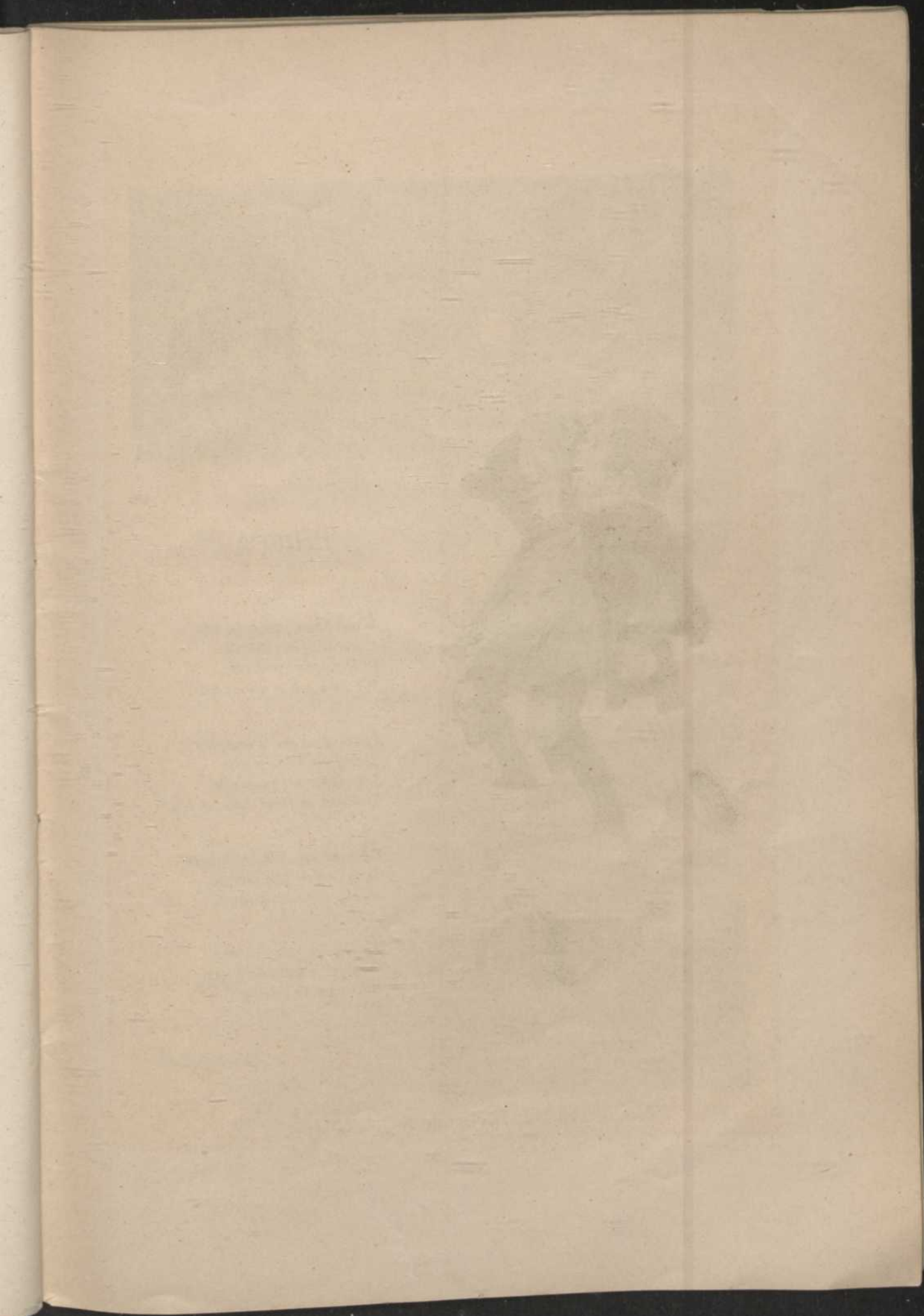


Dessin de A. CARRIER-BELLEUSE

BLANCHE

*Les ifs au vent d'hiver ont de tristes frissons.
La veuve, accompagnant ses trois petits garçons,
En gris, un crêpe au bras, deuil des gens sans fortune,
Va voir le père mort dans la fosse commune.
C'est près du somptueux tombeau de marbre noir
D'un célèbre épicier que je pus entrevoir
Ce doux visage avec des yeux couleur d'étoile:
Mais tout à coup la brise écarta son long voile
Et s'enfuit en faisant gémir les ifs tremblants...
La pauvre jeune mère ! Elle a ses cheveux blancs !*

FRANÇOIS COPPÉE.





L'HIVER

*Voici l'hiver. Dans les bois,
L'arbre de givre étincelle,
Et la neige s'amoncelle
Sur les monts et sur les toits.*

*Ce pendant que le bourgeois
Transi jusqu'à la moëlle
Sentant son nez qui se gèle,
Trotte en soufflant dans ses doigts,*

*Des gamins, loin du collège
Se livrent de gais combats
A coup de boules de neige...*

*Ils sont les seuls, ici bas,
Pour qui le temps des frimas
Ait encore un privilège.*

ALBERT MILLAUD.

HIVER, Dessin de J. Geoffroy

1880

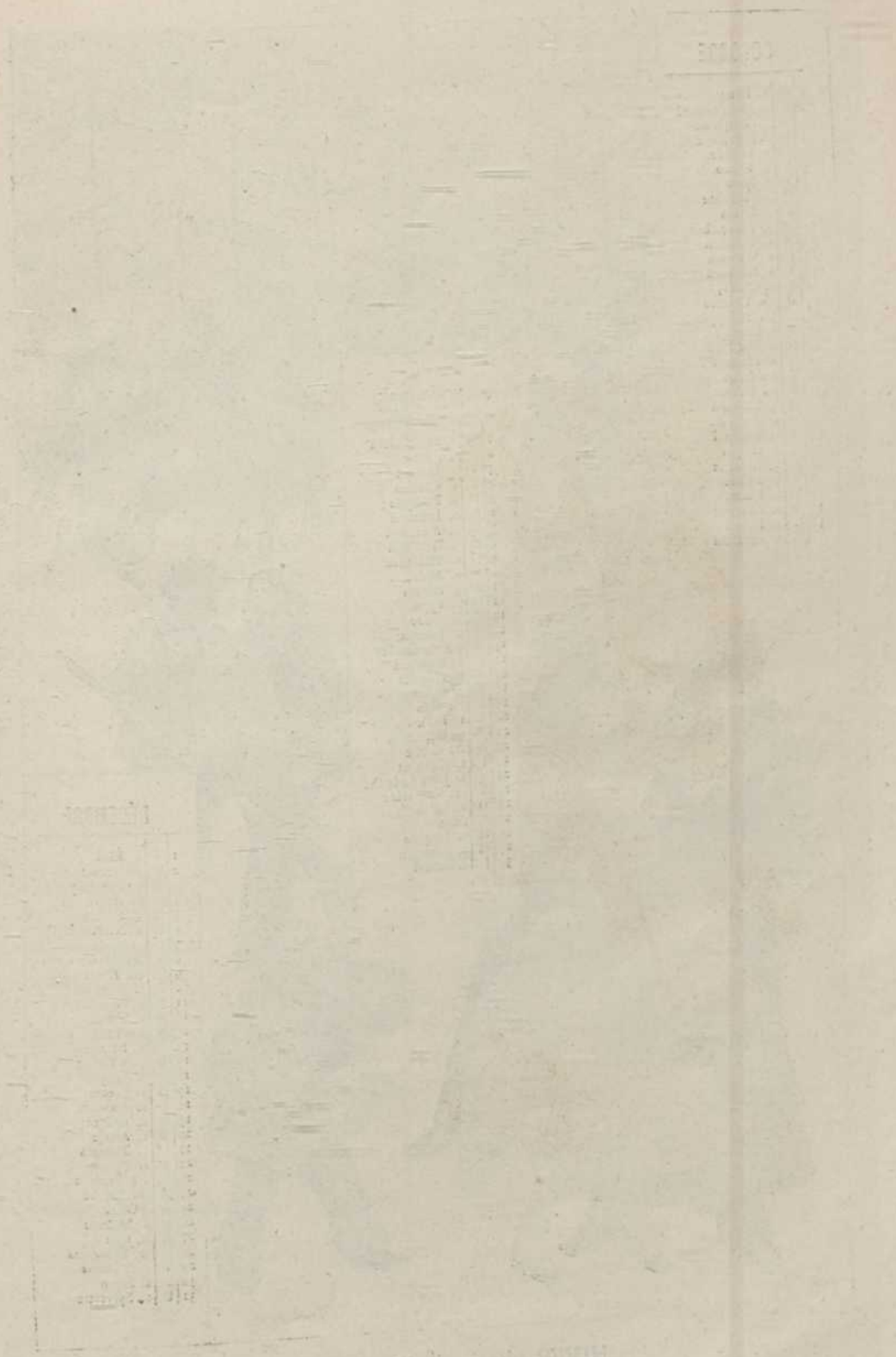


PLATE I. - View of the River

OCTOBRE

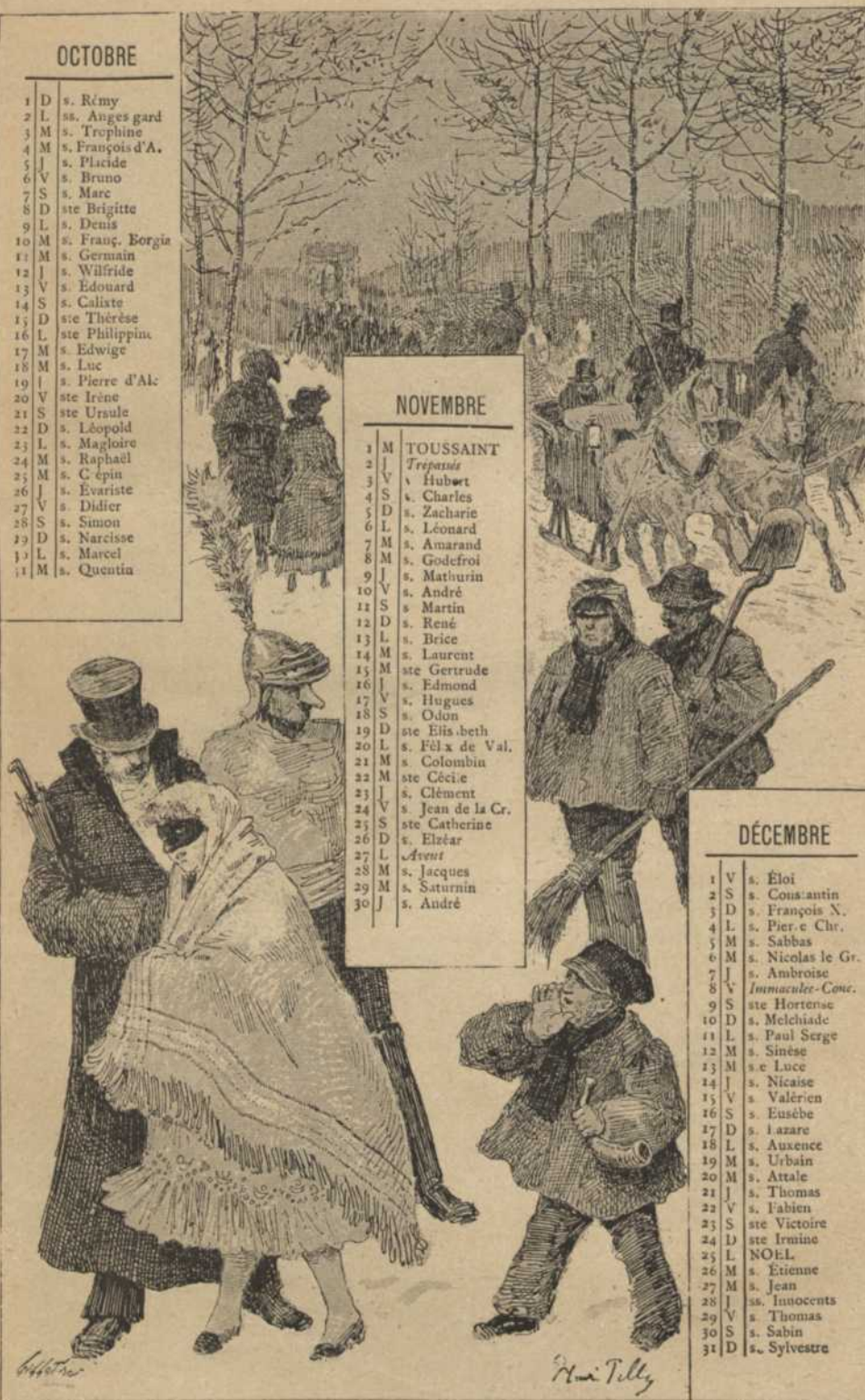
1	D	s. Rémy
2	L	ss. Anges gard
3	M	s. Trophine
4	M	s. François d'A.
5	J	s. Placide
6	V	s. Bruno
7	S	s. Marc
8	D	ste Brigitte
9	L	s. Denis
10	M	s. Franç. Borgia
11	M	s. Germain
12	J	s. Wilfride
13	V	s. Edouard
14	S	s. Caliste
15	D	ste Thérèse
16	L	ste Philippin
17	M	s. Edwige
18	M	s. Luc
19	V	s. Pierre d'Alc.
20	V	ste Irène
21	S	ste Ursule
22	D	s. Léopold
23	L	s. Magloire
24	M	s. Raphaël
25	M	s. C. épin
26	J	s. Evariste
27	V	s. Didier
28	S	s. Simon
29	D	s. Narcisse
30	L	s. Marcel
31	M	s. Quentina

NOVEMBRE

1	M	TOUSSAINT
2	J	Tropaise
3	V	s. Hubert
4	S	s. Charles
5	D	s. Zacharie
6	L	s. Léonard
7	M	s. Amarand
8	M	s. Godefroi
9	J	s. Mathurin
10	V	s. André
11	S	s. Martin
12	D	s. René
13	L	s. Brice
14	M	s. Laurent
15	M	ste Gertrude
16	V	s. Edmond
17	V	s. Hugues
18	S	s. Odon
19	D	ste Elis.beth
20	L	s. Félix de Val.
21	M	s. Colombin
22	M	ste Cécile
23	J	s. Clément
24	V	s. Jean de la Cr.
25	S	ste Catherine
26	D	s. Elzéar
27	L	Avent
28	M	s. Jacques
29	M	s. Saturnin
30	J	s. André

DÉCEMBRE

1	V	s. Éloi
2	S	s. Constantin
3	D	s. François X.
4	L	s. Pier. e Chr.
5	M	s. Sabbas
6	M	s. Nicolas le Gr.
7	J	s. Ambroise
8	V	Immaculée-Conc.
9	S	ste Hortense
10	D	s. Melchiae
11	L	s. Paul Serge
12	M	s. Sinèse
13	M	s. e. Luce
14	J	s. Nicaise
15	V	s. Valerien
16	S	s. Eusèbe
17	D	s. Lazare
18	L	s. Auxence
19	M	s. Urbain
20	M	s. Attale
21	J	s. Thomas
22	V	s. Fabien
23	S	ste Victoire
24	D	ste Irmine
25	L	NOËL
26	M	s. Étienne
27	M	s. Jean
28	J	ss. Innocents
29	V	s. Thomas
30	S	s. Sabin
31	D	s. Sylvestre



HIVER, dessin de HENRI PILLE

LE TOUR DU MONDE A TABLE

POTAGE BISQUE

(FRANCE)

Quand on est febricitant
Ma dame on se trouve en risque,
Et pour un assez long temps,
De ne jouer à la brisque
Et de mal disne, partant,
De ne point manger de bisque.
Si rude et si fascheux risque,
Que je bisque en y songeant !

Ces vers gaulois du vieux chapelain de François I^{er}, Meslin de Saint-Gelais sont une préface excellente à la Bisque d'écrevisse (potage), chantée par Boileau et son contemporain, un aimable gourmand dont la mine fleurie semblait d'ortolans seuls et de bisque nourrie.

Lavez cinquante écrevisses : jetez-les dans une casserole, ajoutez une mirepoix de carottes émincées, oignons en rouelle, un bouquet garni, assaisonnez de sel, poivre, un peu de piment en poudre ; mouillez avec une grande cuiller à pot de consommé et un verre de madère, après cuisson, retirez la chair des queues, coupez-les en dés et mettez-les à part. Faites blanchir 125 grammes riz, faites-le crever au consommé, ajoutez-le aux carapaces d'écrevisses et à la mirepoix, pilez le tout dans un mortier, mouillez et passez le tout à l'étamine ; ajoutez à votre purée le bouillon de vos écrevisses, tournez-là sur le fourneau avec une cuiller de bois, retirez-la avant son ébullition et enlevez la pulpe de votre purée ; ajoutez un morceau de beurre frais, mettez-le avant de le servir au bain-marie, ajoutez avec vos queues d'écrevisses des petits croutons en dés passés au beurre, mettez le tout dans une soupière, versez le potage et servez bien chaud.

ALEXANDRE DUMAS.

LA GALETTE LORRAINE

Le feu flambe au four, un feu clair
De ramille et de brande,
Et le pain chaud embaume l'air
De son odeur friande.
— Payse, prends sur le buffet
Le grand plateau de frêne,
Et montre aux enfants comme on fait
La galette lorraine.

D'avance tout est préparé
Dans la huche entr'ouverte :
Fleur de froment, beurre paré
D'un lit de vigne verte,
Œufs frais pondus de ce matin
Et crème virginale,
Sentant le fenouil et le thym
De la friche natale.

La payse d'un doigt léger
Pétrit la pâte fine,
Autour d'elle on voit voltiger
De la fleur de farine ;
Les marmots au regard charmant,
D'un bleu de violette,
Parmi ce neigeux poudroiement
Contemplant la galette.

— N'épargne pas le beurre... Encor,
Payse, à pleine tranche !
Bats les œufs jaunes comme l'or
Avec la crème blanche ;
Puis lentement, avec amour,
Répands-les sur la pâte...
C'est parfait !... Maintenant, au four.
Au four, et qu'on se hâte ! —

Toute chaude sur le bahut,
Savoureuse, alléchante,
Voici la galette... Salut.
Toi qu'on aime et qu'on chante
Du pays messin au Barrois,
Des Vosges à l'Argonne,
Partout où le mâle patois,
Des fiers Lorrains résonne !

Qu'on nous apporte un vin du crû
A sève pétillante,
Et trinquons ferme, arrosons dru
La galette bouillante...
Buvons au vivant souvenir,
De sa verte marraine,
Aux revanches de l'avenir.
A la libre Lorraine !

ANDRÉ THEURIET.

CHIPOLATA

(ITALIE)

Vous avez souvent entendu parler de ce ragout d'origine italienne, vous l'avez sûrement mangé mais souvent mauvais; voici comment on le fait bon.

Prenez deux douzaines de carottes, de navets, de marrons rôtis et d'oignons, faites cuire dans un bon consommé, procurez-vous des petites saucisses appelées *chipolates* (chez le premier charcutier venu) et ajoutez-les avec quelques morceaux de lard dans votre ragout. Mettez le tout dans une casserole avec des champignons, des fonds d'artichauts, des tranches de céleri et quelques cuillerées de blond de veau; faites réduire, écumez; clarifiez bien et faites-y réchauffer une volaille découpée ou des tendrons de veau, des cervelles de dessert même, etc., et dressez habilement, c'est une condition sine qua non.

ALEXANDRE DUMAS.

POULET A L'ANDALOUSE

(ESPAGNE)

Vous mettez dans une casserole un quart de beurre et trois cuillerées d'huile d'olive, faites revenir dans ce mélange quelques oignons coupés en tranche, (cinq ou six), une gousse d'ail et une livre de tomate, quant le tout est bien mélangé, vous jetez dans la casserole vingt minutes avant de servir votre poulet découpé et un quart de pommes de terre.

LESAGE.

BOULETTES DE PAQUES JUIVES

(ALSACE)

Il y a deux façons de les faire, à la juive elles sont mauvaises, à l'alsacienne elles sont excellentes.

Voici la méthode alsacienne :

Pour faire ces boulettes, vous râpez un petit pain viennois (vulgairement croissant) que vous délayez avec un œuf frais auquel vous avez précédemment mêlé de la moelle de bœuf (50 ou 60 grammes si vous tenez à l'exactitude mathématique).

Quand cette pâte est arrivée à consistance, vous en faites des boulettes de la grosseur d'une petite balle d'enfant que vous jetez dans le consommé bouillant pendant dix minutes environ.

Si vous voulez les faire à la juive, vous remplacez les pains viennois par de la farine de pain azime moulu fin et la moelle de bœuf par de la graisse d'oie, mais je vous en préviens, cela se délaie dans le bouillon et ce qui reste est fort peu agréable.

X....

POMMES DE TERRE ANTOINE

(LORRAINE)

Choisir des pommes de terre très farineuses, les éplucher, les faire cuire à l'eau bouillante cinq minutes environ, les égoutter, puis les jeter dans le beurre très chaud et les laisser mijoter une heure à petit feu.

N. B. — Ne pas épargner le beurre.

ANTOINE.

SCHNITZ-BROD

(ALLEMAGNE)

J'étais en Bavière, chez le prince de Th... et E... à Munich. Le dîner à la française était véritablement aussi mauvais que possible : on apporta comme dessert, au milieu des fruits et des confitures, dont la table était couverte, un grand compotier contenant une sorte de pyramide caramélisée entourée, non pas d'eau de tous côtés comme une île, mais d'une sauce chaude, odoriférante, d'une belle couleur d'or.

C'était un peu lourd mais exquis.

Voici comment il faut procéder :

Vous délayez une livre de farine avec un bol d'eau légèrement salée, vous ajoutez à cette pâte, en remuant vigoureusement, un quart de graisse de rognon de veau hachée aussi fin que possible.

Auparavant, vous avez fait bouillir dans du vin blanc sucré des *poires tapées*. Lorsque les poires sont bien cuites, vous versez dans un moule quelconque enduit de beurre une couche de la pâte vous disposez sur ce lit quelques poires tapées que vous recouvrez de pâte et de raisin de Malaga, ainsi de suite jusqu'à ce que le moule soit plein.

L'opération terminée, vous mettez le moule au four, deux heures au moins.

Au bout de ce temps, vous renversez le moule et vous recouvrez le schnitz-brod du jus dans lequel ont cuit les poires sèches.

Je le répète, c'est excellent.

H. D.

KARI DE CHAPONS

(INDES)

Dépecez un ou plusieurs jeunes chapons, faites-les dégorger vingt minutes, épongez-les bien dans un linge; assaisonnez-les, hachez quelques oignons bien fin, beurrez grassement votre casserole; couchez vos chapons les membres en dedans, ajoutez un bouquet garni, faites suer quinze minutes, jusqu'à réduction complète d'humidité, en ayant soin toutefois de ne pas laisser prendre trop de couleur à votre volaille, ajoutez ensuite les oignons hachés que vous avez préparés, faites passer le tout sur un feu doux sans obtenir de couleur, égouttez-les de leur graisse, ajoutez quelques cuillerées de sauce suprême au velouté de volaille; à défaut de cette sauce, vous pouvez en faire une de la façon suivante : lorsque votre chapon et vos oignons seront à revenir, ajoutez dans la casserole quelques cuillerées de farine et du bon bouillon sans que votre sauce soit trop consistante. Laissez cuire le tout pendant vingt minutes ou plus suivant la tendreté de votre volaille, quand la cuisson sera parfaite, faites dissoudre dans un vase deux ou trois cuillerées de poudre de Kari à l'indienne, soit avec du consommé froid, soit avec de l'eau, versez cette dissolution dans votre fricassée et laissez cuire encore un moment afin qu'elle s'imprègne dans toutes les parties de votre chapon et retirez vos membres; passez la cuisson à travers une étamine, faites réduire jusqu'à consistance d'une bonne allemande (sauce épaisse), ajoutez-y un bon morceau de beurre fin, afin d'en corriger l'âcreté et passez après avoir goûté si c'est de bon goût, relevez bien le tout, et dressez dans un grand plat d'entrée.

Pendant ces préparations, faites cuire à l'eau de sel seulement 500 grammes de riz de la Caroline, à grande eau surtout; faites-le bouillir pendant 12 ou 15 minutes sans discontinuer, égouttez-le, mettez dans un plat un fort morceau de beurre fin, faites sauter votre riz et mettez-le sécher à l'étuve ou au four à température modérée, à façon à le bien faire égoutter de toutes les eaux que le riz contient et à le faire gonfler. Il doit après ces opérations se détacher grain par grain, et vous le servez avec votre Kari dans un autre vase; vous pouvez aussi, si cela vous plait, passer votre riz au beurre noisette.

VERDIER, *Maison d'Or*

SOUPE AU LIÈVRE

(ANGLETERRE)

Vous coupez un lièvre en morceaux et vous les mettez dans une large casserole avec deux litres d'eau, une livre de maigre de jambon coupé en tranches épaisses, trois oignons de moyenne grosseur, trois copeaux de noix muscade, un bouquet garni, thym, persil et à peu près trois quarts de livre de bon beefsteack. Laissez bouillir doucement pendant au moins six heures et davantage si le lièvre est vieux.

Passez ensuite la soupe, assemblez les tranches de jambon et toutes les parties charnues du lièvre, cuisses et épaules, mettez toute cette viande dans une casserole avec les oignons qui ont déjà bouilli, la mie de deux petits pains, un demi verre de vin de Porto : remettez sur le feu et laissez mijoter environ vingt minutes, passez encore, remettez sur le feu jusqu'à ce que le tout soit très chaud, sans cependant laisser bouillir, épicez fortement avec du sel et du poivre de Cayenne, et servez chaud.

DICKENS

LE PILAF

(TURQUIE D'ASIE)

C'était au siège de Saint-Jean-d'Acre.

L'armée, mal approvisionnée, nourrie de riz bouilli, comptait un grand nombre d'hommes malades et affaiblis.

Mon grand père paternel, mort commissaire général de l'Empire près de la république des Sept-Iles, était alors secrétaire-interprète de Bonaparte. En portant un ordre, il rencontra un parti d'arabes et reçut un coup de lance dans l'aisne. On le transporta sous sa tente; la blessure n'était pas grave heureusement.

Le lendemain le général, accompagné du chirurgien Larrey, vint visiter son interprète.

Il le trouva savourant un pilaf appétissant : le riz, au lieu de présenter cette affreuse bouillie que mangeaient les soldats, formait un mets doré dont chaque grain était détaché.

Le futur empereur apprit que le riz crevé, comme disent les cuisinières, perdait toutes ses qualités nutritives et produisait un effet débilant dont je n'ai pas, ici, à décrire les phases.

Bonaparte demanda la recette du pilaf à l'orientale et mon grand-père la lui donna.

La voici :

On lave à grande eau et rapidement le riz.

On l'étend sur un linge pendant cinq minutes pour qu'il se ressuie à l'air.

Si on veut le colorer, on le passe à l'eau safranée.

Puis on mesure, avec une tasse ou un verre, la quantité de riz que l'on veut employer. Dans l'intensité de cuisson, on ajoute trois fois autant d'eau — ou mieux de bouillon, — qu'on a mis de riz.

La proportion doit être scrupuleusement observée.

On sale et l'on met sur un feu modéré.

On laisse cuire ainsi jusqu'à ce que l'eau soit absolument absorbée ; on reconnaît le point de cuisson lorsque la surface du riz se couvre de petits trous desquels s'échappent des petits jets de vapeur.

Le riz est cuit et chaque grain gonflé se détache isolément ; on incorpore alors un bon morceau de beurre et l'on remue, avec une cuillère de bois, pour que chaque grain en soit bien imprégné.

En cet état le pilaf est parfait, nourrissant et sain ; mais quelque savoureux qu'il soit, il n'est qu'un véhicule comme les kouskous, les pommes de terre bouillies, etc.

Pour en rendre le manger succulent, on l'accompagne d'un mets de haut goût, fortement pimenté, à longue sauce : ragoût de mouton, fricassée de poulets ou de toute autre garniture.

Bonaparte fit mettre la recette à l'ordre du jour et nos soldats ne tardèrent pas à se ressentir du changement de méthode de cuisson.

Mon grand-père avait concouru à sauver l'armée, culinairement, sous les murs de Saint-Jean-d'Acres. C'est un exploit tout comme un autre.

FLORIAN PHARAON.

LE CERCEY DE POISSON

OU LE GRONDIN AU COURT-BOUILLON NÈGRE

(ANTILLES)

Le poisson généralement utilisé pour ce plat, très recherché à la Martinique, à la Guadeloupe, etc., est le *grondin*. Mais il peut être remplacé sans trop de désavantage chez nous par le *cabillaud*. Voici comment on procède à sa préparation.

Dans une casserole, ajouter à deux litres d'eau : un oignon piqué de clous de girofle, deux ou trois forts piments rouges, un bouquet garni, une cuillerée de poivre de Cayenne en poudre. Faire revenir le poisson, coupé en assez gros morceaux, dans une casserole foncée de beurre frais et mouillée d'un verre de vin blanc. Faire cuire à feu doux ; au dernier moment jeter le tout dans le court-bouillon qui doit être réduit de moitié : laisser cuire un quart d'heure. Passer le court-bouillon au tamis et servir dans un plat creux.

BÉRARDI.

LE KOUSCOUSSOU

(MAROC)

Le *kouskoussou* ou *kouskouss*, est le mets national des Arabes. Ce qui ne veut pas dire qu'il fasse toujours partie de leur ordinaire. C'est pour eux un met de choix réservé aux jours de bombance et de fête. Quand un cheikh, par exemple, veut traiter un étranger auquel il a offert l'hospitalité de sa tente, il fait préparer le *kouskouss* au mouton ou au poulet, et ce jour-là les Arabes, en dépit de leur réputation de sobriété, arrivent à ingurgiter de leur plat favori des quantités auxquelles l'estomac européen le mieux trempé ne résisterait guère.

Le *kouskouss* se retrouve chez les Arabes de toute la côte d'Afrique, depuis Tripoli et la Tunisie jusqu'au Maroc. Mais sa préparation ne subit que des modifications peu importantes qui tiennent moins au pays qu'aux soins dont on entoure sa fabrication et aux dépenses dont

il peut devenir l'objet. La base du *kouskous* est toujours la farine de blé et, plus avant dans l'intérieur chez les tribus très pauvres, la farine du millet. Mais cette farine doit subir une préparation spéciale exigeant beaucoup d'habitude et de patience. Elle est confiée généralement aux femmes arabes, qui y consacrent la plus grande partie de leurs loisirs. On les voit dans les douars, assises en rond, mouillant le blé, le passant à la meule, puis pétrissant lentement la farine entre leurs mains et la roulant dans un plat de bois creux, jusqu'à ce qu'elle soit réduite en petits grumeaux bien fin, à peu près semblable à de la semoule. C'est dans la finesse de ces grumeaux que réside surtout la qualité du *kouskous*. Du reste, le progrès aidant, on est arrivé à supprimer une partie de ces préparatifs et, c'est avec de la semoule venue d'Europe de chez l'épicier que la plupart des cheikhs de l'Algérie font préparer leur mets de prédilection.

Cette simplification a pour nous cet avantage de mettre le *Kouskous* à la portée de toutes les cuisinières. Et préparé avec soin, cuit lentement et assaisonné d'une sauce un peu relevée, il constitue un plat fort nourrissant et fort agréable. Voici, pour nous en tenir aux procédés les plus simples, comment il faut procéder à sa préparation : prendre, par exemple, 500 grammes de semoule ; enfermer la quantité voulue dans un sachet de grosse toile et faire cuire à la vapeur d'eau pendant une bonne heure. Défaire le sachet et égrener soigneusement la semoule, de façon à ce que les grains se détachent les uns des autres. Ils doivent ainsi présenter l'aspect de petits grumeaux non coagulés. On dresse sur un vaste plat très creux et on fait, avec le doigt un trou au milieu. Dans ce trou on verse soit du bouillon, soit du lait froid, soit la sauce arabe dont la recette suit.

On accompagne le *Kouskous* ou de morceaux de moutons coupés menus ou d'une volaille bouillie.

Dans ce cas ce mets rappelle assez par son aspect et sa saveur la poule au riz.

Pour préparer la sauce arabe :

Faire bouillir 20 minutes dans deux verres de bouillon deux fortes cuilletées à café de poivre de Cayenne en poudre ; ajouter un ou deux piments entiers, un peu de thym, de canelle, de gingembre et girofle ; passer au tamis avant de verser sur le *Kouskous*, ou de servir à part dans une saucière.

Cette recette est, nous l'avons dit, la plus simple. La préparation des *kouskous* paraît, du reste, n'avoir guère varié depuis des siècles. On peut retrouver une description très détaillée et très curieuse de ces mets dans une note d'une des premières éditions des *Œuvres de Rabelais* (Amsterdam 1711). Elle nous est fournie par un certain Mouette, prisonnier des corsaires du Maroc, à l'époque de la première croisade, et elle ne diffère que par quelques adjonctions peu importantes de celle que nous avons donnée ci-dessus. Elle est parfaitement claire d'ailleurs et mérite d'être rapportée ne fût-ce qu'à titre de curiosité.

« On prend, dit le sieur Mouette, une grande jatte de bois, ou bien une terrine, qu'on met devant soi avec une écuelle pleine de farine et une autre remplie d'eau nette, un crible et une cuiller. On prend ensuite deux ou trois poignées de cette farine avec les doigts, puis on l'arrose de temps en temps jusqu'à ce que l'on voie qu'elle vienne toute comme des petits pois ; et c'est ce qui s'appelle le *couscoussou*. A mesure qu'il se forme, ou le tire de la jatte pour le mettre dans le crible afin d'en séparer la farine qui pourrait être restée sans être arrondie. Il y a des femmes qui sont si adroites à le faire qu'il ne vient pas plus gros que du menu plomb ; il en est beaucoup meilleur. Pendant cela, on fait cuire une quantité de bonne viande, comme poules, bœuf et mouton, dans un pot

» qui n'est large que d'une palme à l'entrée. On a un autre vaisseau de cuivre fait exprès, » fort large par le haut et assez étroit par le bas pour entrer deux doigts dans la bouche » du premier, et dont le fonds est percé comme un poêle à châtaignes. C'est dans ce dernier » vaisseau que l'on met le *couscousous* sur le vase où bout la viande, quand elle est » presque cuite. On l'y laisse l'espace de trois quarts d'heure couvert d'une serviette, et » après avoir mis à l'entour de la bouche du pot où est la viande un linge mouillé avec un » peu de farine détremée afin qu'il empêche la vapeur ou fumée de sortir par cet endroit, » et qu'elle pénètre le *couscousou* pour le cuire. On le tire ensuite pour verser dans » quelque plat, et on le remue afin de l'égrener; puis on y met du beurre autant qu'il » en faut, et par dessus, du bouillon du pot avec toute la viande. »

Telle est la recette donnée par le prisonnier des corsaires marocains.

LE MOUTON ROTI

(ALGÉRIE)

Toute l'armée d'Afrique en a goûté, du soldat au général, et chacun a gardé souvenir de ce manger succulent.

J'ai importé l'usage du mouton rôti en plein air, en France, et il est devenu, dans plus d'un domaine, le régal de belles châtelaines.

La recette en est simple :

Vous choisissez un joli mouton d'un an.

Après l'avoir saigné, vidé et dépouillé convenablement vous enveloppez une livre de beurre, les rognons et le foie dans une touffe de thym bien ficelée et vous introduisez le tout dans l'abdomen de l'animal que vous recousez le plus exactement possible.

Puis, vous l'empalez sur un pieu dont une extrémité repose sur un tas de pierres formant chenêt, l'autre extrémité reste entre les mains d'un servent.

A un mètre, au vent de cette broche improvisée, en plein champ, vous allumez un grand feu, et la main puissante du servent imprime lentement un mouvement de rotation à ce rôti pantagruélique.

Dans une jatte placée à l'action du feu, l'on fait fondre un kilo de beurre frais que l'on a préalablement salé suivant convenance.

Devant le bûcher, solennel et attentif, se tient le directeur de cette rôtisserie, la main droite armée d'un coutelas, la senestre d'une branche de lentisque.

Au premier coup de feu, aussitôt que l'épiderme se tend au rayonnement de la flamme, comme un sacrifice antique, le rôtisseur trace avec son couteau affilé des sillons parallèles sur toute la longueur du mouton, du gigot à l'épaule; la chair s'écarte aussitôt. Trempant alors la branche de lentisque dans le beurre fondu, il asperge abondamment le rôti qui absorbe rapidement.

Tout l'art du rôtisseur consiste à surveiller le degré de cuisson et à humecter constamment : au fur et à mesure que les tons dorés s'étendent, il faut activer l'aspersion.

Les morceaux délicats sont les lanières que l'on détache du filet et les rognons qui ont pris toute la succulence du mouton et le parfum du thym.

Les arabes disent que le rôtisseur doit avoir des poils blancs dans la barbe noire et que son servent doit être un éphèbe pur de tout amour.

FLORIAN PHARAON.

NOS THÉÂTRES

L'OPÉRA

TABLEAU DE LA TROUPE

CHANT

TÉNORS : MM. Villaret, Sellier, Jourdain, Dereims, Lamarche, Laurent, Sapin, Gilland, Girard, Aubry.

BARYTONS : MM. Lassalle, Maurel, Caron, Melchissédec, Lambert.

BASSES : MM. Boudouresque, Gailhard, Giraudet, Lorrain, Dubulle, Neveu, Gaspard, Mechelaere, Bonnefoy.

MEZZO-SOPRANI : M^{mes} Krauss, Montalba, Dufrane, Salla.

CHANTEUSES LÉGÈRES : M^{mes} de Vère, Griswold, Lacombe-Duprez, Janvier, Ploux, Mirane.

CONTRALTI : M^{mes} Richard, Barbot, Nivet-Grenier.

DANSE

M^{mes} Sangalli, Mauri, Subra, Mérante, Righetti, Fatou, Sanlaville, Piron, Montaubry, Adriana, Ad. Mérante, Lapy, Bussy, Larioux, Mercédès, Wal, Bernay, Monchanin, Jousset, Hirsch, A. Biot, Ottolini, Moïse, Grangé, Keller, Gallay, Lecerf, Invernizzi, Allesch, Salle, Sacré, Stilb 2^e, Chabot, Stichel.

MM. Mérante, Vasquez, Pluque, Cornet, Ajas, Lecerf, F. Mérante, Stilb.

La seconde année de la direction de M. Vaucorbeil aura été signalée par la représentation du *Tribut de Zamora*, musique de M. Gounod, poème de MM. d'Ennery et Brésil. *Faust* et les autres chefs-d'œuvre dont l'illustre

maître a doté la scène française rendent le public difficile sur ses nouvelles productions et, par cette raison, le *Tribut de Zamora* a rencontré d'abord dans la presse des critiques, dont, après plusieurs auditions, la partition a fini par triompher. Elle contient, en effet, de réelles beautés, et, avec des mélodies qui portent l'empreinte de la première manière du maître, des pages superbes de force et de souffle dramatique.

L'interprétation a été remarquable; il faut citer en première ligne M^{lle} Krauss; Le succès qu'elle a obtenu comptera parmi les plus éclatants de sa carrière; le rôle d'Hermosa a mis en relief ses grandes qualités de tragédienne et de cantatrice; qui l'aura entendue ne pourra jamais oublier l'accent sauvage et patriotique qu'elle a donné au chant de guerre: *Debout! Enfants de l'Ibérie!* L'énergie, l'élévation de l'immortel bas-relief de Rude semble l'avoir inspirée; il serait injuste d'oublier les artistes qui l'ont si bien secondée et ont contribué, eux aussi, au succès de l'œuvre: Lassalle, Sellier, Melchissédec et M^{lle} Daram.

L'Opéra a la chance de posséder deux danseuses de premier ordre; l'an passé, M^{lle} Mauri avait obtenu le plus brillant succès dans la *Korrigane*; cette année, ce sera à M^{lle} Sangalli que reviendra le principal rôle du ballet en répétitions, de MM. Nutter, Petipas et Lalo.

La direction de l'Opéra, on le voit, ne craint pas de faire appel aux jeunes compositeurs; après avoir produit, l'an dernier, la première œuvre dramatique de M. Widor, M. Vaucorbeil ouvre les portes de l'Académie nationale de musique à M. Lalo; et, loin de s'arrêter dans cette voie, il a demandé des ouvrages à deux grands prix de Rome, MM. Pessard et Dubois, et à un des chefs les plus éminents de la nouvelle école, à M. Saint-Saëns.

Quant à *Françoise de Rimini*, dont les études se poursuivent activement, et qui sera le début de M^{lle} Salla, engagée spécialement pour cet ouvrage, notre Almanach de l'année prochaine dira quel en aura été le succès; la juste renommée du compositeur, M. Ambroise Thomas, le talent du poète, M. Jules Barbier, donnent à croire que le succès sera éclatant.

Les débuts de cette année ont été nombreux; parmi eux, il faut signaler celui de M^{lle} Subra, élève de l'École de l'Opéra, et que le public a fort remarquée dans la *Fête du printemps d'Hamlet*, et surtout celui de M^{lle} Griswold, dont le succès a été des plus vifs dans le rôle d'Ophélie.

M. Vaucorbeil a cru devoir donner à cette jeune artiste le plus sérieux encouragement, et il a, immédiatement après son début, doublé ses appointements. Le talent de M^{lle} Griswold grandira et répondra aux espérances de son directeur et du public.

L'OPÉRA-COMIQUE

Directeur, M. LÉON CARVALHO. — Administrateur, M. JULES GAUDEMAR.

Secrétaire général, M. ÉDOUARD NOËL

A la tête d'une troupe homogène, où nous remarquons les noms de M^{mes} Miolan-Carvalho, Bilbaut-Vauchelet, Isaac, Van Zandt, Mézeray, Thuillier..., de MM. Talazac, Nicot, Bertin, Furst, Taskin, Barré, Fugère; secondé par un des meilleurs orchestres de Paris, que dirige, avec une autorité incontestée, un jeune chef du plus grand talent, M. Danbé, l'Opéra-Comique vient d'ouvrir la campagne 1881-1882 sous les meilleurs auspices. Le théâtre qui a tout récemment lancé un ouvrage nouveau en trois actes de M. H. Maréchal : *la Taverne des Trabans*, se prépare à révéler au public, avec trois petits actes, les noms de trois jeunes compositeurs, MM. d'Indy, Dutacq et Hûe. Puis viendront, comme nouveautés : *Galante aventure*, trois actes de M. Ernest Guiraud; *Lackmé*, de M. Léo Delibes, et qui sera la première création de M^{lle} Van Zandt; parmi les reprises projetées : *la Sirène*, *le Toréador*, *Giralda*, *Philémon et Baucis*, *la Fiancée*, et enfin *les Noces de Figaro*, avec une distribution digne du chef-d'œuvre de Mozart.

Spectacles tous les soirs. Matinées les dimanches et fêtes. Programmes variés composés des chefs-d'œuvre du répertoire.

Le bureau de location est ouvert rue de Marivaux, tous les jours, de 11 heures du matin à 7 heures du soir, et, les jours de matinée, exceptionnellement, dès 10 heures du matin.

Voici le tableau complet du personnel de la scène à l'Opéra-Comique :
 Directeur de la scène, M. C. Ponchard. — Régisseurs, MM. Legrand et Nathan. — Chefs du chant, MM. Bazille, Bourgeois et Marietti. — Chefs des chœurs, MM. Carré et Marietti. — Ténors, MM. Talazac, Nicot, Furst, Bertin, Herbert, Chenevière, Mouliérat, Grivot, Barnolt, Gourdon et Fontenay. — Basses, MM. Taskin, Belhomme, Luckx, Vernouillet, Maris, Bernard, Nathan, Davoust et Teste. — Barytons, MM. Fugère, Barré, Dufriche, Carroul, Collin, Piccaluga, Troy, Cobalet et Bouhy jeune. — Soprani, M^{mes} Miolan-Carvalho, Bilbaut-Vauchelet, Isaac, Van Zandt, Mézeray, Louise Thuillier, Ducasse, Chevalier, Dupuis, Jacob, Molé, Ghirza et Merguillier. — Mezzo-Soprani, M^{mes} Lina-Bell, Durié, Vidal, Laurent, Petit et Luigini. — Maitres de ballet, M^{lle} Marquet et M. Petit.

Seconds chefs d'orchestre, MM. Vaillard et Chouc.

LE CHATELET

Tous les Soirs à 7 1/2

LES
MILLE & UNE NUITS

Grande féerie nouvelle en 3 Actes et 33 Tableaux

DE MM. ADOLPHE D'ENNERY ET PAUL FERRIER

3,000 Costumes inédits, 33 Décorations nouvelles

DISTRIBUTION DES ROLES

Abou-Hassan	M ^{lle} ZULMA BOUFFAR.	Shariar	MM. CHRISTIAN.
Simbad le Marin.		Noureddin.	GERMAIN.
Le Prince Pharnace		Bachouc.	ALLART.
La Pesse Bonne à voir.	M ^{lle} LEMERCIER.	Salem.	VIVIER.
Aladin.		Nardoum-Arsaf.	BOURGEOTTE.
Sheherazade.	M ^{mes} BENNATI.	Hammon Ier.	ROMANI.
Dinarzade.	Paul DESHAYES.	Le Chef de Police.	DONATO.
Cléopâtre.	MARCEL.	Célim.	COLLEUILLE.
Le Génie des Contes.	LÆTITIA.	Le premier Notable.	VALÉRY
Nérea.	M ^{mes} DEBRAY, KOLER, SYLVIE FLOUR, MARIE DUBOIS, JOEGER, PAULINE, etc.	Les autres rôles par MM. LOUIT, RICHET, BRANCHE, VILLARS, ANDUREAU, AUGUSTE, CARTEREAU, etc.	SAMSON

DISTRIBUTION DES TABLEAUX

1 ^{er} ACTE	2 ^e ACTE	3 ^e ACTE
1 Le choix d'une Sultane.	13 Le Bazar du Progrès.	25 L'Entrée du Souterrain.
2 La Nuit de Noces.	14 Le Laboratoire.	26 Le Souterrain.
3 La Chaumière d'Abou-Hassan.	15 La Cour de Cléopâtre.	27 Le Royaume des Lampes.
4 Le Dormeur éveillé.	16 L'Apparition.	28 Le Barbier.
5 Les Jardins du Palais.	17 La Poterne.	29 Les Quarante Voleurs.
6 Le Réveil.	18 Le Chateau Fantastique.	30 La Lampe Merveilleuse.
7 Le Fond de l'Eau.	19 Les Tapisseries.	31 Le Palais d'Aladin.
8 Les Herbes Marines.	20 La Forêt enchantée.	32 Les Ruines.
9 Les Grottes irisées.	21 Les Monstres.	33 APOTHÉOSES finales.
10 Les Ondines.	22 La Chasse infernale.	
11 Le Royaume des Perles.	23 La Curée aux Flambeaux.	
12 APOTHÉOSE.	24 APOTHÉOSE.	

Aux 11^e, 18^e et 24^e Tableaux, Ballets nouveaux dansésPAR M^{lle} CÉLINE ROZIER, PREMIÈRE DANSEUSE

Deux Secondes Premières, Huit Secondes et Cent Cinquante Danseuses

LE CHATELAIN

LE VAUDEVILLE

Directeurs: MM. RAIMOND DESLANDES et ERNEST BERTRAND

Le théâtre du Vaudeville est en pleine prospérité. Ce théâtre, qui a été le berceau de renommées glorieuses, puisque les Dumas, les Augier, les Sardou, les Barrière l'ont illustré par les œuvres de leur jeunesse, ce théâtre est d'autant plus difficile à gouverner, qu'il ne saurait, sans déroger, s'affranchir des traditions littéraires que lui ont léguées ces maîtres de l'art dramatique contemporain. On peut bien, de temps en temps, par échappées, faire quelques excursions dans le domaine de la fantaisie; mais encore faut-il que ces tentatives aient un ragoût parisien et un assaisonnement de choix. C'est pour obéir à ces exigences de leur public que les directeurs du Vaudeville, à côté de *Dora*, de *Madame Caverley*, du *Père prodigue*, du *Nabab*, ont fait représenter sur cette scène *le Procès Vauradieux*, *les Dominos roses*, *le Club* et *le Voyage d'agrément*, dont le succès dure encore. C'est à ces préoccupations artistiques que MM. Raimond Deslandes et Bertrand doivent la prospérité de leur maison — et les sourires de leurs actionnaires.

La saison d'hiver s'annonce avec éclat: c'est M. Sardou qui ouvre le feu. Sa comédie nouvelle, *Odette*, est, dit-on, une œuvre des plus curieuses, des mieux observées, et comme un écho de certains scandales parisiens qui ont fait grand tapage, l'hiver dernier, dans ce que l'on est convenu d'appeler la haute société. Il y a, paraît-il, un acte qui se passe à Nice, en plein carnaval, où l'on verra défiler toute une galerie de personnages authentiques, photographiés sur place par l'auteur, et que l'on reconnaîtra facilement sous le masque. *Odette*, un nom court comme *Dora*... Qui sait?...

L'hiver prochain, au Vaudeville, une surprise!... Mais n'anticipons pas...

LE GYMNASÉ

Pendant que *les Premières Armes de Richelieu*, avec Jeanne Granier, obtiennent un immense succès au Gymnase; on s'occupe avec ardeur, à ce théâtre, du fameux *Serge Panine*.

Cette pièce est tirée du roman du même titre, couronné par l'Académie Française.

Pour le principal personnage, M^{me} Devarenes, la cheville ouvrière de l'action, M. Georges Ohnet a choisi comme type une femme très connue dans le monde des affaires. Ce rôle, mélange de vulgarité native et d'aspirations distinguées, de positivisme et de délicatesse, ce rôle plein de contrastes et de nuances et qui exige une interprète d'une grande autorité et d'une grande intelligence, sera rempli par M^{me} Pasca. On ne pouvait choisir mieux que la remarquable créatrice des *Idées de M^{me} Aubray*, d'*Héloïse Parquet* et de *Fanny Lear*. Les deux jeunes rivales, la romanesque Jeanne et la douce Micheline, seront représentées par M^{lles} Leblanc et Brindeau. Marais, le Marais des *Danicheff* et de *Michel Strogoff*, jouera Pierre.

1882 s'annonce pour le Gymnase sous les plus heureux auspices. Ce sera une suite d'ouvrages à sensation. Après *Serge Panine*, viendront, dans un ordre encore incertain : *la Perche*, trois actes de MM. Edmond Gondinet et Jules Prével, avec Saint-Germain, M^{lles} Magnier et Volsy; *Monsieur le Ministre*, tiré par M. Jules Claretie de son roman au succès retentissant; — cinq actes de M. Octave Feuillet; puis des reprises telles que *le Roman d'un jeune homme pauvre*, *Dalila*, *les Danicheff*, etc., etc., etc.

— Tout cela, direz-vous, tout cela et tant d'etcetera dans une seule saison ?

Abondance de biens ne nuit pas et l'on pourra faire des économies pour les années suivantes.

LES VARIÉTÉS

Oui, les Variétés sont un charmant théâtre
 Ultra-parisien, gai, de bon goût, folâtre,
 Où chacun vient pour rire et non point pour dormir !
 Rappelez-vous *Niniche* et le *Grand Casimir*,
 La *Cigale*, la *Femme à Papa*, la *Roussotte*,
 Des bravos par milliers et des succès par botte,
 Dupuis, Baron, Lassouche, adorés du public,
 L'amusante Chaumont, la divine Judic,
 Léonce, Blondelet, Didier, et j'en oublie...
 Théâtre du plaisir, où règne la folie...
 On y trouve à six francs des fauteuils rembourrés
 Où s'entassent, le soir, les habits noirs serrés...
 Dans ses couloirs étroits, sous son grand péristyle,
 Tout Paris, élégant ou bourgeois, défile.
 Il a pour directeur un homme très charmant
 Que vous connaissez tous : c'est Eugène Bertrand.
 O chers Parisiens, chère élite sacrée,
 Quand vous voudrez passer une bonne soirée,
 Vous égayer, si vous êtes trop contristés,
 Prenez un bon fauteuil pour les Variétés!...

LE PALAIS-ROYAL

La salle du théâtre du Palais-Royal (*ancienne salle de La Montansier*) est, depuis sa récente restauration, l'une des plus confortables, des plus jolies et des plus coquettes de Paris.

Parmi les améliorations heureuses, nous signalerons seulement la suppression du parterre, l'agrandissement et le meilleur aménagement des loges et baignoires, ainsi que des fauteuils d'orchestre et de galeries.

Des embellissements, nous ne citerons que les groupes sculptés de Dalou; le rideau d'avant-scène et le plafond peints par Lavastre jeune, et enfin la frise du foyer du public où l'éminent artiste Emile Bayard a groupé tous les artistes anciens et nouveaux qui ont illustré le Palais-Royal pendant plus de cinquante ans.

La troupe actuelle ne le cède ni en talent ni en humeur à ses devancières, et MM. Geoffroy, Lhéritier, Daubray, Montbars, Hyacinthe, Pellerin, Luguët, Milher, Calvin, Raymond, Numa, Numès, Galipaux, etc., M^{mes} Angèle, Dinelli, Donvé, Davray, Mathilde, Lavigne, Thorcy, Bergé, etc... et un bataillon de jeunes gens pleins d'ardeur, sont les dignes continuateurs des Ravel Levassor, Sainville, Grassot, Schneider, Thierret, etc..., et c'est à eux que la direction a confié le soin de maintenir intacte et même de grandir encore la réputation européenne, sinon universelle, du théâtre.

Le Palais-Royal donne pendant la saison d'hiver des matinées dominicales plus spécialement consacrées au vieux répertoire.

Les principaux ouvrages qui seront représentés cette année sont ceux de MM. Meilhac et Ph. Gille et de M. Gondinet.

LA PORTE SAINT-MARTIN

La Biche au Bois est si belle,
Tant mieux pour elle!

Que Paris est ébloui...
Tant pis pour lui!

Le public y voit Van-Ghelle
Tant mieux pour elle!

Ça finit avant minuit...
Tant pis pour lui!

La vogue est toujours nouvelle,
Tant pis pour elle!

Le directeur s'enrichit...
Tant mieux pour lui!

La Biche! ce nom modèle...
Tant mieux pour elle!

Est synonyme d'esprit...
Tant pis pour lui!

L'une doit être immortelle...
Tant mieux pour elle!

L'autre l'est bien aujourd'hui...
Tant pis pour lui!

L'une au boul'vard fait *mervelle*,
Tant mieux pour elle!

L'autre est à l'Académi...
Tant pis pour lui!

L'AMBIGU

Nous n'avons pas à faire ici l'historique de la direction de M. Henri Chabrillat, notre ancien collaborateur, qui a relevé ce théâtre et l'a remis au premier rang des scènes de drame. La vogue de l'Ambigu est incontestable et, depuis trois saisons, un grand succès est venu chaque année démontrer cette vogue par l'argument vainqueur des recettes; *Robert-Macaire*, *l'Assommoir* et *Nana* ont été ces trois preuves... monnayées.

Aussi cette quatrième saison a-t-elle été inaugurée par une idée excellente, la reprise des deux grands succès naturalistes de MM. Zola et Busnach.

Cette fois, d'ailleurs, la principale interprète des deux pièces a fait comme les auteurs; M^{lle} Massin, que nous n'avions connue jusqu'ici que comme une des plus jolies femmes et une des plus intelligentes actrices de Paris, a été *alle stelle*, aux étoiles, ainsi que disent les dilettantes italiens.

Il faut reconnaître aussi que l'étoile de l'Ambigu est admirablement entourée et que la troupe de M. Chabrillat est en train de devenir une des meilleures que nous ayons. Aux vieux noms des Lacressonnière, Dailly, Courtès, Vollet et autres, adorés au boulevard, est venue se joindre une pléiade de noms nouveaux, dont les débuts ont brillamment réussi. Avant peu, les nouveaux pensionnaires de l'Ambigu, MM. Montigny, Cosset, Garraud, Mortimer, M^{mes} Hadamard et Laurence Gérard seront aussi populaires que leurs anciens.

Nous aurons, cet hiver, *le Petit Jacques*, histoire touchante et réaliste d'un enfant du peuple, dont l'odyssée se termine dans la cour de la grande Roquette, un jour d'exécution capitale; on peut s'attendre à des détails minutieusement exacts et à une mise en scène vraie. C'est Lacressonnière et une étoile de neuf ans, la petite Daubray, qui vont faire couler nos larmes dans *le Petit Jacques*.

L'Ambigu, sous la direction d'un homme de lettres jeune et audacieux, a pris la tête du mouvement, et, depuis trois ans, ce théâtre est à l'avant-garde du drame moderne.

LA RENAISSANCE

La Renaissance est le théâtre élégant par excellence. Son public est le même que celui de l'Opéra et des Français, c'est une des dernières salles où l'on s'habille encore.

M. Victor Koning y multiplie les attractions, et sa réputation d'artiste et d'homme de goût n'est plus à faire.

Cette année, après une excellente reprise du *Canard à trois becs*, on a joué *l'Œil crevé*, très habilement remanié par M. Hector Crémieux.

La troupe y a fait merveille, la très gracieuse M^{lle} Jane Hading en tête. *La Camargo*, qui lui a succédé, n'avait jamais été reprise depuis l'éclatant succès de la création consacré par cent vingt représentations.

Dans l'opérette de Lecoq a débuté M^{lle} Chevrier, la jolie cantatrice de l'Opéra-Comique.

Cette seconde apparition de *la Camargo* a été accueillie encore mieux que la première. Quand son succès sera épuisé, viendra *le Saïs*, un des grands événements artistiques de l'année.

Capoul, l'incomparable ténor, chantera le rôle principal, qui n'est à proprement parler qu'une romance d'amour en trois actes. A côté de lui, nous entendrons une jeune russe d'un grand talent, M^{lle} Ivane Raïssa, M^{lle} Lefèvre, MM. Valero, Alexandre. La partie comique, qui tient une grande place dans le ravissant ouvrage de M^{me} Ollagnier, sera confiée à M^{lle} Desclauzas et à Jolly, qui seront le rire de cet opéra-comique, dont Capoul et M^{lle} Raïssa seront le charme.

Madame le Diable, une féerie en miniature d'Henri Meilhac et d'Arnold Mortier, servira de rentrée à Jeanne Granier, l'étoile aimée de la Renaissance. Gaston Serpette a écrit pour elle des couplets délicieux.

LES BOUFFES-PARIISIENS

On entendait répéter de tous côtés qu'il n'y avait plus moyen de composer une troupe, qu'il n'y avait plus d'auteurs... M. Cantin, seul, rompant avec la routine et voulant donner un démenti à ces appréciations, nous a montré une troupe nouvelle de jeunes artistes de valeur, et des compositeurs, inconnus la veille, qui ont conquis, du premier coup, la faveur du public.

Est-il nécessaire de rappeler que *les Mousquetaires au Couvent*, de MM. Ferrier, Prével et Varney, ont atteint leur 300^e représentation; que *la Mascotte*, de MM. Duru, Chivot et Audran, touche à l'époque de son anniversaire et qu'elle ira certainement beaucoup plus loin?...

Non! aussi, pour rester dans les traditions de la maison, M. Cantin, qui est un chercheur, ne compte pas s'en tenir là et s'occupe soigneusement du choix des ouvrages devant succéder à *la Mascotte*.

Coquelicot nous offrira un spectacle nouveau et des plus intéressants, puisque M. Varney, l'auteur de la musique, a pour collaborateur des paroles M. Armand Silvestre, le jeune et charmant écrivain si apprécié du public. M. Cantin nous promet aussi une nouvelle série de débutants, M^{mes} Degrandi et Léa d'Asco, MM. Riga et Denizot.

Enfin, *Gillette de Narbonne*, de MM. Chivot, Duru et Audran, viendra ensuite.

Voilà donc le théâtre des Bouffes engrené dans une série de succès aussi légendaires que ceux obtenus aux Folies-Dramatiques avec le même directeur.

LES FOLIES-DRAMATIQUES

Le théâtre des Folies-Dramatiques est celui des familles par excellence. Son répertoire d'opéra-comique compte les plus grands succès que l'on ait eus en ce genre depuis une dizaine d'années, et il suffit de citer *la Fille de Madame Angot*, *les Cloches de Corneville* et *la Fille du Tambour-Major*, *Madame Favart*, *Jeanne*, *Jeannette* et *Jeanneton*, pour évoquer tout un passé de joyeux couplets et de refrains populaires.

Ses auteurs ont nom : Clairville, Chivot, Duru, Leterrier, Vanloo, Delacour, etc.; ses musiciens, Offenbach, Planquette, Hervé, Lacombe, etc.

Quant à sa troupe, elle compte des comédiens dont la réputation n'est plus à faire : M^{mes} Simon-Girard, Vernon, Jost, MM. Maugé, Simon-Max, Luco, Lepers, Urbain, etc., etc.

Aussi les Folies-Dramatiques sont-elles classées en bon rang dans la liste des spectacles favoris de Paris.

Le prix des places est modéré.

Que peut-on demander de plus ?

LES NOUVEAUTÉS

Qui ne se souvient de *Coco*? de *Fatinitza*? de la *Cantinière*? du *Parisien*? de la *Vente de Tata*?... qui furent autant de succès pour Brasseur, Berthelier, Joumard, Scipion et Albert Brasseur! Qui ne se souvient enfin, de *Paris en actions* et des *Parfums de Paris*, où défilèrent tour à tour : Schneider, Thérèse, Silly, Humberta, Piccolo, Juliette Darcourt, etc., etc...

Comme on peut le voir, quel que soit le genre des ouvrages, le même succès les accueille, grâce à la vogue dont jouit ce théâtre, qui est le rendez-vous de tout Paris élégant!...

Une preuve vient encore de nous en être donnée ; un seul genre n'avait pas été joué au théâtre des Nouveautés : l'opérette !

L'opérette de MM. Leterrier et Vanloo, musique de Lecocq, *le Jour et la Nuit*, vient d'y être représentée, on sait avec quel éclatant succès!...

La réussite de la charmante partition du maestro Lecocq, la richesse des deux cents costumes dessinés par Draner, les décors de Robecchi me dispensent de tout commentaire !

Quels éloges nouveaux inventer à l'adresse de M^{lle} Marguerite Ugalde, après ceux qui lui ont été si justement prodigués ?

Que dire de Brasseur ? qu'il chante d'une façon désopilante ses couplets sur les Portugais !

Que Berthelier et Scipion sont amusants, Montaubry fils un charmant ténorino, Juliette Darcourt ravissante, et qu'il y a plus de quatre-vingts jolies femmes !

Enfin, dire que Brasseur va faire le *maximum* pendant deux cents représentations ! A quoi bon ! Ce n'est pas nouveau.

LA MODE EN 1882

En cette saison, les femmes élégantes, cherchent des renseignements sur la toilette. L'hiver va commencer : que portera-t-on ; les modes sont-elles enfin déterminées ? Cette question palpitante vaut bien la peine que l'on s'en occupe et nos aimables lectrices ne nous pardonneraient certes pas de la traiter avec indifférence.

Pour bien faire, nous avons consulté les couturières les plus en vogue, M^{me} Alexandre entre autres, dont le talent original et prime-sautier fait autorité dans le royaume de la coquetterie.

On portera du velours, des peluches et beaucoup de tissus anglais. Comme grande toilette, les moires françaises seront à l'ordre du jour. La richesse des ornements dépassera tout ce que l'on a vu jusqu'ici. Nous tenons ces détails de la savante faiseuse qui ne demande qu'à initier sa riche clientèle aux secrets de son art. Vous verrez dans ses salons, 76, rue des Petits-Champs, des créations d'un goût aussi charmant qu'imprévu, ne pouvant les décrire, faute de place, nous ne saurions trop conseiller à nos lectrices d'aller passer quelques instants dans ce délicieux temple de la mode pour apprécier toutes les merveilles qu'il renferme.

De chez M^{me} Alexandre chez M^{me} Léoty, il n'y a qu'un pas ; quittons donc la rue des Petits-Champs pour la place de la Madeleine, car le corset est la pièce la plus délicate de la toilette. Une femme quelle que soit la richesse de son costume n'aura jamais grand air si son corset n'est point bien fait. Le corset doit compléter et corriger l'œuvre de la nature et il faut assurément avoir étudié la statuaire pour arriver au degré de perfection que M^{me} Léoty apporte dans ses créations.

Ses corsets sont les plus irréprochables des corsets ; étudiez-les en détail : impossible d'y trouver à redire. Ils sont surtout remarquables par la grâce, l'élégance et la

perfection qu'ils communiquent à la taille ; ils l'idéalisent et donnent au buste les plus harmonieuses proportions sans que la santé en souffre aucunement. Les corsets qui sortent de chez M^{me} Léoty remplissent donc toutes les conditions désirables, c'est du moins l'avis de nos belles mondaines qui depuis longtemps déjà lui ont décerné la palme.

Si les robes et corsets signés Alexandre et Léoty sont de véritables merveilles, les chapeaux de M^{me} Bellin-Lainiez sont des œuvres d'art, des riens chiffonnés avec un goût exquis. Toutes les grandes dames connaissent sa maison de Sainte-Véronique, 230, boulevard Saint-Germain et s'y fournissent. Il y a toujours dans ses salons une exposition de chapeaux plus coquets et plus mignons les uns que les autres. Quelle gracieuse originalité dans les conceptions de M^{me} Bellin ! S'inspirant de votre âge ou de votre beauté, elle accomplit des prodiges. Ses chapeaux ont surtout un cachet de distinction dont elle possède seule le secret. Vous pouvez vous rendre en toute confiance chez M^{me} Bellin, Mesdames ; vous n'y rencontrerez que bonne compagnie et vous en sortirez ravies de votre visite.

La fourrure est le complément indispensable d'une belle toilette ; c'est le luxe de l'hiver. La fourrure sied à tout le monde. Quoi de plus magnifique et de plus riche que ces manteaux doublés de martre ou de zibeline ! et ces pelisses garnies d'hermine ou de petit gris ne sont elles pas adorables ! Rien de plus gracieux en effet que ces vêtements, à la condition toutefois, que les fourrures soient authentiques. Comme la fraude n'est point rare, le plus simple pour ne pas être trompé est de s'adresser à une maison honorablement connue, La Ville de Bombay, 35, boulevard des Capucines, est recommandable à tous les titres.

A. TENCÉ.



RHUMATISMES & GOUTTE

GUÉRISON GARANTIE SANS DANGER

en 48 heures par le

VIN DUFLOT

Traitement nouveau et absolument inoffensif

AYANT DÉJÀ FAIT PLUS DE 100,000 CURES

Le VIN DUFLOT est préparé avec une plante marine nommée *Scille*.

Il ne contient ni salicylate, ni colchique, ni toxique d'aucun genre.

Légèrement amer, il est bien supporté par tous les malades. Il excite l'appétit, facilite la digestion et calme, avec une rapidité merveilleuse, les plus violentes douleurs.

Se boit par verre à Bordeaux au moment des repas.

DÉPOT GÉNÉRAL : Pharmacie DUFLOT, 27, rue Richer, PARIS

PRIX (en France) 4 fr. la bouteille

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

Caisse de 6 bouteilles (emballage compris)	22 70
— 12 — — — —	42 40
— 24 — — — —	79 35

Se trouve dans toutes les Pharmacies de France et de l'Étrange

MÉDECINE DES ENFANTS

Irritation — Rhumes — Bronchites — Coqueluche

BABY'S SYRUP

Ce délicieux sirop, bien connu en Angleterre de toutes les mères de famille, est le meilleur et le plus agréable des calmants pour la toux des enfants.

Il suffit d'en donner une cuillerée à café, soit pur, soit mélangé à du lait, pour faire cesser les quintes les plus violentes et procurer aux enfants un sommeil paisible.

Très adoucissant, le sirop des Bébés s'administre à partir de l'âge de 6 mois jusqu'à 5 ans à la dose d'une à quatre cuillerées à café par jour.

Au dessus de 5 ans, on peut doubler ces doses.

Enfin les grandes personnes en obtiennent elles-mêmes de bons effets en le prenant par cuillers à bouche.

Prix du flacon : 2 francs

Dépôt général : Pharmacie DUFLOT, 27, rue Richer, Paris

JOURNAUX FINANCIERS

L'Hôtel de la GAZETTE de PARIS

59, rue Taitbout, à Paris

La recherche du confortable est devenue une nécessité. La science de l'installation fait chaque jour de nouveaux progrès et réalise de véritables merveilles.

Le public veut être partout chez lui : il veut que tout soit fait pour lui, que rien ne l'incommode, ni le froid de l'hiver, ni le soleil de l'été.

Voyez par exemple la salle des Caisses de la GAZETTE DE PARIS, 59, rue Taitbout. Ce *Hall* spacieux est chauffé, ventilé, rafraîchi suivant les besoins, par les moyens les plus ingénieux et les plus perfectionnés.

L'un des côtés est occupé par une magnifique cheminée Renaissance, par des tableaux d'avis, et par l'appareil télégraphique qui donne, au moyen d'un fil spécial, les dépêches politiques, les débats des Chambres et les cours de tous les marchés.

Sur les trois autres côtés s'ouvrent les Comptoirs des Caisses des Titres, des Coupons, des Ordres de Bourse et le Salon des renseignements, où les visiteurs peuvent, même sans être abonnés, conférer de leurs intérêts avec des employés spéciaux.

Le reste de l'hôtel, c'est-à-dire le premier, le second et le troisième étage, est affecté aux différents services : Direction, Secrétariat général, Correspondance, Comptabilité, Rédaction, Contentieux, Archives, Ingénieurs, etc.

Le succès de la GAZETTE DE PARIS va toujours en augmentant.

Fondée depuis dix ans, la GAZETTE DE PARIS, qui occupe l'un des premiers rangs dans la presse financière, doit l'autorité dont elle jouit à l'indépendance de sa ligne de conduite et aux services qu'elle a rendus à ses lecteurs par la sûreté de ses informations et l'opportunité de ses conseils.

Son tirage hebdomadaire dépasse une moyenne de 50,000 exemplaires, et le mouvement du portefeuille des titres se chiffre chaque mois par près de dix millions de valeurs.

Ce journal est la propriété de la Maison de la Banque HENRI DE LAMONTA, 59, rue Taitbout, et doit être signalé à l'attention des rentiers et capitalistes comme un guide sûr et honnête.

EXPOSITIONS UNIVERSELLES DE 1867 & 1878

Hors Concours

V^{VE} JACQUIN & SES FILS

PARIS — 12, rue Pernelle, 12 — PARIS

MARRONSGLACÉS

BONBONS

DE TOUS GENRES



CHOCOLATS

DE

TOUTES SORTES

Spécialité de Dragées & Boîtes pour Baptêmes & Mariages

LIVRES PRÉCIEUX 1881 RICHES RELIURES

LIBRAIRIE

AUGUSTE FONTAINE

Passage des Panoramas, 35, 36 et 37

Galerie de la Bourse, 1 et 10

PARIS

MAISON SPÉCIALE

Pour les beaux Livres d'étrennes

AVIS. — Suivant l'usage de notre maison, nous accordons à notre nombreuse Clientèle une forte remise sur les prix du Catalogue.

Livres d'heures manuscrits et imprimés, Livres gothiques
Poètes français des XV^e et XVI^e siècles
Éditions originales des classiques
Ouvrages à figures des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles
Beaux Livres modernes
Ouvrages illustrés tirés à petit nombre sur PEAU DE VÉLIN
Papier de Chine, Chamois, Hollande et Whatman
Collections d'Histoire
Et de Littérature, en belles demi-reliures
Pouvant former immédiatement une Bibliothèque complète

LES RELIURES PORTENT LA MARQUE DE NOTRE MAISON

Les plus jolis bouquets en tous genres,
gerbes de Lilas, de Roses, sont dans la

MAISON

A. BERNARD

7, Rue Laffitte, 7, PARIS

QUI A OBTENU DEPUIS 1849

20 MÉDAILLES D'OR

DONT LA

GRANDE MÉDAILLE D'HONNEUR

A l'Exposition de 1867

LA SEULE ACCORDÉE POUR SON INDUSTRIE

Vous trouverez aussi une grande collection
de Plantes tropicales, d'appartements et un
grand choix de Couronnes mortuaires natu-
relles et artificielles.

La Maison A. BERNARD n'a pas de Succursale

MARBRERIE, SCULPTURE

PARFONRY

rue Saint-Sabin, 62

Exposit'on universelle LAURÉAT Exposition universelle



1867
M^{éd}AILLE D'OR

T^{er}
CONGRÈS
DES
Architectes

1879
PARIS



1878
M^{éd}AILLE D'OR

CHEMINÉES EN MARBRE

de tous styles

ARTISTIQUES & COMMERCIALES

Autels, Carrelages, Tombeaux
Devantures de boutiques, Panneaux gravés
Escaliers, Éviers, Mangeoires

MARBRES POUR MEUBLES

Usine à Vapeur, Scierie et Tours mécaniques

Convois et transports Funèbres

A. LEFÈVRE

7, rue Drouot

en face de la mairie
du IX^e arrondissement



Succursale : 117, faubour Saint-Honoré, PARIS

L'Administration ÉVITE toutes DÉMARCHES aux Familles à l'occasion d'un DÉCÈS et se charge de la Déclaration à la MAIRIE, du Règlement du CONVOI aux POMPES FUNEBRES et à l'ÉGLISE, de l'EMBAUMEMENT, des BILLETS de DÉCÈS et du CIMETIÈRE.

TRANSPORT des CORPS
en FRANCE et à l'ÉTRANGER

Exhumations et Service anniversaires

CAVEAUX PROVISOIRES & CONSTRUCTIONS

de Sépultures dans tous les Cimetières

ÉCRIRE OU TÉLÉGRAPHIER

LA FONCIÈRE

Compagnie d'Assurances sur la Vie

AUTORISÉE PAR DÉCRET DU GOUVERNEMENT

Place Ventadour, à Paris

CAPITAL SOCIAL : QUARANTE MILLIONS

ASSURANCES

VIE ENTIÈRE. — Capital payable au décès de l'assuré, à sa veuve, à ses enfants ou à toute personne désignée.

MIXTES. — Capital payable à l'assuré s'il est vivant, au jour fixé, ou immédiatement en cas de mort.

TERME FIXE. — Capital payable au jour fixé, soit à l'assuré, soit à ses héritiers, pour dot ou volontariat, la prime s'éteignant au décès.

Ces Assurances donnent droit à une PARTICIPATION de 80 % dans les bénéfices de la Compagnie.

ASSURANCES TEMPORAIRES, Assurances de SURVIE

Assurances de CAPITALS DIFFÉRÉS

RENTES VIAGÈRES

BANQUE DE PRÊTS

24, Boulevard Poissonnière, 24

PRÊTS

Sur Hypothèques. — Titres. — Nu-Propriétés. — Successions ouvertes. — Loyers. — Signatures de grands Propriétaires, etc.

ACHATS

De Nu-Propriétés et Usufruits

5 0/0 au-dessus du cours ordinaire

AMEUBLEMENTS

Exposition universelle. — Paris, 1878. — Hors concours. — Membre du Jury

MAISON KRIEGER & H. RACAULT
A. Damon & C^{ie}*

SUCESSEURS

74, Faubourg Saint-Antoine, 74

PARIS

LE CRÉDIT VIAGER

Compagnie d'assurances sur la vie

FONDÉE PAR DÉCRET DU 29 MARS 1854

Sous le contrôle du gouvernement

92, RUE DE RICHELIEU, 92

Fonds de garantie au 31 Juillet 1880

27,500,000 francs

RENTES VIAGÈRES

Aux taux de 10, 12 et 15 %

Assurances payables au décès de l'assuré ou à échéances fixes, donnant droit à 8 % de toutes les primes versées et à une participation de 80 % dans les bénéfices de la Compagnie.

ASSURANCES DE DOTATIONS D'ENFANTS

BANQUE

de

PRÊTS A L'INDUSTRIE

PROPRIÉTAIRE DU
CONSEILLER
Industriel, Financier, Politique
50^e année

Société Anonyme au Capital de
VINGT MILLIONS DE FRANCS

PROPRIÉTAIRE DU
CONSEILLER
Industriel, Financier, Politique
50^e année

PARIS. 7 et 9, Rue Taitbout, 7 et 9. PARIS

CONSEIL D'ADMINISTRATION

MM. E.-Jacques PALOTTE, ingénieur,
Sénateur, PRÉSIDENT;
CRÉTEY, ancien notaire.
L. de LASSUS, propriétaire;
Frédéric LÉVY, C *, ancien maire du
XI^e arrondissement de la Ville de Paris,
ancien Juge au Tribunal de Commerce
de la Seine, Président du Comité
central des Chambres syndicales de la
Seine.

MM. A. STAUB *, Administrateur de
l'Union mobilière et des Sucreries
Coloniales;

E. TAILLARD, O *, Ingénieur des
Mines, Administrateur des Sucreries
Coloniales;

E. VATEL, Administrateur - Délégué
des Verreries de Vierzon

Jacques MEYER, Secrétaire du Conseil.

COMMISSAIRES DES COMPTES

MM. RIGAL, docteur en droit;
AMAND, expert comptable.

LA BANQUE DE PRÊTS A L'INDUSTRIE se charge, pour le compte de
ses clients et des abonnés du *Conseiller*, des opérations suivantes :

- 1^o Encaissement gratuit des coupons échus et escompte des coupons à échoir.
- 2^o Ordre de Bourse; achat et vente, au comptant, des valeurs cotées, sans
autre commission que celle de l'agent.
- 3^o Achat et Vente au comptant, des valeurs non cotées et spécialement des valeurs
charbonnières, métallurgiques et industrielles, au mieux des intérêts des clients.
- 4^o Souscription, sans frais, à toutes les émissions d'actions et d'obligations,
encaissements, versements, échange de titres, conversions, etc.
- 5^o Vérification, sans frais, des liste de tirages publiées en France et à l'étranger.
- 6^o Renseignements, soit par la correspondance du journal le *Conseiller*, soit par
lettres confidentielles.

Toutes les lettres envois de fonds, demandes de renseignements, mandats de poste, etc., doivent être
adressés au directeur de la BANQUE DE PRÊTS A L'INDUSTRIE.

Les Succursales et Agences de la BANQUE DE PRÊTS A L'INDUSTRIE se
chargent de toutes les opérations de Bourse au comptant, encaissement gratis des coupons,
représentation sans frais à toutes assemblées ou convocations d'actionnaires, souscriptions
gratuites à toutes émissions d'actions ou d'obligations.

SUCCESSALES DE LA BANQUE DE PRÊTS A L'INDUSTRIE

ABBEVILLE, 50, rue Saint-Vulfran ;	ÉPERNAY, 33, rue Porte-Lucas ;	NÉRAC, rue Marcadieu ;
AGDE, 1, quai de l'Ouest ;	ÉPINAL, 19, rue des Halles ;	NEVERS, 9, place Guy-Coguille ;
AGEN, 4, rue Saint-Etienne ;	EVREUX, 22, rue Chartraine ;	NIMES, 21, rue de l'Aspic ;
ALBI, 8, rue de la Préfecture ;	FIRMINY, place du Breuil ;	NIORT, 24, rue de l'Arsenal ;
ALENÇON, 53, rue aux Sieurs ;	FONTENAY-LE-COMTE, 2, rue du Ch- de-Foire ;	NOGENT-LE-ROTAOU, 4, rue Neuve- des-Près ;
AMIENS, 5, place Périgord ;	FOUGÈRES, 16, Grande-Rue ;	ORLÈANS, 30, rue Jeanne-d'Arc ;
ANCIENS, rue du Coq-d'Inde ;	GREY, rue des Degrés ;	PAMERS, 12, rue de la Mairie ;
ANGERS, 31, rue Saint-Julien ;	GRAY, 7, rue de l'Église ;	PAU, 17, rue de la Préfecture ;
ANGOULÈME, 33, rue d'Austerlitz ;	GRENOBLE, 1, place Notre-Dame ;	PÉRIGUEUX, 26, rue d'Angoulême ;
ANNOUAY, 10, rue de Tournon ;	HONFLEUR, 2, place Notre-Dame ;	PITHIVIERS, 3, pl. du Grand-Cloître ;
ARRAS, 15, place de la Comédie ;	ISSOIRE, 29, boulevard de la Halle ;	POISSIERS, 20, place du Pilori ;
AUCH, 3, rue Bazillac ;	JONZAT, rue des Moines ;	PONT-A-MOUSSON, 4, rue des Prêtres ;
AURILLAC, 11, rue de la Gare ;	LA FLÈCHE, 4, rue Saint-Jacques ;	QUIMPER, 12, quai du Steir ;
AUTUN, 10, avenue de la Gare ;	LAON, 4, rue de la Préfecture ;	REDON, Grande-Rue ;
BAIGNÈRES-DE-BIGORRE, 36, rue de l'Adout ;	LA REOLE, Grande-Rue ;	REIMS, 15, rue des Elus ;
BAR-LE-DUC, 21, rue Nève ;	LA ROCHELLE, 1, r. des Augustins ;	RENNES, 6, rue de la Monnaie ;
BAYONNE, 29, rue d'Alsace ;	LE ROCHE-SUR-YON, 2, r. de la Mairie	RIOM, 1, avenue de la Gare ;
BEAUVAIS, 34, rue Saint-Jean ;	LA-CREUZOT, 28, boul. du Guide ;	RIVE-DE-GIER, 20, rue Palluy ;
BÉDARIEUX, rue de la Digue ;	LE HAVRE, 176, boul. de Strasbourg ;	ROANNE, 8, rue de la Côte ;
BELFORT, 36, faubourg Montbéliard	LE MANS, 7, rue Auvray ;	ROCHFORT, 113, rue des Fonderies ;
BERGERAC, rue Neuve-d'Argenson ;	LE PUT, 43, boulevard Saint-Louis ;	ROREZ, rue de la Paix ;
BESANÇON, 10, rue Proud'hon ;	LES ANDELYS, 22, Grande-Rue ;	ROMANS, côte des Cordeliers ;
BÉZIERS, 11, rue du Collège ;	LIBOURNE, 60, rue de Périgueux ;	ROMORANTIN, 4 & 6, rue du Tripot ;
BÉZIERS, 24, allée Paul Riquet ;	LILLE, 96, rue Nationale ;	ROUBAIX, 41 bis, rue du Chemin de fer ;
BLOIS, 18, rue Denis Papin ;	LIMOGES, 9, rue des Arènes ;	ROUEN, 40, rue des Carmes ;
BORDEAUX, 21, cours de l'Intendance ;	LISIEUX, 72, rue Pont-Mortain ;	SAINT-BRIEUC, 13, r. Saint-Guillaume ;
BOULOGNE-SUR-MER, 2, rue Monsigny ;	LOCHES, 2, rue Bourdillet ;	SAINTE-MENHOULD, 5, rue Royon ;
BOURGES, 15, rue Moyenne ;	LODEVE, boulevard des Récollets ;	SAINTE-S, Cours National ;
BRESCIRE, 16, rue de Juillot ;	LONS-LE-SAULNIER, 11, r. Latayette ;	SAINTE-ETIENNE, 6, place de l'Hôtel- de-Ville ;
BREST, 92, rue de Siam ;	LORENT, 105, rue du Port ;	SAINT-JEAN-D'ANGÉLYS, pl. Régault ;
BRIEY, 4, rue Haute ;	LOUHANS, Grande-Rue ;	SAINT-LO, rue Havin ;
BRIOUDE, 2, boulevard Jacopin ;	LOUVIERS, 12, rue Tatin ;	SAINT-MALO, 14, rue des Cordiers ;
BRIVE, Porte de Corrèze (Mais. Juge) ;	LUÇON, rue de La Roche ;	SAINT-OMER, 86, r. de Commandant ;
CAEN, rue de Strasbourg ;	LYON, 3, place de la Bourse ;	SAINT-QUENTIN, 18, r. du Petit- SANCERRE, pl. du Puits-Saint-Jean ;
CAHORS, 73, boulevard du Nord ;	MACON, 8, rue Sigorgne ;	SAUMUR, 29, rue Saint-Jean ;
CAMBRAI, 11, rue des Carmes ;	MAMERS, 11, rue du Mans ;	SAVENAY, place des Halles ;
CASTRES, 13, rue Henri IV ;	MARANS (Charente-Inférieure), 21, rue du Marché ;	SÉDAN, 9, place Turenne ;
CARCASSONNE, 17, place aux Herbes et rue du Port ;	MARMANZ, rue Bayle-de-Seyches ;	SEGNI, rue des Hauts-Saint-Jean ;
CETTÉ, 41, Grand-Rue ;	MARSEILLE, 37, rue de Grignan ;	SOISSONS, 1, rue du Commerce ;
CHALONNES, place du Pilori ;	MAUBEUGE, 8, place Mabuse ;	TARBES, 60, rue des Grands-Fossés ;
CHALONS-SUR-MARNE, 7, rue Garinet ;	MELUN, 7 bis, rue de Boissette ;	THIERS, 30, rue Terrasse ;
CHALONS-SUR-SAÔNE, 1, rue Pavée ;	MOISSAC, allée Marengo ;	TOUL, 3, rue Michatel ;
CHARENTES, 5, place des Halles ;	MONTAUBAN, 24, rue Saint-Louis ;	TOULOUSE, 10, rue de la Trinité ;
CHATEAUBRIAND, place de la Motte ;	MONTBÉLIARD, 13, rue des Granges ;	TOURS, 43, rue de Buffon ;
CHATEAURoux, 23, rue Saint-Luc ;	MONTÉLIMARD, place aux Herbes ;	TROYES, 22, r. des Quinze-Vingts ;
CHATELLERAULT, 8, rue du Berry ;	MONTMOR, rue Ronsard ;	VALENCE, rue du Gallet ;
CHESLAY (Aube) ;	MONTLUÇON, 37, Grande-Rue ;	VALENCIENNES, 8, rue Saint-Géry ;
CHINON, rue Haute-Saint-Maurice ;	MONTMÉDY, 120, r. Neuve (ville basse) ;	VANVES, rue Billaut ;
CLERMONT-FERRAND, 6, rue de l'Est ;	MONTPELLIER, 22, boulevard du Jeu-de- Paume ;	VENDÔME, 11, place Saint-Martin ;
COGNAC, 6, rue du Minage ;	MONT-DE-MARSAN, 10, rue de la Pré- fecture ;	VERDUN, 6, rue Saint-Pierre ;
DAX, 27, rue Neuve ;	MOULINS, cours Berulle ;	VESOU, 6, rue Leblond ;
DENAIN, place Verte ;	NANCY, 13, rue Saint-Nicolas ;	VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE, boule- vard de la Doure ;
DIJON, 12 bis, r. du Chapeau-Rouge ;	NANTES, 5, rue du Calvaire ;	VILLENEUVE-SUR-LOT, rue du Pont.
DINAN, 1, rue de l'Horloge ;	NARBONNE, place de l'Hôtel-de-Ville ;	
DÔLE, 33, Grande-Rue ;		
DOUAI, 22, rue du Gouvernement ;		
DUNKERQUE, 19, place Jean-Bart ;		

RENTE INDUSTRIELLE

Obligations créées par la Banque de Prêts à l'Industrie

En représentation des prêts qu'elle consent à l'industrie, la Banque des Prêts à l'Industrie met en circulation des obligations dites *Rentes Industrielles*.

La Rente industrielle comporte deux types :

- 1° Des obligations émises à 100 francs (plus l'intérêt en cours), remboursables à 125 francs et rapportant 3 francs par an, nets de l'impôt sur le revenu.
- 2° Des obligations émises à 300 francs (plus l'intérêt en cours), remboursables à 375 francs et rapportant 13 francs par an, nets de l'impôt sur le revenu.

Les remboursements s'effectuent par voie de tirages annuels.

Le premier tirage a eu lieu le 10 mars 1881.

Les intérêts sont payables trimestriellement comme ceux de nos Rentes d'État, à présentation et sans frais :

A PARIS, à la Banque des Prêts à l'Industrie, 7 et 9, rue Taitbout ;

En PROVINCE, aux Caisses de toutes les succursales et Agences de la Banque des Prêts à l'Industrie (actuellement au nombre de cent soixante).

Société Franco-Américaine
DE
CHAUFFAGE

18, Avenue de l'Opéra, 18

PARIS

ENVOI SUR DEMANDE DE DESSINS ET RENSEIGNEMENTS

LE PHARE

Poêle américain fixe breveté s. g. d. g.

ÉCONOMIE — SALUBRITÉ — ÉLÉGANCE



Le PHARE, poêle à combustion lente, se charge une fois seulement par 24 heures; s'il brûle à la petite marche; il laisse voir le feu, en dégage aucune odeur, ne donne pas de poussière et demande fort peu de soins.

Il permet de brûler les charbons de terre les plus durs et les plus maigres; la disposition de sa grille empêche toute formation de mâcheter.

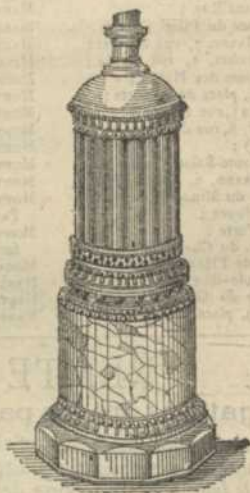
Il s'applique au chauffage des appartements, des bureaux d'administrations, des écoles, des salles d'asile, des salles d'attente, des communautés, des chapelles, des églises, etc.

Il se fait de 5 dimensions différentes et marche aussi bien à flamme renversée qu'à flamme directe.

LE THERMO-RADIATEUR DIFFUSEUR

Nouveau poêle à gaz breveté s. g. d. g.
Solution du problème du chauffage des appartements par le gaz

GRAND ET LÉGITIME SUCCÈS



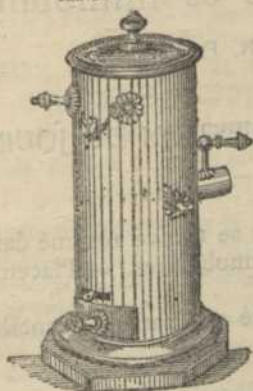
Le THERMO-RADIATEUR-DIFFUSEUR, contrairement aux poêles à gaz connus, jusqu'à ce jour, réunit toutes les conditions d'économie, de puissance, de calorique et de salubrité.

Obtenir le maximum de calorique du gaz; le brûler dans des conditions économiques et salubres. Chauffer, en peu de temps, tout l'air environnant par suite du déplacement incessant des ondes calorifiques. Exclure les produits résultant de la combustion. Ventiler et assainir la pièce à chauffer.

Tel est le programme multiple auquel répond le THERMO-RADIATEUR-DIFFUSEUR.

L'ÉLÉANT
Poêle américain roulant

BREVETÉ S. G. D. G.



Ce poêle qu'il ne faut pas confondre avec d'autres d'apparence et de dénomination similaire, est muni de la même grille anti-machefer que le PHARE.

Seu avantages sont les suivants :
Economie considérable dans la dépense de combustible; amortissement du prix de l'appareil par suite de cette économie — Diffusion presque totale de la chaleur théorique du combustible. — Température constante ou variable à volonté. — Chauffage permanent de tout l'appartement ou chauffage successif des différentes pièces. — Salubrité, sécurité absolue — Absence totale de gaz et de vapeurs délétères. — Air chaud éminemment respirable. — Fonctionnement automatique. — Propreté. — Absence de poussière dans l'atmosphère ambiante. — Durée. — Éléance.

LA LESSIVEUSE-LAVEUSE HARMENS

Laveuse automatique américaine

BREVETÉ S. G. D. G.



Cet appareil n'est point une simple lessiveuse comme celles que l'on trouve dans le commerce : en même temps qu'il lessive le linge, il le lave, ce qui lui donne une supériorité incontestable sur toutes les machines à laver qui existent.

C'est en son genre, l'appareil le plus simple, le plus léger, le moins cher, le plus effectif, le plus économique.

On lave plus de linge, en moins de temps, avec moins de savon, de feu et d'eau qu'avec tout autre machine.

Comme on n'emploie ni battoir, ni brosse, ni produits chimiques pour laver le linge, la durée de celui-ci est doublée.

1 FRANC par AN

120,000 ABONNÉS

52 NUMÉROS

Le Moniteur des Valeurs à Lots

(Parait tous les dimanches, avec une Causerie financière du Baron Louis)

Le seul Journal financier qui publie la Liste officielle des Tirages de toutes Valeurs françaises et étrangères

LE PLUS COMPLET DE TOUS LES JOURNAUX (SEIZE PAGES DE TEXTE)

Il donne Une Revue générale de toutes les Valeurs. — La Cote officielle de la Bourse. — Des Arbitrages avantageux. — Le Prix des Coupons. — Des Documents inédits.

PROPRIÉTÉ DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE FRANÇAISE DE CRÉDIT. — Capital : 30,000,000 fr.

Abonnements dans tous les Bureaux de Poste : UN FRANC PAR AN, et à Paris, 47, rue de Londres.



La Vierge Immaculée—Conception

D'après SHREIBER — Par HUGUENIN

Reproduction polychrome, Or et Argent
Hauteur 2m,80 sur 1m,40

Adresser les Commandes avec Mandat-Poste à la

PUBLICITÉ RELIGIEUSE

25, Rue de Trévise, à PARIS

PRIX :

- Sur papier 70 »
- Collée sur toile 85 »
- Collée sur toile avec bordure or et velouté 100 »
- Montée sur chassis pour encadrement 120 »

Port et Emballage en sus

CORRESPONDANCE BLEUE

Études financières, industrielles et immobilières

50, BOULEVARD HAUSSMANN, PARIS

PLACEMENT — SPÉCULATION — QUESTION DU JOUR

Tout le programme de la *Correspondance Bleue* se trouve résumé dans son sous-titre : « Études financières, industrielles et immobilières. — Placement et spéculation. — Question du jour. »

La *Correspondance Bleue* traite, en effet l'actualité en matière financière, de placement et de spéculation.

C'est le *guide*, le *vade-mecum* de la spéculation.

La notoriété incontestée dont elle jouit provient des succès très remarquables qu'elle a obtenus, depuis sa création, dans la plupart des grandes spéculations qu'elle a entamées, suivies et menées à bonne fin.

Ce qui distingue la *Correspondance Bleue*, c'est qu'elle n'a ni maison de banque ni maison d'émission ; son rôle est limité aux études de placement et de spéculation sur les grandes valeurs.

Le cercle de ses relations semble circonscrit dans la haute banque. De là, sans doute, la qualité particulière de ses informations, au bonheur desquelles elle doit, évidemment, ses meilleures succès. Malgré ces relations de la *Correspondance Bleue* avec la haute banque, il est établi aujourd'hui, bien qu'elle ait passé jadis pour être l'organe du Crédit mobilier espagnol et de M. Isaac Pereire, qu'elle n'est inféodée à aucune institution de crédit, et c'est, selon nous, au soin avec lequel elle maintient son indépendance qu'elle doit le crédit qu'on lui accorde.

Le **SERVICE ORDINAIRE** de la *Correspondance Bleue* ne se fait pas à date fixe ; il est réglé par l'opportunité des questions à traiter.

Le **SERVICE PARTICULIER** comprend les communications particulières, les avis sommaires et rapides que comporte, outre le service ordinaire, nécessairement toute opération de spéculation.

La nature même du *Service particulier* indique qu'il ne saurait avoir aucun caractère de régularité, de fixité, quant aux dates et au nombre des communications ; leur importance, leur urgence et leur opportunité peuvent seules les régler.

Le *Service ordinaire* de la **CORRESPONDANCE BLEUE** coûte 40 francs par an et 50 francs pour l'étranger. Le *Service particulier*, coûte 1,200 francs par an. Ces deux services sont expédiés sous enveloppes fermées.

ON PEUT S'ABONNER DANS TOUS LES BUREAUX DE POSTE DE FRANCE & DE L'ÉTRANGER

POUR LETTRES, DÉPÊCHES ET RENSEIGNEMENTS

S'adresser à M. le Directeur de la *Correspondance Bleue*
50, boulevard Haussmann, PARIS

LE LION

Compagnie d'assurances à Primes fixes

Contre l'Incendie, l'Explosion du Gaz
l'Explosion de la Foudre et celle des Appareils à vapeur
ÉTABLIE

A PARIS, 24, Avenue de l'Opéra
A LONDRES, 5, Lothbury

Capital social : 25,000,000

Fonds de Réserve : 1,250,000 francs

CONSEIL D'ADMINISTRATION EN FRANCE

MM. O. Depeyre, ancien ministre, *Président*.
Le vicomte de Champeaux-Vernouil, propriétaire.
Antoine Conte, propriétaire.
Léopold de Gaillard, ancien conseiller d'État.
Le baron Jorant, ancien procureur général.
Léon Lavedan, ancien préfet, directeur du *Correspondant*.
P. Amédée Pichot, directeur de la *Revue britannique*.
Paul Vinonnot, propriétaire, ancien élève de l'École
politechnique.

Directeur : A. Moreau

La Compagnie Le Lion assure contre l'incendie et contre le feu du ciel toutes les propriétés mobilières et immobilières.

Elle assure également le risque locatif, le recours des voisins et le recours des locataires contre les propriétaires; elle garantit enfin les dégâts occasionnés par l'explosion de la foudre et celle des appareils à vapeur.

La Compagnie Le Lion rembourse les dommages résultant de démolition, en cas d'incendie, des bâtiments assurés, lorsque cette mesure a été ordonnée par l'autorité.

Si le feu se communique des bâtiments qu'elle assure à d'autres bâtiments assurés par elle, elle renonce à l'exercice de son recours contre les propriétaires des bâtiments qui ont communiqué l'incendie.

Les dommages sont réglés de gré à gré ou évalués par experts : le montant de l'indemnité est payé comptant sans aucune retenue.

Les primes à payer à la Compagnie Le Lion sont établies suivant la nature des risques, avec la plus grande modération.

La Compagnie Le Lion accorde une bonification de 20 % sur la prime des établissements religieux et des propriétés publiques.

S'adresser pour Renseignements ou pour s'assurer

AU SIÈGE DE LA COMPAGNIE A PARIS
ET AUX AGENTS GÉNÉRAUX EN PROVINCE

LE LION

Compagnie d'assurances sur la Vie

Et contre les Accidents
Pouvant atteindre les personnes
ÉTABLIE

A PARIS, 13, Place de la Madeleine
A LONDRES, 5, Lothbury

Capital social : 25,000,000

CONSEIL D'ADMINISTRATION EN FRANCE

MM. O. Depeyre, ancien ministre, *Président*.
Baragnon, sénateur.
Léon Lavedan, ancien préfet.
Le Sargant de Monnecoys, ancien député.
Le général De Rivière.
Le comte de Rohan-Chabot, propriétaire.
Le marquis de Ségur, ancien conseiller d'État.
Auguste Silvy, ancien conseiller d'État.
De Saint-Chamand, ancien trésorier-payeur général.

Directeur : L. Lorme

La Compagnie Le Lion fait toutes les opérations en usage dans les Compagnies d'assurances sur la vie, telles que : assurances en cas de décès, pour la vie entière, temporaire, de survie, mixte, terme fixe, rentes viagères, immédiates et différées, etc.

Les tarifs ont été établis sur les tables de mortalité les plus exactes et les plus récentes; il en résulte, dans la plupart des cas, une diminution sur les primes des Compagnies actuelles qui varie de 1 à 10 %. Dans certaines combinaisons, cette différence s'élève jusqu'à 20 %.

Toutes les contestations auxquelles les polices pourraient donner lieu seront soumises aux tribunaux de la Seine.

La Compagnie Le Lion assure également les personnes contre les accidents corporels de toute nature;

Les indemnités sont fixées d'avance pour chaque nature d'accident;

Elle fait des polices toutes spéciales, comprenant ensemble l'assurance sur la vie et contre les accidents; les primes de cette combinaison sont inférieures à celles de l'assurance sur la vie seule, faite dans une autre Compagnie.

S'adresser pour Renseignements ou pour s'assurer

AU SIÈGE DE LA COMPAGNIE A PARIS
ET AUX AGENTS GÉNÉRAUX EN PROVINCE

C^{ie} G^{le} TRANSATLANTIQUE

Paquebots-Poste Français

ADMINISTRATION CENTRALE

A Paris, 5, rue Halévy.

BUREAUX SPÉCIAUX

Passagers, 12, boulevard des Capucines (Grand-Hôtel).

Fret, 108, faubourg Saint-Denis.

Renseignements généraux, 27, boulevard Haussmann.

PRINCIPALES AGENCES

St-Nazaire, MM. A. LAURENT, quai de la Marine.

Le Havre, PAULIN VIAL, quai d'Orléans, 5.

Bordeaux, T. DE VIAL, allées d'Orléans, 28.

Marseille, PASSEMARD, quai de la Joliette, 8, 9 et 10 et rue de la République, 12.

Service hebdomadaire du HAVRE à NEW-YORK. Départ tous les Samedis.

SERVICES MENSUELS : de Saint-Nazaire, le 6, pour les Antilles françaises, les Guyanes, le Venezuela, la Colombie et le Pacifique.

et le 21, pour Santander, St-Thomas, les Grandes Antilles, le Venezuela et le Pacifique.

du Havre, le 21, et de Bordeaux-Paulliac, le 25, pour Santander, les Antilles françaises, le Venezuela, la Colombie et le Pacifique.

de Marseille, le 15 de chaque mois, pour Palerme, Naples, Malaga, Gibraltar, et New-York.

DÉPART DE MARSEILLE

LE LUNDI . . .	}	à 5 h. s., p ^r Philippeville et Bougie.
		à 5 h. s., p ^r Tunis, Sousse, Malte, Syracuse, Catane, Messine, Naples, Livourne et Gênes.
LE MARDI . . .	}	à 5 h. s., p ^r Alger (Oran par ch. de fer.
		à 5 h. s., p ^r Bône, par Ajaccio, retour par Philippeville, Collo, Djidjelly, Bougie, Dellys et Alger.
LE MERCREDI . . .		à 5 h. m. p ^r Alger, par Cette et Port-Vendres.
LE MERCREDI . . .		à 5 h. s., p ^r Oran (dir. Corresp. pour Nemours, Malaga, Gibraltar et Tanger (quinzaine). par Carthagène, (quinzaine).)
LE MERCREDI . . .		à 5 h. s., p ^r Philippeville, Bône, Tunis et Sousse.
LE JEUDI . . .		à midi, p ^r Gênes, Livourne, Naples, Messine, Catane, Syracuse, Malte, Sousse et Tunis.
LE VENDREDI . . .		à 5 h. s., p ^r Bône, La Calle, Bizerte et Tunis.
LE SAMEDI . . .		à 5 h. m. p ^r Oran (par Cette et Port-Vendres, quinzaine par Cette, Port-Vendres et Valence (quinzaine).)
LE SAMEDI . . .		à 5 h. s., p ^r Alger (Oran par chemin de fer) retour par Dellys, Bougie, Djidjelly, Collo, Philippeville, Bône et Ajaccio.

NOTA. — Les départs de Port-Vendres ont toujours lieu à 10 h. du soir le lendemain du départ de Marseille.

DÉPART D'AFRIQUE, D'ITALIE, DE MALTE, ETC.

LE LUNDI . . .	}	5 h. s. de Tunis pour Bône, Philippeville et Marseille.
		5 h. s. de Naples pour la Sicile, Malte, Sousse, Tunis et Marseille.
LE MARDI . . .	}	Midi d'Alger pour la côte jusqu'à Bône.
		1 h. s. de Tunis pour Bizerte, La Calle, Bône, Marseille.
LE MARDI . . .	}	1 h. s. de Bône pour Philippeville et Marseille.
		3 h. s. de Naples pour Livourne, Gênes et Marseille.
LE MERCREDI . . .	}	5 h. s. d'Alger pour Marseille.
		Minuit de Philippeville pour Marseille.
LE MERCREDI . . .	}	1 h. s. de Bône pour Marseille.
		5 h. s. d'Oran pour Port-Vendres, Cette, Marseille (quinzaine).
LE MERCREDI . . .	}	7 h. s. de Tunis pour Sousse, Malte, la Sicile et l'Italie.
		11 h. s. de Philippeville pour Bougie et Marseille.
LE JEUDI . . .	}	10 h. m. d'Oran pour Valence, Port-Vendres, Cette et Marseille.
		12 h. m. de Malte pour Sousse, Tunis et Marseille.
LE JEUDI . . .	}	5 h. s. de Tunis pour la côte de Tunisie, Tripoli et Malte.
		6 h. s. de Bougie pour Marseille.
LE VENDREDI . . .	}	10 h. m. de Philippeville pour Bône, Tunis et Sousse.
		Midi de Malte pour Tripoli, la côte de Tunisie et Tunis.
LE VENDREDI . . .	}	6 h. s. d'Alger pour Marseille.
		6 h. s. de Bône p ^r Ajaccio et Marseille.
LE VENDREDI . . .	}	7 h. s. de Malte pour Syracuse, Catane, Messine, Naples, Livourne et Gênes.
		10 h. s. de Bône p ^r la côte jusqu'à Alger.
LE SAMEDI . . .	}	11 h. s. de Bône pour Tunis et Sousse.
		5 h. s. d'Oran pour Marseille, quinzaine ou 10 h. s. d'Oran pour Carthagène et Marseille (quinzaine).
LE SAMEDI . . .	}	6 h. s. de Tunis pour Marseille.
		8 h. s. d'Oran pour Nemours, Malaga, Gibraltar, Tanger (quinzaine).
LE DIMANCHE . . .	}	Midi de Bône pour La Calle, Bizerte, et Tunis.
		Midi d'Alger pour Port-Vendres, Cette et Marseille.

VOYAGES CIRCULAIRES A PRIX RÉDUITS EN FRANCE ET EN ALGÉRIE

Arrêt facultatif dans toutes les gares du parcours et aux escales des paquebots.

Les billets sont délivrés, depuis le 27 mars 1881, exclusivement dans toutes les Agences algériennes de la Compagnie générale transatlantique, et boulevard des Capucines, 12 (Grand-Hôtel).

Voyage n° 51. — DURÉE DU VOYAGE : 60 JOURS CONSÉCUTIFS.

PARCOURS. — Paris-Marseille (vid Dijon-Lyon ou vid Clermont-Ferrand-Nîmes), Alger, Dellys, Bougie, Djidjelly, Collo, Philippeville, Constantine, Philippeville, Bône, Ajaccio (facultatif), Marseille-Paris (vid Lyon-Dijon ou vid Nîmes-Clermont-Ferrand). — PRIX DES BILLETS : 1^{re} classe, 314 fr. — 2^e classe, 237 fr.

Voyage n° 52.

PARCOURS. — Paris-Marseille (vid Dijon-Lyon ou vid Clermont-Ferrand-Nîmes), Oran, Alger, Dellys, Bougie, Djidjelly, Collo, Philippeville, Constantine, Philippeville, Bône, Ajaccio (facultatif), Marseille-Paris (vid Lyon-Dijon ou vid Nîmes-Clermont-Ferrand). — PRIX DES BILLETS : 1^{re} classe, 350 fr. — 2^e classe, 265 fr.

Voyage n° 53.

PARCOURS. — Paris-Marseille (vid Dijon-Lyon ou vid Clermont-Ferrand-Nîmes), Alger, Oran, Dellys, Bougie, Djidjelly, Collo, Philippeville, Constantine, Philippeville, Bône, Ajaccio (facultatif), Marseille-Paris (vid Lyon-Dijon ou vid Nîmes-Clermont-Ferrand). — PRIX DES BILLETS : 1^{re} classe, 370 fr. — 2^e classe, 279 fr.

SOCIÉTÉ NOUVELLE DE BANQUE & DE CRÉDIT

CAPITAL : VINGT MILLIONS

SIÈGE SOCIAL A PARIS : 52, Rue de Chateaudun

Succursales à Paris : 8, boulevard Montmartre, 15, rue des Halles et 107, rue de la Chapelle
et à Saint-Denis : rue Compoise, 77

Services fonctionnant dans les Bureaux de la Société nouvelle

ET DANS SES SUCCURSALES

Achat et vente au comptant des titres cotés et non cotés. — Achat et vente des titres à guichet ouvert
Souscription aux emprunts — Paiement immédiat des Coupons
Transfert et conversion de titres — Versements sur titres — Libération de titres
Échange de titres
Remboursement des titres sortis aux tirages — Renseignements gratuits — Liste des tirages

CAISSE DE REPORTS DE LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

Toute somme de 100 fr. peut être déposée à la Caisse de Reports.
Les fonds déposés sont libres tous les mois.

Envoi franco, sur demande affranchie, de la Notice sur les opérations de reports

SUCCURSALES DE LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

Avignon, 25, rue de la République.
Directeur : M. D. GUEYRAUD

Béziers, 23, allées Paul Riquet,
Directeur : M. MIMARD fils

Bordeaux, 23, cours de l'Intendance.
Directeur : M. L. LE GUAY

Lyon, 29, r. de l'Hôtel-de-Ville et 1, r. Gentil.
Directeur : M. H. TRESEL

Marseille, 55, rue Saint-Ferréol.
Directeur : M. DUCOURAU

Nancy, 2, rue Saint-Nicolas.
Directeur : M. RANDON

Nantes, 10, rue de Lafayette.
Directeur : M. GRAVERAND *

Nice, 15, rue Masséna.
Directeur : M. ROBAGLIA *

Reims, 50, place du Marché et 2, rue Colbert.
Directeur : M. DESDOIGTS.

Rouen, pl. de la Cathédrale et r. du Petit-Salut, 2
Directeur : M. LONDE *

Toulouse, 10, rue d'Alsace-Lorraine.
Directeur : M. L'HUILLIER

Tours, 39, place d'Aumont.
Directeur : M. BLUCHEAU

QUATORZIÈME ANNÉE

PARAIT TOUS LES SAMEDIS

LE MONITEUR FINANCIER

PROPRIÉTÉ DE LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

Bureaux : 52, rue de Châteaudun, Paris

UN Franc par an. — CINQ Centimes le Numéro

SEIZE PAGES DE TEXTE — TOUS LES TIRAGES

On s'abonne SANS FRAIS dans tous les Bureaux de Poste

L'ÉPARGNE POPULAIRE SOCIÉTÉ ANONYME DES COUPONS COMMERCIAUX

Capital . VINGT MILLIONS de Francs

PARIS — 8, AVENUE DE L'OPÉRA, 8 — PARIS

Succursales en Belgique en Suisse, au Brésil et dans les Départements

L'Épargne pour tous

N'ACHETEZ RIEN
sans
réclamer de vos fournisseurs
des
COUPONS COMMERCIAUX
Remboursement gratuit et
assuré
de toutes vos dépenses



Un Capital pour tous

ACHETEZ
des
Bons d'Épargne et de Capitalisation
pour assurer
Un capital à votre famille
Une retraite à votre vieillesse
Un héritage à vos enfants

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président : M. SAVARY, député; *Vice-Présidents* : MM. TENAILLE-SALIGNY, *, sénateur; le comte de BONGARS, O. *; *Membres* : BOUCHET, député; ÉTIENNE, inspecteur général des chemins de fer de l'État; Georges MAHOU, administrateur de la Banque de Lyon et de la Loire; le marquis de PIOLENC, O. *; DE PRADELLE *, ancien préfet.

La Société parvient, grâce à l'accumulation produite par les intérêts composés, *Au moyen des Bons de Capitalisation*, à reconstituer gratuitement pour le public toutes les sommes dépensées journallement;

Au moyen des Bons d'Épargne, à créer une CAISSE D'ÉPARGNE GRATUITE d'un nouveau genre, accessible à tous, même aux familles les plus nécessiteuses.

Pour les renseignements, brochures et prospectus, avis, etc., s'adresser au Siège de la Société, 8, avenue de l'Opéra, à Paris, ou à la Succursale.

Les titres et valeurs représentant les sommes affectées à la capitalisation conformément aux tarifs et à l'article 14 des Statuts de la Société, sommes qui constituent la garantie des porteurs de bons et assurent le remboursement intégral de tous ces bons, sont, sous la double responsabilité du Conseil d'administration et des fidéi-commissaires, déposées au

CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

Rue Neuve-des-Capucines, 19, PARIS

LE
Journal des Tirages Financiers

(12^e Année)

PARIS — 18, Rue de la Chaussée-d'Antin, 18 — PARIS

PROPRIÉTÉ DE LA
SOCIÉTÉ FRANÇAISE FINANCIÈRE

(SOCIÉTÉ ANONYME)

Capital : VINGT-CINQ MILLIONS de Francs

Est indispensable à tous les Porteurs de Rentes, d'Actions et d'Obligations. — Très complet. — Paraît chaque Dimanche. — 16 pages de texte. — Liste officielle des Tirages. — Cours des Valeurs cotées officiellement et en Banque. — Comptes-rendus des Assemblées d'Actionnaires. — Études approfondies des Entreprises financières et industrielles et des Valeurs offertes en souscription publique. — Lois, Décrets, Jugements intéressant les porteurs de titres. — Recettes des Chemins de fer, etc., etc.

L'ABONNE A DROIT

Au paiement gratuit de ses Coupons, à l'Achat
et à la vente de ses Valeurs

SANS COMMISSION

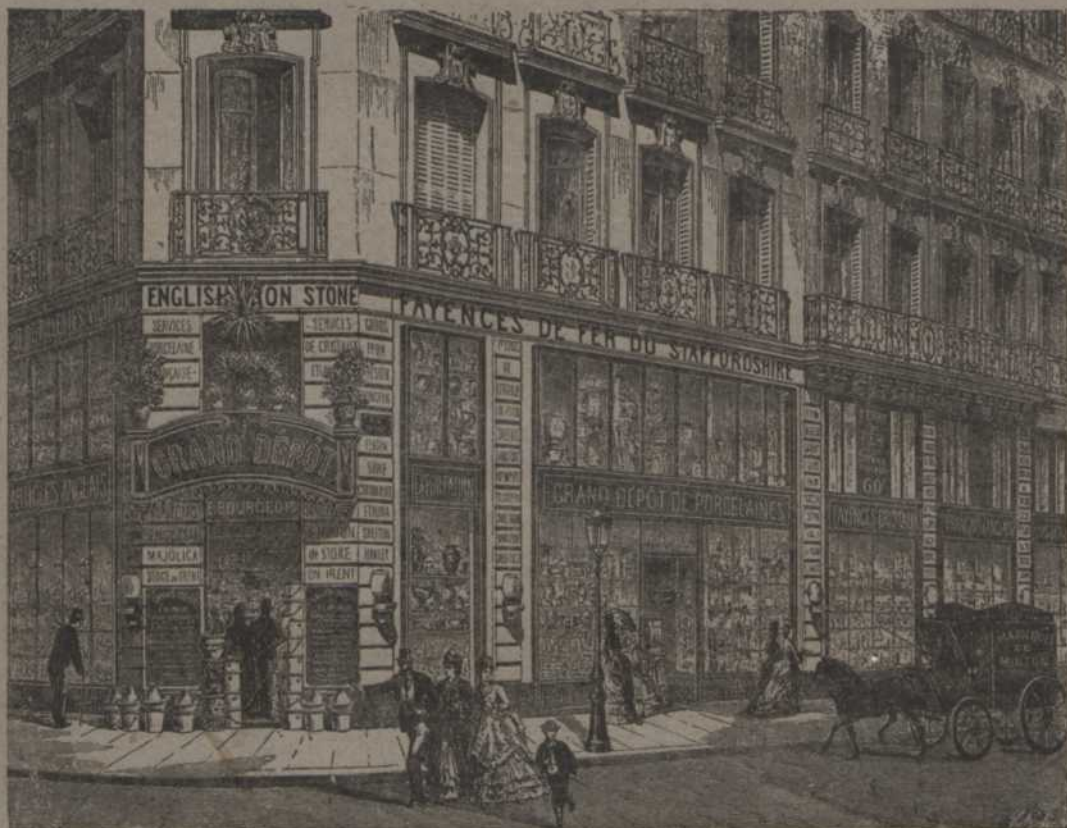
Prix de l'Abonnement pour toute la France et l'Alsace-Lorraine

UN FRANC PAR AN

ON S'ABONNE SANS FRAIS DANS TOUS LES BUREAUX DE POSTE

GRAND DÉPÔT DE PORCELAINE, FAIENCES & CRISTAUX

21, Rue Drouot, 21, PARIS (en face le Figaro)
PRODUITS DE 82 FABRIQUES FRANÇAISES & ÉTRANGÈRES



VUE GÉNÉRALE DES MAGASINS DU GRAND DÉPÔT

LA PREMIÈRE MAISON DE FRANCE

Pour les Services de table et de dessert, les Garnitures de toilette en
Faïence anglaise, dite *Terre de fer*, et les Majoliques de Minton's

SERVICES COMPLETS POUR 12 COUVERTS DEPUIS 48 FRANCS

*Le Grand Dépôt de Porcelaines de la rue Drouot, véritable Musée céramique, est une
des curiosités de Paris*

AVIS. — En envoyant un mandat postal de Dix francs au Directeur du *Grand Dépôt de
Porcelaines*, 21, rue Drouot, vous recevrez FRANCO un magnifique Album colorié, illustré de
plus de trois cents modèles avec les renseignements nécessaires pour vous guider dans vos
achats nouveaux ou vos réassortiments.

Cet album contient de nombreux documents pour les personnes s'occupant de peinture ou
décor sur porcelaine.

N. B. — Tout achat de CENT FRANCS donnera droit au remboursement du prix de cet Album
qui est digne de figurer sur une table de salon.

IMP. CHAEN (succursale CHÉREY), 18, rue Brunel, PARIS